NUMÉRO 1045 — 1er SEPTEMBRE 1950

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.250 fr.	1.600 fr.
6 mois	650 fr.	850 fr.

LE NUMÉRO : 125 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

LETTRES INÉDITES
A
EDMOND DE GONCOURT

par GUY DE MAUPASSANT

publiées par
Artine Artinian et Edouard Maynial.

Entre l'auteur de *La fille Elisa* et celui de *La Maison Tellier*, les relations ne furent pas toujours sans orage. Cordiales au début, elles tournèrent peu à peu à l'aigre. De cette aigreur, Maupassant lui-même ne nous a laissé aucun témoignage sérieux. Goncourt, par contre, n'a guère ménagé Maupassant dans son *Journal*, même après que son ami eût subi les coups du tragique destin qui l'emporta en pleine maturité.

Leurs rapports s'étaient altérés surtout à partir de 1888, quand une phrase de l'étude sur *Le Roman*, en tête de *Pierre et Jean*, sur les abus de « l'écriture artiste », attira l'attention soupçonneuse de Goncourt, qui se crut visé. Ils se refroidirent tout à fait, lors de la souscription pour le monument Flaubert; les deux écrivains, l'un président, l'autre secrétaire du comité, furent victimes d'un malentendu, que les commentaires malveillants de la presse envenimèrent à plaisir.

Dès lors, la susceptibilité ombrageuse de Goncourt, toujours en éveil, se blessa de la moindre allusion. Il croyait à tort que Maupassant le considérait comme « un *gentleman*, un amateur, un aristocrate qui fait joujou avec la littérature ». Mais si Monsieur *de* Goncourt était un aristocrate, un amateur, pourquoi Monsieur *de* Maupassant ne l'était-il pas, lui aussi? En réalité, l'écrivain, non pas amateur, mais un peu dilettante, et qui s'était volontiers éparpillé dans toutes les directions, souffrait de cette maîtrise si régulière, si lucide

qu'il sentait chez un écrivain plus jeune; il enviait l'unité, le sérieux, la sincérité de son œuvre, et surtout son succès trop persévérant.

Tant que Flaubert vécut, l'estime et l'amitié entre son vieux compagnon Edmond de Goncourt et son jeune disciple Guy de Maupassant ne fléchirent pas. C'est lui qui les avait réunis, et avec Zola, Daudet, Tourguenieff, ils formaient un groupe dont la solidarité n'était pas discutable.

C'est pendant l'hiver de 1874-1875, chez Flaubert, rue Murillo, que Maupassant rencontra pour la première fois E. de Goncourt. A partir de cette date, le grand aîné prit l'habitude d'envoyer à son jeune confrère tous ses livres. Le premier envoi qui nous est connu est celui de *La fille Elisa.* De son côté, quand Maupassant lui-même commença à écrire et à faire accepter sa copie dans les journaux, il ne perdit jamais une occasion de rendre hommage au talent de Goncourt. Notons ses articles du *Gaulois* et du *Gil Blas* sur *Maison d'artiste,* sur *le Grenier d'Auteuil,* sur *L'Art au XVIII*e *siècle,* sur *Chérie,* à propos de *Germinie Lacerteux,* d'*Idées et Sensations,* sur *La Faustin...* Même admiration déclarée dans son étude sur l'*Evolution du roman au XIX*e *siècle,* publiée dans la revue de l'*Exposition universelle de* 1889, dans son compte rendu intitulé *Bataille de livres,* paru dans le *Gaulois* le 28 octobre 1883, et dans sa commémoration de *Gustave Flaubert,* même journal, 23 août 1880. Pas un de ces articles qui ne soit élogieux et qui contienne la moindre réserve, même aux yeux d'un écrivain éminemment sensible et volontiers susceptible.

D'où vient donc l'animosité déclarée d'Edmond de Goncourt contre un admirateur aussi fervent? Uniquement d'une seule phrase cueillie au vol dans l'étude sur *Le Roman* en janvier 1888 : « Il n'est pas besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nombreux et chinois, qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste, pour fixer toutes les nuances de la pensée. » Il n'en fallut pas plus pour que le « gentilhomme de lettres » réagît vigoureusement... dans son *Journal,* où il note le 10 janvier 1888 : « Dans la préface de son nouveau roman, Maupassant, attaquant l'*écriture artiste,* m'a visé, sans me nommer. »

Qu'aurait pensé E. de Goncourt, s'il avait pu connaître la *Correspondance* de Flaubert qui, sur ce point, partageait entièrement l'opinion de son disciple? En décembre 1875, le maître de Croisset écrivait à George Sand : « Goncourt est

très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre, et moi, très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions. » Et en 1877, à une autre amie, à propos de *Madame Gervaisais,* et de Rome : « Quelle drôle de manie que de faire de l'esprit là où il n'y a pas à en faire! et de vouloir se distinguer, être *chic,* au lieu d'admirer bêtement comme un bourgeois! Voilà où mène la rage de l'originalité, l'abus de la littérature! »

Comme Flaubert, Maupassant avait senti l'infériorité d'Edmond par rapport à Jules. Ce qui ne l'empêchait pas de reconnaître la place très importante que Goncourt occupait dans les lettres de son temps. Aux témoignages que nous avons cités, ajoutons celui-ci. A propos d'une proposition pour la Légion d'honneur dont le grand écrivain avait été l'objet, en 1888, l'auteur de *Bel Ami* écrit à un correspondant inconnu : « Peut-on contester sa haute valeur et surtout son influence sur la littérature contemporaine? Personne, peut-être, n'en eut plus que lui. » Hommage qui rappelle la dédicace du livre *Au Soleil,* en 1884 : « A M. Edmond de Goncourt, au maître admiré et à l'ami. »

De son côté, Goncourt ne fut pas toujours sous le coup de la rancune qui lui dictera en 1892 dans son *Journal* ce jugement perfide : « Maupassant est un très grand, un remarquable *novelliere,* un très charmant conteur de nouvelles, mais un styliste, un grand écrivain, non, non! »

En 1892... C'est l'année où l'auteur du *Horla,* après une tentative de suicide, allait sombrer dans la nuit et s'éteindre peu à peu à la Maison Blanche. Et 1892, — le 9 juin — exactement huit jours après le suicide manqué, c'est la date que Goncourt a choisie pour rayer le nom de Maupassant sur la liste des membres de sa future Académie.

Mais douze ans plus tôt, au lendemain de la mort de Flaubert, Maupassant remplaçait son maître vénéré parmi les dix élus de la liste primitive. Il succédait à ce « fauteuil », comme Bourget en 1876 à celui de Fromentin et Loti en 1883 à celui de Veuillot. Les caprices d'Edmond de Goncourt devaient lui inspirer maintes radiations, et pas uniquement parmi les morts.

Quoi qu'il en soit, cette « élection » de Maupassant montre bien que Flaubert a toujours été entre les écrivains de son entourage le lien spirituel, celui qui, par son indépendance autant que par son génie, jouissait d'une autorité indiscutable.

Pourquoi fallut-il que Flaubert encore, Flaubert mort et glorifié, fût la cause essentielle du refroidissement durable qui éloigna l'un de l'autre ses deux amis? C'est une histoire pénible et confuse, sur laquelle nous donnerons tous les éclaircissements nécessaires en publiant les dernières lettres de Maupassant à Goncourt.



Dans sa lettre du jour de l'an du 31 décembre 1876, Flaubert souhaitait à E. de Goncourt que son nouveau roman lui apportât « beaucoup de gaieté », — ce qui est un peu énigmatique, et surtout la fortune, ce qui est plus positif et plus clair. Ce roman en gestation, *La Fille Elisa,* parut chez Charpentier le 21 mars 1877. Maupassant, introduit depuis déjà quelque temps parmi les amis de Flaubert, rencontrait Goncourt chez son maître aux déjeuners du dimanche; il reçut un exemplaire du livre. Son remerciement s'accompagne d'un jugement sobre, mais où l'on sent percer un intérêt certain : le futur auteur de *La Maison Tellier* — écrite en janvier 1881 — ne pouvait qu'être attentif à cette histoire de fille, qui se déroule en partie dans le cadre d'une « maison » du même genre.

Le témoignage d'un jeune confrère dut être d'autant plus sensible à l'auteur, que celui-ci se plaignait amèrement du tort fait à son livre par le grand succès de *L'Assommoir* d'Emile Zola.

Paris, ce 23 mars 1877.

Monsieur et Cher Maître,

Merci d'avoir pensé à moi.

J'aurais voulu aller vous remercier chez vous, mais mon Ministère est dur et ne me permet pas de m'absenter à mon gré. J'ai trouvé le moyen cependant de donner ma journée tout entière à la « Fille Elisa ».

Il est vrai que je n'aurais pu faire autrement, subissant d'abord, devant le livre fermé, la sollicitation d'un auteur aimé, et ensuite, l'attachement de la lecture commencée. J'aime cette œuvre énormément, avec sa longue tristesse et ses merveilleuses observations.

Voilà bien le roman moderne tel que vous nous avez appris à le comprendre, si vrai et si artistique en même temps, où la justesse absolue du détail fait passer soudain devant les yeux des coins de paysage dans un coup de lumière, où des horizons s'ouvrent d'un mot; et où vous savez enfermer tant de choses dans la concision d'une phrase.

La *Maison* militaire est magnifique! et je ne connais rien de

plus charmant que celle de province avec les tourbillons d'oiseaux qui la mangent.

J'espère vous dire plus entièrement chez Flaubert dimanche, après une seconde lecture, le plaisir que vous m'avez fait, et vous exprimer ma complète admiration.

Croyez, Monsieur et Cher Maître, à mes sentiments dévoués et respectueux ainsi qu'à toute ma reconnaissance.

GUY DE MAUPASSANT.

En 1877, Maupassant était employé au Ministère de la Marine, où il restera jusqu'au 7 novembre 1878, date à laquelle il passe au Ministère de l'Instruction publique. Cette vie de gratte-papier lui eût été parfaitement odieuse, s'il ne s'en était pas très souvent évadé pour de longues parties sur la Seine, avec la joyeuse équipe des canotiers de la *Feuille à l'envers*, et pour d'amicales réunions, où il retrouvait, avec Flaubert, les jeunes écrivains qui cherchaient leur voie, comme lui-même, auprès de leurs grands aînés. La lettre suivante fait allusion à l'une de ces réunions. Le dîner Trap, ou Trapp, était très propre à satisfaire chez le maître de Croisset à la fois son goût profond de la farce et son horreur du conformisme « bourgeois ».

On peut conjecturer que le dîner a été offert à Flaubert pour fêter la publication des *Trois Contes*, qui, dans ce mois d'avril 1877, paraissaient simultanément dans des revues et chez l'éditeur Charpentier.

La République des Lettres, à laquelle Maupassant devait donner quelques-unes de ses premières œuvres, rendit compte de ce dîner, dont les invités d'honneur étaient Flaubert, Goncourt et Zola, et les convives Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique, J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau et Guy de Valmont (pseudonyme littéraire de Maupassant). A la réserve de Mirbeau, cette petite phalange compose exactement le groupe de Médan, celui qui allait bientôt s'illustrer par les fameuses *Soirées* et que les journaux baptisèrent irrévérencieusement « la queue de Zola ». Voici le menu, de pure fantaisie, tel qu'il fut communiqué à *La République des Lettres :*

Potage purée Bovary.
Truite saumonée à la Fille Elisa.
Poularde truffée à la Saint-Antoine.
Artichauts au Cœur simple.
Parfait « naturaliste ».
Vin de Coupeau.
Liqueurs de l'Assommoir.

La note du journal ajoutait cette réflexion humoristique : « M. Gustave Flaubert, qui a d'autres disciples, remarque l'absence des anguilles à la Carthaginoise et des pigeons à la *Salammbô.* »

Trente-cinq ans plus tard, Henry Céard évoquera dans un article de la *Revue hebdomadaire* ce souvenir de sa jeunesse, lointaine préfiguration des déjeuners de l'Académie Goncourt.

Il est peut-être exagéré d'écrire, comme on l'a fait, que ce dîner fit entrer le restaurant Trap dans la littérature; mais en tout cas Flaubert et Maupassant restèrent fidèles à cette maison, qui leur rappelait une amusante soirée, puisqu'ils s'y donnèrent parfois rendez-vous, notamment le 21 août 1878.

MINISTÈRE DE LA MARINE
ET DES COLONIES

Paris, le 12 avril 1877.

Monsieur et Cher Maître,

J'ai reçu ce matin une lettre de M. Zola qui m'annonce qu'il n'est plus libre vendredi soir à cause d'une première au Palais-Royal, et qui me demande de remettre notre dîner à un autre jour. J'ai été immédiatement voir Flaubert qui propose lundi prochain : cette date vous va-t-elle?

Si vous aviez un empêchement quelconque, je vous serais bien reconnaissant de m'écrire un mot tout de suite pour que je puisse prévenir en temps utile nos amis d'un nouveau changement. Sinon lundi — 7 heures — chez Trap — à l'encoignure du passage du Havre et de la rue St-Lazare.

Excusez-nous, et croyez, cher Maître, à mes sentiments les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.



Les relations entre Goncourt et Maupassant sont marquées, à leur début, par un intérêt sympathique chez le premier des deux écrivains, et une déférente admiration chez le plus jeune. Goncourt veut faire connaître à son nouvel ami non seulement ses derniers ouvrages, mais ceux qu'il avait publiés depuis longtemps avec son frère.

La Femme au XVIIIe siècle date de 1862, et les *Portraits intimes du XVIIIe siècle* de 1857. Maupassant goûte beaucoup ces « exquises études », qu'il qualifie, dans une lettre à sa mère, de « charmant livre ».

Les *Portraits intimes* avaient été réédités au printemps de 1878. Quant à *La Femme au XVIIIe siècle,* c'était un des

ouvrages que l'auteur de *Boule de Suif* préférait et auxquels il garda une longue fidélité. On voit en 1889, dans *Fort comme la mort,* la comtesse de Guilleroy conserver toujours ce petit livre sur son bureau, avec *le Rouge et le Noir, Adolphe* et *Les Fleurs du mal.* Dans un très bel article, trop peu connu, du *Gil Blas,* le 29 octobre 1881, Maupassant expliquait son goût pour cette merveilleuse analyse de psychologie féminine; il la cite encore avec éloge dans le *Gaulois* du 23 janvier 1882, à propos d'une chronique sur l'adultère.

Dans la lettre consacrée aux *Portraits intimes,* on remarquera qu'à cette date de 1878, Maupassant admirait particulièrement le style de Goncourt. Nous savons qu'il devait assez vite se déprendre de cette espèce de sortilège verbal et se montrer, en ami de la clarté et de la simplicité qu'il était, l'adversaire décidé de « l'écriture artiste ». Flaubert, lui aussi, si intransigeant toutes les fois que l'Art était en cause, semble avoir passé par ces mêmes alternatives. Entre Goncourt et lui, il n'y avait guère de commun que le besoin, avant d'écrire « un morceau de style », de « s'entraîner », de « se monter le bourrichon ». (*Journal des Goncourt,* 14 février 1879.)

Paris, ce 12 mai 1877.

Monsieur et Cher Maître,

Vous me comblez et je ne saurais assez vous remercier. Je viens de relire votre *Femme au XVIIIe siècle* et je suis comme enveloppé de votre livre. Comme les historiens sont pâles, et quelle puissance a le génie du romancier dans l'histoire : comme il voit plus juste, plus complet; et comme vous produisez le déplacement absolu, nous rejetant dans cette société que vous avez vue telle qu'elle vivait, rétablie, réveillée, ranimée.

Merci encore, cher Maître, et croyez à mon dévouement profond et respectueux.

GUY DE MAUPASSANT.

Paris, ce 3 avril 1878.

Monsieur et Cher Maître,

Il n'y a vraiment qu'une sorte d'histoire, celle que font les romanciers.

Tous les vieux morts effacés et pâlis reprennent dans vos *Portraits intimes* leurs teints de vivants; et l'on croit qu'on les a connus, tant on les voit avec les habitudes de leur vie, leurs pensées familières, leur dedans, et même jusqu'aux moindres appamère, de « charmant livre ».

Je ne puis que vous répéter, cher Maître, que je suis un de vos plus ardents admirateurs; et que je vous relis sans cesse pour

tâcher d'apprendre les secrets de votre phrase dont chaque épithète jette une lumière sur les choses qu'elle touche.

GUY DE MAUPASSANT.



Maupassant est au Ministère de l'Instruction publique depuis le mois de décembre 1878. La représentation à laquelle il convie Edmond de Goncourt est celle de sa petite pièce en vers, *Histoire du vieux temps,* jouée pour la première fois le 19 février 1879 au 3e Théâtre-Français (Déjazet). Les deux rôles étaient tenus par Leloir et Mme Daudoird. *Histoire du vieux temps* parut en librairie la même année, dédiée à Mme Caroline Commanville, édition à tirage limité, devenue rarissime. La pièce fut reprise en 1899 à la Comédie-Française, avec Leloir et Mme Pierson.

CABINET DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES CULTES
ET DES BEAUX-ARTS

Ce vendredi 14 février [1879].

Cher Maître,

On va jouer mercredi prochain, au 3e Théâtre-Français, une petite pièce dont je suis l'auteur.

Pourrez-vous me faire le plaisir de l'entendre?

L'œuvre a peu d'importance et sera, je crois, assez mal jouée; je suis, de plus, fort indiscret en vous priant de vous déranger pour si peu de chose; mais vous savez, cher Maître, l'admiration que j'ai pour vous, et votre présence me rendrait heureux.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.



Le 10 mars 1879, Edmond de Goncourt note dans son *Journal* : « Fini aujourd'hui *Les Frères Zemganno.* » Et le 30 avril : « Aujourd'hui l'apparition des *Frères Zemganno.* » Maupassant reçut l'un des premiers exemplaires. Il exprime une admiration sincère pour ce roman, que l'un de ses compagnons des *Soirées de Médan,* Paul Alexis, devait bientôt adapter pour le théâtre. Là encore, il loue le style si personnel de l'écrivain « artiste ». Mais n'a-t-il pas surtout été ému par cette navrante histoire où les plus anciens amis

des Goncourt retrouvaient comme un écho mélancolique de l'amitié et de la collaboration fraternelles de Jules et d'Edmond, cette espèce de communion spirituelle vouée au culte d'un même idéal artistique?

CABINET DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES CULTES
ET DES BEAUX-ARTS

Ce 9 mai 1879.

Monsieur et Cher Maître,

Je viens de recevoir et de lire votre livre. Je le trouve un de vos plus beaux, c'est-à-dire un des plus beaux de ce temps : et il est plein d'un charme pénétrant et triste, d'une poésie dans la vérité, d'un attendrissement particulier qui en font une œuvre singulière, unique, absolument empoignante et séductrice.

La fin si simple est une des plus émouvantes que je connaisse; et vous nous avez fait comprendre, avec toute la puissance et la souplesse de votre style, cette jalousie du frère estropié, de telle sorte que nous sommes émus comme devant les passions que nous rencontrons chaque jour.

Agréez, cher Maître, avec mes remerciements l'assurance de mes sentiments les plus dévoués, et de ma bien sincère admiration.

GUY DE MAUPASSANT.

★

Maupassant parle de la « relecture » de deux pièces de Jules et Edmond de Goncourt. Pour bien comprendre sa lettre, il faut savoir qu'en 1879, exactement le 18 juillet, Edmond venait de faire paraître chez Charpentier l'ensemble de son *Théâtre.*

Henriette Maréchal avait été représentée au Théâtre-Français le 5 décembre 1865 et publiée en 1866, à 80.000 exemplaires. Le *Journal* (3 décembre, 17 décembre 1865) enregistre scrupuleusement les péripéties de ces représentations où l'enthousiasme d'une partie de la salle et l'hostilité du plus grand nombre furent également éclatants; il note les sifflets, les « huées sauvages », les manifestations désordonnées, « cet immense bruit qui a rempli Paris tout un soir ».

Quant à *La Patrie en danger,* elle avait paru en 1873, chez Dentu, mais ne fut représentée que le 19 mars 1889, au Théâtre Libre.

La phrase sur la *Préface,* qui « peut-être n'a pas plu à tous nos amis, semble faire allusion à Flaubert ou à Zola.

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS
Secrétariat
1er bureau

Paris, le 18 juillet 1879.

Cher Maître,

La *relecture* d'*Henriette Maréchal* et de la *Patrie en danger* m'a donné un désir intense de voir ces œuvres sur la scène. Je suis convaincu qu'elles auraient aujourd'hui un succès retentissant l'une et l'autre; et que ce succès tiendrait autant à la littérature qu'à l'intérêt très grand de l'action. Toute la partie amoureuse d'*Henriette Maréchal* aurait indubitablement une puissance énorme sur le public déshabitué à cette intensité de pensée rendue avec cette intensité d'expression qui fait le style.

Il me paraît impossible que ces deux pièces ne soient pas jouées très prochainement; ce qui me permettrait de témoigner mon admiration autrement que par des mots.

Votre préface et vos idées sur le théâtre, qui, peut-être, n'ont pas plu à tous nos amis, m'ont fait éprouver le plaisir qu'on ressent toujours en trouvant sa propre pensée exprimée d'une façon remarquable.

Agréez, cher Maître, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments profondément dévoués et de mon admiration.

GUY DE MAUPASSANT.

*

Encore un ouvrage ancien, dont E. de Goncourt, probablement à l'occasion d'une réédition, avait fait hommage à son ami. Le *Gavarni* de Jules et Edmond de Goncourt est, en effet, de 1873. Les relations des deux frères et de leurs amis littéraires avec le célèbre artiste étaient très anciennes : c'est Gavarni qui, en novembre 1862, avait fondé le fameux dîner Magny (3, rue Contrescarpe-Mazarine, aujourd'hui rue Mazet), dont les premiers convives furent Renan, Taine et Sainte-Beuve, puis Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Flaubert, les Goncourt, et c'est à « la Table Magny » qu'est dédié en 1867 *Mánette Salomon,* le roman d'une vie d'artiste.

Ce vendredi.

Cher Maître,

Je suis depuis ce matin honteux et désolé. Je viens de retrouver, en remuant de vieux papiers, la lettre que je vous ai écrite il y a

plus de deux mois pour vous remercier de m'avoir envoyé votre *Gavarni*. Vous avez dû me trouver bien négligent ! Mais je croyais bien vous avoir dit depuis longtemps toute mon admiration pour ce livre que je connaissais du reste, comme tout ce que vous avez écrit, bien avant que vous eussiez l'amabilité de me l'offrir.

Agréez, cher Maître, avec toutes mes excuses, l'assurance de mon dévouement profond et de ma bien vive affection.

GUY DE MAUPASSANT.

★

Flaubert mourut à Croisset le samedi 8 mai 1880. Maupassant, son meilleur, son plus ancien ami, fut appelé aussitôt par une dépêche de Mme Commanville, nièce et héritière du grand écrivain : « Flaubert frappé d'apoplexie. Sans espoir. » Il rejoignit les Commanville au train de 6 heures. Après l'enterrement, il écrivit à Tourguenieff : « Nous avons fait cet horrible voyage dans la nuit et enfoncés dans un chagrin noir et cruel. A Croisset, nous l'avons trouvé dans son lit, peu changé, sinon que l'apoplexie avait gonflé le cou d'un sang noir... J'ai passé trois jours près de lui, je l'ai enseveli avec Georges Pouchet et M. Fortin, et nous l'avons conduit le mardi matin au cimetière monumental, d'où l'on voit Croisset parfaitement, cette grande courbe de la Seine et sa maison qu'il aimait tant. »

Tous les amis de Paris avaient été prévenus. Les jeunes surtout répondirent à l'appel. Edmond de Goncourt ne manqua pas au rendez-vous. Mais Maupassant constata avec regret, sinon avec étonnement, l'absence de Victor Hugo, Renan, Taine, Dumas, Augier, Maxime Du Camp...

Canteleu, sur la route de Rouen au Havre, est la paroisse d'où dépendait l'agglomération de Croisset, distante de trois ou quatre cents mètres, sur la rive droite de la Seine.

Croisset, 9 mai [1880].

Cher Maître,

Flaubert est mort hier, on l'enterre mardi à midi. Pourrez-vous vous joindre à nous pour cette dernière visite au pauvre grand ami ?

En partant par le train de 8 heures du matin vous arriveriez à temps. Il y aura à la gare des voitures qui conduiront directement à Canteleu où se fera la cérémonie.

Je vous serre la main bien tristement.

GUY DE MAUPASSANT.

★

Cette lettre porte l'en-tête du *Gaulois,* journal dont Maupassant était devenu, depuis le mois d'avril 1880, le collaborateur régulier. La date de la lettre ne doit pas être éloignée de 1880.

Comme on le verra par la suite, l'auteur de *Pierre et Jean* servit assez souvent d'intermédiaire bénévole entre des collectionneurs ou des amateurs d'art et son ami Edmond de Goncourt, dont le goût et la compétence en cette matière faisaient autorité.

Claudius Popelin, connu surtout comme décorateur et en particulier comme peintre de céramiques émaillées, était un grand ami des Goncourt, lesquels prisaient fort son talent. La bibliothèque d'Edmond renfermait bon nombre de reliures précieuses de cet artiste : on cite le premier exemplaire de *Manette Salomon,* avec sur les plats deux portraits de l'héroïne sur émail noir et or; le recueil des lettres autographes et des articles inspirés par la mort de Jules de Goncourt, avec un médaillon du défunt, incrusté sur le premier plat, la plupart des manuscrits des deux frères en reliures enrichies d'émaux.

En 1891, Claudius Popelin fit un portrait émaillé polychromé de Maupassant, avec cette dédicace latine :

VITIS DE MAUPASSANT VULTUM VERUM
IN LONGIOREM AMICITIAE SUAE MEMORIAM
PINXIT CLAUDIUS POPELIN M DCCC XCI.

RÉDACTION

LE GAULOIS
16, rue Grange-Batelière
Paris, le [1880].

Cher Maître,

Voulez-vous être assez aimable pour recevoir Mr. Senties qui désire vous montrer deux aquarelles qu'on lui dit fort belles et qu'il désire vendre.

Si vous ne les voulez acquérir, vous pourrez du moins lui donner votre avis qui lui serait précieux.

J'espère vous voir vendredi. Croyez, mon cher Maître, à mes sentiments d'affection sincère et respectueuse.

GUY DE MAUPASSANT.

M. Claudius Popelin n'est-il pas collectionneur d'aquarelles?



La lettre suivante doit être datée 1881. C'est en effet au début de cette année-là que Goncourt publia en deux volumes, sous le titre *La Maison d'un artiste*, le catalogue artistique de sa demeure du boulevard Montmorency. Maupassant reçut le livre, et l'admiration qu'il lui témoigna ne resta pas stérile, car il lui consacra une longue chronique, très intéressante, dans le *Gaulois* du 12 mars.

Quant à la lecture chez Mme de Nittis, pour laquelle le jeune écrivain a reçu une invitation, il s'agit du roman *La Faustin*, qui était encore inachevé : il paraîtra en 1882, chez Charpentier, avec une préface datée d'Auteuil, 15 octobre 1881.

Goncourt avait convié à cette lecture le ban et l'arrière-ban de ses amis, surtout parmi les jeunes. Nous possédons la lettre d'invitation adressée à Henry Céard :

« Mon cher ami,

« Vous devez recevoir une invitation des Nittis pour « mercredi soir de la semaine prochaine, à l'effet d'entendre « la lecture du commencement de mon roman. Si vous n'avez « rien de mieux à faire, vous me ferez plaisir de venir. Mes « amitiés. »

D'origine napolitaine, de Nittis était peintre et sculpteur. Il avait fait un buste en terre cuite et un portrait au pastel d'Edmond de Goncourt. Les de Nittis, qui avaient de la fortune, habitaient un petit hôtel luxueusement décoré, où le confort anglais se mêlait aux japonaiseries les plus rares. Ce décor enchantait l'auteur de *La Maison d'un artiste*. Dans son *Journal*, il raconte un dîner commençant par un macaroni, que de Nittis a préparé lui-même, en qualité de Napolitain, et finissant par un pudding anglais. Après le dîner, les convives ont entendu un peu de musique et admiré des vues de Paris, œuvres du maître de maison, « enlevées au pastel ».

Mme de Nittis, dont le salon était surtout fréquenté par les écrivains et les artistes, était « une petite femme à la tenue modeste, réservée, avec quelque chose de fin, de futé, de scrutateur dans la physionomie, en même temps que de délicatement souffreteux, et qu'elle doit à une fièvre intermittente, gagnée, dit-elle, en posant pour son mari, près du Vésuve ».

L'intérêt que Maupassant pouvait porter au roman de son ami ne le détournait pas de ses propres travaux : dans sa lettre, le livre dont il parle, et dont il était en train de corriger les épreuves, est *La Maison Tellier,* et la nouvelle qu'il remanie, *Sur l'Eau,* parue avec le titre *En canot* dans le *Bulletin français* de mars 1876.

2 avril [1881].

Cher Maître et Ami,

J'ai lu aussitôt après les avoir reçus ces deux volumes si pleins d'art, d'art à tous les sens du mot, que vous m'avez envoyés.

Le charme intime du style, le modelé si parfait de votre phrase, la justesse imprévue et saisissante de l'expression font un musée exquis de cet ouvrage, où les objets, l'un après l'autre, apparaissent avec la double séduction de leur beauté propre et de la perfection de ce miroir littéraire où vous les avez réfléchis.

Après avoir lu, admiré, et relu, j'ai tardé à vous écrire pour vous remercier parce que j'ai eu à corriger frénétiquement des épreuves pour un petit volume qui va paraître, et, en même temps, à remanier d'un bout à l'autre une des nouvelles de ce volume. Harcelé par le temps, inquiet, troublé, j'ai négligé toutes mes lettres, et je vous prie de me pardonner ce retard.

Je vous remercie infiniment d'avoir pensé à moi pour la lecture que vous ferez mercredi. J'ai reçu l'invitation de Mme de Nittis; et j'ai immédiatement répondu que j'irais, en remerciant.

Donc, à mercredi, cher Maître et Ami. Croyez, je vous prie, à mes sentiments de vive affection et de profonde admiration.

GUY DE MAUPASSANT.
83, rue Dulong.



Le remerciement que Maupassant adresse à E. de Goncourt au sujet de son roman *Chérie* semlbe n'être qu'un aimable prétexte pour introduire auprès de lui un de ces amateurs d'art qui cherchait à entrer en relations avec le célèbre collectionneur.

Chérie parut au milieu d'avril 1884. Maupassant fit un article dans le *Gaulois* du 27 avril, où il rappelait assez paradoxalement, à propos de cet essai sur la psychologie de la jeune fille, *La Joie de vivre,* de Zola, qui venait également de paraître.

Lundi [1884].
83, rue Dulong.

Cher Maître et Ami,

Je suis revenu à Paris depuis trois jours, voilà comment je ne vous avais pas encore écrit pour vous dire combien j'ai été charmé,

séduit par *Chérie*. Ce roman si nouveau, si délicat et si profond est un des plus admirables livres que je connaisse.

Je vais rester ici un mois environ et je voudrais bien vous voir un peu. J'avais l'intention d'aller vous trouver chez vous mercredi prochain, mais voilà que je reçois une demande qui dérange un peu mon projet et qui me fait, à mon tour, vous adresser une requête.

Une fort aimable amie à moi, Mme Howland (amie d'Halévy, de Reyer, de Gustave Moreau, de Lambert), qui aime passionnément les bibelots, et qui en a de superbes, désire très vivement connaître votre célèbre collection. Nous dînons justement *jeudi* près de chez vous, chez Mme de Noudail, et si vous ne deviez point sortir vers cinq heures, je vous demanderais la permission de vous l'amener, ainsi que M. Cairé, que vous connaissez. Si vous ne pouvez *jeudi*, voulez-vous m'indiquer un jour.

Croyez-moi, cher Maître, votre ami tout dévoué et enthousiaste admirateur.

GUY DE MAUPASSANT.



C'est encore à l'amateur d'œuvres d'art, plutôt qu'à l'écrivain que cette lettre est adressée. Au printemps de 1885, Maupassant voyageait en Italie et en Sicile, voyage dont on retrouve les impressions dans le volume *La Vie errante*, paru cinq ans plus tard. De Venise, il a envoyé au *Gil Blas* une chronique sur cette ville. De Rome, il a écrit à sa mère qu'il trouve la ville « horrible » et la fresque de Michel-Ange, le *Jugement dernier*, « une toile de foire, peinte pour une baraque de lutteurs par un charbonnier ignorant ». Sa santé laisse de plus en plus à désirer : il se plaint de son estomac et de ses yeux.

Pour intéresser son correspondant à la dame qui veut vendre une toile de Boucher, Maupassant évoque le souvenir de Flaubert : Mme Gallet est une cousine de Mme Brainne, et Mme Brainne un des « trois anges » du maître de Croisset, qui ont entouré ses dernières années d'une tendre affection. Elle était la sœur de Mme Lapierre, femme du directeur du *Nouvelliste de Rouen*. Et c'est à Mme Brainne que Maupassant a dédié son premier roman, *Une Vie*.

Edmond de Goncourt était évidemment l'amateur qualifié pour apprécier un tableau de Boucher, ou attribué à Boucher. Ce grand artiste occupe un important chapitre dans le premier volume de l'ouvrage écrit en collaboration avec son frère, *L'Art au XVIII[e] siècle*.

Mais pour Goncourt, le grand événement de cette année

1885, c'est l'ouverture de son fameux *Grenier,* inauguré au deuxième étage de sa maison d'Auteuil, 67, boulevard Montmorency, le 1er février, et dont les réunions du dimanche vont bientôt faire le premier salon littéraire de Paris. Maupassant assistait à l'inauguration, avec Zola, Taine, Daudet, Théodore de Banville, Huysmans, Theuriet, Mendès, Bourget, et une foule d'autres écrivains moins notoires. Dans une chronique du *Gil Blas,* intitulée *Lettre à un provincial,* le 24 novembre 1885, il a raconté une des matinées du *Grenier.*

Rome, 28 mai 1885.

Mon cher Maître et Ami,

Permettez-moi de vous adresser Mme Mary-Gallet, une cousine de Mme Brainne que vous avez connue. Mme Gallet possède un tableau de Boucher, absolument authentique, et elle voudrait s'en défaire. Elle a donc pensé à vous l'offrir, sachant comme vous aimez l'art du XVIIIe siècle.

Si vous n'étiez point disposé à acquérir ce tableau, peut-être pourriez-vous connaître quelque amateur et lui recommander l'œuvre si elle vous plaît.

Je rentrerai dans quelques jours à Paris, dont je suis absent depuis plus d'un an et j'irai, le dimanche qui suivra mon retour, faire une visite au *grenier* que je désire connaître depuis longtemps.

Croyez, mon cher Maître et Ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.



Jules Case, écrivain bien oublié aujourd'hui, était né en 1858. Il avait donc huit ans de moins que Maupassant. De la Côte d'Azur, où il était en villégiature, l'auteur de *Bel Ami* recommande son jeune confrère à leur illustre aîné. On peut dater la lettre avec certitude. On a retrouvé, en effet, un livre offert par Goncourt à Jules Case, avec une dédicace; ce livre est *Préfaces et manifestes littéraires,* paru en 1888. De son côté, le visiteur put faire hommage à celui qui l'accueillait si courtoisement de l'un de ses deux livres *Bonnet rouge* ou *Ames en peine,* respectivement parus en 1887 et 1888.

Cannes, 20 mars [1888].

Cher Maître et Ami,

Voulez-vous me permettre de vous présenter un jeune ami et hommes de lettres qui vous admire passionnément et m'a demandé souvent de le mener chez vous?

J'attendais un de mes passages à Paris pour aller vous voir avec lui, mais je commence à craindre que cela ne le fasse beaucoup attendre; je me permets donc de donner ce mot d'introduction à M. Jules Case qui vous porte, en même temps, un de ses livres.

Croyez, mon cher Maître et Ami, à mon affection la plus dévouée.

GUY DE MAUPASSANT.



De sa maison d'Antibes, dans une lettre que nous pouvons dater de la fin de 1888, Maupassant s'associe au succès de *Germinie Lacerteux,* pièce tirée du roman de 1865 et représentée pour la première fois à l'Odéon, le 19 décembre 1888. Elle parut chez Charpentier en 1889.

Chalet des Alpes, Antibes [décembre 1888].

Mon cher Maître et Ami,

Je vous envoie, de loin hélas! tous mes applaudissements que je n'ai pu faire sonner dans la salle. Je sais le grand succès et par les journaux et par des amis qui me l'ont écrit, personne n'en a été plus heureux que moi et pour vous que j'aime et que j'admire, et pour le livre, un de ceux qui me touchent le plus parmi vos Maîtres-Romans. On goûte, à ces victoires-là un plaisir prolongé, fait du dépit de tous les hommes de lettres qui ne sont point des artistes.

Dès que je serai revenu — je ne sais quand, car nous avons un temps admirable et je me livre à ma passion désordonnée pour la mer et les bateaux — j'irais bien vite au *grenier* serrer les mains du grand écrivain et de l'Ami bienveillant.

GUY DE MAUPASSANT.



Les trois premiers volumes du *Journal des Goncourt* parurent chez Charpentier en 1887. Ils embrassent la période 1851-1870. On ne peut donc pas s'attendre à y rencontrer le nom de Maupassant, qui n'avait pas connu Jules de Goncourt, et qui, avant 1870, n'avait pas encore eu de relations personnelles avec Edmond.

Toutefois, en recevant le *Journal,* l'auteur de *Pierre et Jean,* comme la plupart des lecteurs, fut moins frappé, sinon intéressé, par ce recueil « d'idées nouvelles, inattendues, d'observations profondes et curieuses », — comme il le dit — que par l'étalage complaisant des confidences et des propos recueillis dans les salons et dans les milieux litté-

raires. Malgré le prudent élagage auquel le texte complet avait été soumis et auquel il est encore condamné aujourd'hui, cette indiscrétion, ces commérages devaient être odieux à l'écrivain qui, comme son maître Flaubert, professait que l'œuvre de l'artiste seule appartient au public. Maupassant, qui préservait soigneusement sa vie privée de toute curiosité indiscrète et qui refusait même de laisser publier son portrait, fut certainement très inquiet à la pensée que ses propos familiers pourraient un jour être exploités, peut-être déformés par un chroniqueur en quête d'anecdotes piquantes.

De là, cette réserve un peu obscure qu'il formule dans sa seconde lettre à Edmond de Goncourt : « Me permettez-vous cependant de faire une légère réserve sur un point qui a un peu choqué quelques personnes et qui ne touche d'ailleurs en rien à l'art extrême de votre œuvre? Vous m'avez fait admirer Scherer, le convive silencieux des dîners Magny. »

Edmond Scherer est le critique littéraire du *Temps* qui a laissé dix volumes d'*Etudes critiques sur la littérature contemporaine* (1866-1879), et que l'on rencontre, à côté de Th. Gautier, de Sainte-Beuve, de Taine, des deux Goncourt, aux premiers dîners Magny fondés par Gavarni en 1862.

Si Maupassant admire Scherer, ce n'est pas pour sa conversation brillante, mais précisément pour son silence aussi prudent que le fameux silence de Conrart. Il le loue d'avoir su se taire. A la date du 22 juin 1863, les Goncourt rapportent dans leur *Journal* une conversation très animée et très libre, à laquelle ont pris part les principaux convives, et nous montrent Scherer « épouvanté, regardant la table du haut de son pince-nez ». Un mois plus tard, le 20 juillet, après un échange de propos décousus : « Comme on se lève de table pour s'en aller, Gautier va à Scherer, le personnage le plus muet de la société, et lui dit : « Ah çà, j'espère que la première fois vous vous compromettrez, car nous nous compromettons tous, il n'est pas juste que vous restiez froidement à nous observer. »

La morale de l'histoire est dans un mot de Gavarni. Après une de ces discussions de table particulièrement bruyantes, Frédéric Soulié déclarait : « On ne s'entend guère. » Et Gavarni, doucement : « On s'entend trop. »

Pour en revenir à Maupassant, sa défiance devant les anecdotes et les potins colportés par Goncourt avait quelque chose de prophétique. Qu'aurait-il pensé de son indiscret et

infidèle ami, s'il avait pu lire les derniers volumes du *Journal* où il n'est pas particulièrement bien traité?

10, rue de Montchanin [1887].

Mon cher Maître,

Je ne connais assurément aucun volume de pensées aussi curieux, original, profond et artiste que votre journal. Chaque page donne cette joie d'une trouvaille imprévue, d'une observation, d'une vision, aussi rares par l'originalité de la sensation provoquée que par celle de la forme écrite. C'est un livre à feuilleter sans cesse où l'esprit toujours trouve un aliment et l'œil des images.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Vous savez que je ne peux lire que très difficilement.

Croyez, mon cher Maître, à mes sentiments les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

Villa Continentale (Cannes) [1887].

Mon cher Maître et Ami,

Pardonnez-moi d'avoir été si longtemps avant de vous dire que votre *Journal* est certainement le livre de vous où j'ai trouvé le plus de substance littéraire, d'idées nouvelles, inattendues, d'observations profondes et curieuses.

Cet effet qu'il m'a produit d'une fourmilière de pensées vient, sans doute, de ce qu'elles y sont classées, qu'elles sautent aux yeux dans les pages sans avoir besoin d'être découvertes comme dans vos autres livres, où une action préoccupe davantage l'attention.

Me permettez-vous cependant de faire une légère réserve sur un point qui a un peu choqué quelques personnes et qui ne touche d'ailleurs en rien à l'art extrême de votre œuvre? Vous m'avez fait admirer Scherer, le convive silencieux des dîners Magny.

Croyez, mon cher Maître et Ami, à toute mon admiration et à mon vif attachement.

GUY DE MAUPASSANT.



Un an après la mort de Flaubert, un comité s'était constitué pour lui élever un monument dans sa ville natale. Edmond de Goncourt était le président de ce comité, Charles Lapierre et Tourguenieff les vice-présidents, Maupassant le secrétaire. La souscription, au bout de cinq ans, n'avait produit qu'environ 9.000 francs, au lieu des 12.000 francs demandés par le sculpteur Chapu. Pour compléter la somme nécessaire, une représentation fut envisagée, d'abord à la Comédie-Française, qui déclina la proposition, puis à l'Odéon, dont le directeur Porel offrait gracieusement son concours. Entre temps, Goncourt avait suggéré à trois écrivains en

vue, Daudet, Maupassant et Zola, tous amis de Flaubert, de se joindre à lui pour parfaire la souscription, en dehors de tout appel au public.

Mais la représentation à l'Odéon avait été annoncée dans la presse, et un article du *Gil Blas,* le 1er janvier 1887, signé Santillane, commenta la nouvelle d'une façon nettement désobligeante pour les membres du comité, en particulier pour Goncourt. Il reprochait aux amis de Flaubert de n'avoir pu témoigner personnellement leur fidélité au maître sans faire appel à une fâcheuse publicité, et à Goncourt lui-même de n'avoir pas consacré à la souscription la rente annuelle de 6.000 francs destinée à chaque membre de la future Académie, et dont l'auteur de *Madame Bovary* aurait dû être le premier bénéficiaire.

Maupassant qui se trouvait éloigné de Paris ne se rendit sans doute pas nettement compte de la situation. D'Antibes, où le retenait sa mauvaise santé, il écrivit le 3 janvier 1887 au *Gil Blas,* pour approuver la suggestion de Santillane et annoncer qu'il versait une nouvelle cotisation de mille francs.

Goncourt, se croyant visé par ce geste, écrivit à Maupassant pour lui donner sa démission de président et de membre du comité, se déclarant « enchanté de se décharger de toute initiative personnelle, en ces affaires délicates », dans lesquelles il prétendait avoir été « l'instrument de volontés et de désirs qui n'étaient pas toujours les siens ».

Maupassant accourut à Paris. Le 2 février 1887, il rendit visite à Goncourt. Il le décida, non sans peine, à reprendre sa démission, prétextant un malentendu : il aurait approuvé l'article de Santillane... sans l'avoir lu, — ce qui ne paraît guère concevable. Dans son *Journal,* Goncourt prétend s'être laissé faire « par veulerie, par lâcheté de *sa* personne et l'ennui d'occuper le public de cette affaire ».

Les lettres que l'on va lire, cinq à E. de Goncourt et une à Lapierre, sont toutes relatives à la question du monument Flaubert, souscription, comptes, inauguration. Les trois premières permettront de mettre au point la version que donne Goncourt dans son *Journal* d'un incident qui, sans rompre complètement ses relations avec Maupassant, amena entre eux un durable refroidissement.

Le monument de Flaubert à Rouen fut inauguré le 23 novembre 1890.

Antibes. Chalet des Alpes [janvier 1887].

Mon cher Maître et Ami,

Dans la si gracieuse lettre que vous m'avez adressée il y a un mois, vous m'annonciez que vous aviez demandé à Claretie une représentation pour le monument Flaubert. Je ne vous ai pas répondu parce que j'attendais de vous voir, afin de causer de cela, la somme qui nous manquait paraissant devoir être minime, et pouvoir être formée par nous seuls, comme l'avait proposé un de nous à la dernière séance de notre Comité, et comme on avait paru l'admettre en principe.

Puis j'ai lu un écho fâcheux, annonçant le refus de Claretie en termes désagréables pour nous, qui n'aurions pu réunir 3.000 francs de plus pour notre œuvre. Puis d'autres échos m'ont été adressés de divers côtés avec des lettres. J'allais vous écrire enfin quand j'ai vu dans le *Figaro* quelques lignes annonçant que vous étiez décidé à compléter la souscription avec le concours des amis de Flaubert. Cette décision de votre part étant absolument conforme à la proposition que j'allais vous faire pour couper court aux commentaires désobligeants, je me suis tenu tranquille.

Puis on m'a de nouveau communiqué un écho du *Temps* annonçant une représentation à l'Odéon où seraient joués des actes des amis de Flaubert, et l'*Histoire du vieux temps*, de moi. Je n'ai pas cru à cette nouvelle après l'écho du *Figaro* qui me paraissait venir de vous. Mais Lapierre étant à Nice pour sa santé, je l'allai trouver. Il ne savait rien non plus, et il m'a chargé de me renseigner près de vous sur ces rumeurs qui l'ennuyaient autant que moi pour la mémoire de Flaubert.

J'allais vous écrire aujourd'hui même quand j'ai reçu l'article de Santillane dans le *Gil Blas*. J'ai répondu immédiatement, en mon nom à cet article, et en m'inscrivant pour mille francs. La somme qui nous manque est encore inconnue puisque les devis ne sont pas faits. Or nous avons onze mille francs — avec les mille que j'apporte cela fait douze. Nous trouverons facilement le reste.

Je serai à Paris dans quelques jours et j'irai vous voir aussitôt.

Croyez, mon cher Maître et Ami, à ma très vive affection, et à ma très grande admiration.

GUY DE MAUPASSANT.

[A Charles Lapierre]

Antibes, 15 janvier [1887].
Yacht Bel-Ami.

Mon cher Ami,

Je vous ai communiqué une lettre d'Edmond de Goncourt donnant sa démission de Président du Comité du Monument Flaubert et je vous ai mis au courant des faits qui ont amené cette détermination.

Je suis coupable de l'incident et responsable du résultat qui m'afflige beaucoup et me paraîtrait extrêmement fâcheux pour l'œuvre que nous poursuivons, si vous ne parveniez à modifier la décision de Goncourt.

Puisque je suis coupable du fait qui a causé le mal, et comme j'ai agi de mon propre mouvement, je ne vois qu'une chose à faire,

c'est de vous adresser à mon tour ma démission de Secrétaire du Comité, ce qui vous laisse toute liberté pour agir auprès de Goncourt qu'il faut absolument décider à rester.

Il porte un nom qui doit être un ralliement pour nous tous le jour de l'inauguration, le plus grand nom des romanciers vivants devant lequel tous les artistes s'inclinent, et je ne me pardonnerais point, si j'avais privé notre Comité de sa haute et puissante autorité.

Ecrivez au Maître, dites-lui qu'il ne peut s'en aller ainsi, et obtenez qu'il reste.

Je pars mercredi pour Paris et j'irai vous voir dès mon retour qui sera proche.

Présentez, je vous prie, mes compliments les plus empressés à Mme Lapierre, et croyez à ma vive amitié.

GUY DE MAUPASSANT.

Je tiens 1.000 francs à la disposition du Comité.

Chalet des Alpes, Antibes.
15 janvier [1887].
Yacht Bel-Ami.

Mon cher Maître et Ami,

Je viens d'être absent pendant une douzaine de jours et je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre dont j'ai été fort ému.

Je n'avais vu dans l'article de Santillane que ce qui concernait Flaubert et le monument. Je l'ai relu en recevant votre lettre et je suis resté atterré et désolé d'avoir paru approuver ainsi ce qu'il contenait d'odieusement injuste pour vous.

Depuis quinze jours on m'écrivait pour me dire : « Puisqu'il manque trois mille francs, donnez-les plutôt que de laisser publier tous les échos qui paraissent. »

Un journal a parlé de la *mendicité* des amis de Flaubert. De plus, après le refus de Claretie qui avait produit un très fâcheux effet, et après l'écho du *Figaro* annonçant que la souscription serait complétée par *vous* et vos amis, *sur votre proposition*, je n'ai guère cru à une représentation à l'Odéon, théâtre mal situé, malchanceux, où les plus belles choses restent mal appréciées et où une représentation à bénéfice n'eût rien donné.

Je me rappelais, en outre, la dernière réunion chez moi où il avait été à peu près décidé en principe que la différence serait faite par nous seuls.

Or, nous avons, non pas 9.600 francs mais 10.800. Vous en donnez 500 — cela fait 11.300. J'en donne 1.000 — cela fait 12.300. Nous irons donc facilement à 13.500 ou 14.000 — cela suffit.

Maintenant, mon cher Maître, je vous supplie, en mon nom, de ne pas donner votre démission.

J'ai communiqué votre lettre à Lapierre, en donnant à mon tour ma démission de Secrétaire puisque je suis cause de l'incident, et en expliquant pourquoi il me paraît impossible que vous vous retiriez, et impossible que vous refusiez de laisser votre nom en tête de cette œuvre.

Que je m'en aille, moi, cela n'a point d'importance, et n'aura point de conséquence.

Pour vous c'est autre chose, Lapierre recevra ma lettre aujourd'hui et vous écrira sans doute demain ou après demain.

Moi je vous verrai la semaine prochaine, car je pars pour Paris mercredi.

Je vous prie, mon cher Maître et Ami, de recevoir la vive expression de tous mes regrets pour la maladresse que j'ai commise en visant l'article de Santillanne, sans l'avoir relu et sans avoir compris ce qui vous concernait, et je vous prie de croire aussi à ma très affectueuse admiration.

GUY DE MAUPASSANT.

Lapierre habite Hôtel des Iles Britanniques à Nice.

[1887].

Cher Maître et Ami,

Je comptais aller vous voir demain, et puis je suis obligé d'aller chez Zola qui ne peut pas me recevoir aujourd'hui.

Je vous apporte :

1° La commande à Chapu que je vous prie de vouloir bien renvoyer à Lapierre après l'avoir signée.

2° La requête au Conseil municipal à renvoyer également à Lapierre.

3° Une lettre de Lapierre.

4° L'état de la souscription :

	9.911.40
à ajouter : 500 francs donnés par vous......	500
1.000 par moi....................	1.000
reste à toucher :	
Pouchet	100
Charpentier	100
Deslandes	100
Bardoux	50
Limbourg	50
Dalloz	100
Bergerat	50
Delorme	20
Silvestre	20
Fourcaud	20
d'Artois	20
Jacques Normand	20
Dreyfus	20
	12.081.40

Si vous aviez la complaisance de renvoyer avant mardi les pièces signées à Lapierre, je passerai à Rouen mercredi en allant à Etretat et je prendrais avec lui les derniers arrangements pour l'exécution.

Croyez, mon cher Maître et Ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

Lapierre,
rue Maladrerie,
Rouen.

Samedi [1890].
24, rue Boccador.

Mon cher Maître et Ami,

Je rentre aujourd'hui à Paris pour m'occuper de l'inauguration du monument Flaubert.

Je ne vous ai pas écrit, et je me demande si Lapierre l'a fait, pour vous prier de dire quelques mots devant ce monument. Il vous appartient si absolument, d'abord parce que vous êtes Goncourt, ensuite parce que vous êtes président du Comité, de sortir de votre réserve connue en matière de manifestation publique, que la pensée ne m'est pas venue de m'adresser plus tôt à vous. Il m'a semblé que vous trouviez cela aussi naturel que tout le monde, tant on s'attend à vous écouter.

Voulez-vous me répondre un mot, et croire à mes sentiments de grande admiration et de cordial dévouement.

J'ai trouvé chez moi ce matin votre nouveau volume du *Journal* des Goncourt. Je recommencerai demain, par lui, ma vie d'homme qui aime les lettres.

GUY DE MAUPASSANT.

[1890]

Mon cher Maître et Ami,

Lapierre me prie de faire part au prince Napoléon de l'inauguration du monument Flaubert.

Je n'ai jamais parlé au Prince et cela me gêne de lui écrire. Auriez-vous la complaisance de le faire comme président du Comité?

Croyez à mes sentiments les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT (1).

(1) Ces pages constitueront un chapitre de la *Correspondance de Guy de Maupassant*, à paraître prochainement aux Editions Dominique Wapler.

CINÉMA, EXPRESSION D'EXISTENCE

par JEAN EPSTEIN

Où? Quand? questions auxquelles tout informateur doit d'abord répondre précisément, s'il veut mériter créance. Pour que nous puissions penser une chose comme advenue et nous en émouvoir comme d'une réalité, il faut que cette imagination combine deux sortes de références fondamentales : celles d'espace et celles de temps. Et toute technique d'expression sait être d'autant plus convaincante qu'elle a le pouvoir de mieux figurer ses modèles, à la fois, dans leurs rapports spatiaux de coexistence et dans leurs rapports temporels de succession. Des techniques qui se trouvent capables de représenter seulement l'une ou l'autre de ces deux catégories de relations — des états à l'exclusion de toute évolution ou des durées, des passages, à l'exclusion de toute permanence — demeurent évidemment infirmes. On peut en admirer la spécialisation, mais celle-ci entraîne une limitation et un déséquilibre de la culture correspondante.

La peinture et la sculpture — écrivait Cabanis — « *qui ne peuvent saisir dans les objets et dans leurs expressions qu'un seul moment indivisible, forcées d'y mettre tout le passé et tout l'avenir, ont un grand désavantage, comparées à d'autres arts qui peuvent disposer une série de faits, d'images ou de sentiments, les développer dans un ordre successif et préparer ou fortifier l'impression de chaque trait, par l'impression de ceux qui le précèdent, et dont il peut, en quelque sorte, être regardé comme le résultat.* »

Certes, la fréquentation de statues, de dessins, de tableaux, nourrit, de façon presque directe, cette imagination visuelle qui se montre excellente inductrice d'émotion en général et spécialement d'émotion poétique. Et, comme les œuvres de tels arts portent, à la volonté de leurs auteurs, des significations

ou très définies ou très vagues, les spectateurs trouvent à y puiser une extase ou étroitement dirigée ou largement adaptable, selon les besoins et les facultés de chacun. Pourtant, la vraie foule s'ennuie à visiter les musées. C'est qu'il y a une faiblesse constitutionnelle dans ces vieux arts plastiques, spatiaux, paralysés, dont les signes ne parviennent à bien figurer qu'une demi-existence, parce qu'il leur manque de pouvoir dire une autre condition de la réalité : le temps, la différence des durées, le mouvement.

Sans doute, la sculpture et surtout la peinture ont voulu s'évader du cadre naturellement et purement spatial de leurs représentations, en s'efforçant à l'anecdote. Même, c'est dans cette extrapolation que ces deux techniques donnent le plus de plaisir au grand public, lorsque celui-ci accepte comme le spectacle d'un événement, d'une harmonie d'actions, d'une synthèse de mouvements, ce qui ne lui est fourni que comme une juxtaposition d'immobilités, une mosaïque d'états inertes. Cependant, d'autres spectateurs découvrent la tricherie et la maladresse d'une figuration qui se dénature en prétendant raconter les formes aussi dans leur histoire. En effet, comme les deux grands arts plastiques ne disposent d'aucun signe de durée, d'aucune conséquence, ils ne savent, non plus, indiquer cette direction logique, ce rapport causal, qui est notre troisième moyen de penser et sans lequel nous ne nous sentons pas autorisés à bien comprendre, dans l'ignorance où nous restons devant ce qui peut être fin ou commencement, sens ou contre-sens.

Ce défaut est devenu plus visible, plus gênant, par contraste avec l'accélération progressive de la vie, avec le développement d'une conscience de la mobilité et d'un culte de la vitesse. Néanmoins, au jugement des puristes, la vraie sculpture et la vraie peinture doivent se limiter aux effets nus de confrontation de volumes et de couleurs. Pour dédaigné qu'il soit ainsi par une élite, l'effort de la sculpture et de la peinture romancées garde une signification : il accuse l'étroitesse des moyens propres du sculpteur ou du peintre; il affirme le besoin d'aller au-delà de ces techniques, pour réussir à bien imiter la vie.

Lorsque, dans cet au-delà, Cabanis opposait, à la peinture et à la sculpture, d'autres techniques qui peuvent développer des images, des sentiments, des idées, dans un ordre successif, c'est-à-dire temporel, il entendait parler de musique, de littérature, de théâtre.

Quant à la musique, si elle ne constitue pas — malgré une opinion répandue — un « art de pure durée », si les valeurs d'espace (dimensions des cordes et des tuyaux, stationnement des ondes, amplitude des vibrations, distance des sources sonores, etc.) y jouent un rôle essentiel aussi, il est vrai que ce rôle s'accomplit en coulisse et reste ignoré de la plupart des auditeurs. Ceux-ci sont, par contre, extrêmement attentifs à la succession des trains d'ondes acoustiques, à des successions de successions de vibrations. Comme l'ont noté les musicographes, la mentalité du public, dans une salle de concert, est caractérisée par une attente, par la sensibilisation à une certaine mobilité, à un certain devenir. Mobilité et devenir, qui demeurent invisibles et qui, de ce fait, semblent se produire dans le seul cadre d'un temps quasi immatériel.

Le manque apparent de réalité spatiale n'empêche pas l'expression et l'impression musicales d'être de puissants agents d'émotions et de poésie. Mais ces expressions, ces impressions, ces émotions restent de signification imprécise, instable, susceptible d'une foule de transformations fugitives et confuses. Flou qui peut aider à obtenir l'adhésion des auditeurs, en permettant une grande latitude d'adaptation du message musical aux climats sentimentaux individuels, comme il peut aussi nuire à l'effet poétique, en l'empêchant, par flottement, par indétermination, de se confirmer dans un accord juste avec telle ou telle disponibilité de l'âme.

C'est pourquoi beaucoup de gens n'aiment vraiment, en fait de musique, que la chanson ou l'opéra, et à condition d'en bien comprendre les paroles qui orientent l'émotion, induite par le flux sonore, et la lient à quelque situation assez exactement et réellement imaginable, à quelque événement visible en pensée ou visible à la scène. Ici encore, au jugement des puristes, l'opéra ne peut être que « la soupe à l'eau de la musique ». Mais les protestations que murmure l'audience quand, dans un music-hall, un chanteur use d'une langue étrangère, montrent bien qu'il y a une insuffisance dans l'expression musicale dont la technique est aveugle, impuissante à fournir des représentations accréditées dans l'espace.

Longtemps, la littérature fut seule capable d'exprimer avec un soin égal les données d'espace et celles de temps, le visible aussi bien que l'audible et même, généralement, tout le sensible. Toutefois, l'expression littéraire cache une technique de représentation indirecte, l'une des plus compliquées qui soient. La transmission des images mentales ne peut s'y faire

que par l'intermédiaire du système verbal, qui est une algèbre. Des groupes de mots sont agencés en équations dont la résolution logique doit permettre, au cerveau récepteur, de déterminer les inconnues et de retrouver ainsi le concept formé et chiffré par le cerveau émetteur.

Qu'il s'agisse de susciter une notion d'étendue ou de durée, de repos ou de mouvement, de couleur ou de sonorité, la littérature y parvient certes, mais elle ne peut jamais le faire en fournissant directement, aux sens, des qualités d'étendue ou de durée, d'état ou de mouvement, de couleur ou de son; elle ne sait que proposer à l'intelligence une organisation rationnelle de symboles abstraits de ces qualités. Symboles que l'intelligence doit rationnellement examiner, trier, reconvertir en imaginations de sensations et de sentiments. Son universalité d'expression, la littérature la paye par la complexité, le poids, la lenteur de son appareil de transmission, dont le fonctionnement ne va pas sans perte considérable de l'énergie émouvante des idées transmises. Sans doute, le truchement verbal permet de régler à volonté, avec beaucoup de finesse, la précision ou le flou de la représentation communiquée, mais celle-ci ne touche plus le destinataire qu'avec une force de conviction bien atténuée, comme par ricochet. Chaque jour, sans sourciller, on lit un plein journal de catastrophes; mais quel émoi, quand le moindre fait divers est donné en direct, en clair, par un message des sens : quand seulement on aperçoit une grange flamber, on entend les appels des sauveteurs, on respire l'odeur de brûlé...

Parlé ou chanté, mimé ou dansé, le théâtre, qui fut à l'origine de presque tous les moyens d'expression, est devenu aussi leur fin, leur amalgame, et donne des imitations de la vie très persuasives. Représentations qui seraient encore plus convaincantes si tout pouvait y être signifié par des attributs immédiatement sensibles, surtout plastiques et musicaux, dans une association de renseignements, déjà capable de définir suffisamment une réalité comme état et comme mouvement, en espace et en durée, donc aussi en logique. Mais, par son instrumentation de décors, de costumes, d'acteurs, par les dimensions de sa salle, par l'horaire de son spectacle, de cent façons, tout théâtre se trouve contraint et limité, au point qu'il est impuissant à concrétiser entièrement la figuration d'un événement, sinon minime ou minimisé, choisi, émondé tout exprès.

D'où, les trois règles d'unité, qui érigeaient le défaut tech-

nique en occasion de prouesses. D'où, aussi, l'abus de l'information indirecte par la parole, employée de manière presque continue, avec une abondance tout à fait irréelle, pour faire comprendre aux spectateurs tout ce qu'il est matériellement impossible de leur faire constater : un fait vieux de quinze ans ou distant de cent lieues, ou perceptible seulement par le tremblement d'une écriture. Sans doute — sauf, toujours, les réactions, les fidélités et les surenchères des puristes — le théâtre s'est efforcé d'assouplir ses limites locales et historiques, de diversifier et de mobiliser ses mises en scène, de réduire l'usage du récit, de la confidence, du monologue et de l'*a parte,* de simplifier tout son discours, dans le sens d'une exposition de moins en moins littéraire, de plus en plus directe, de l'action. Mais il n'est pas dans les ressources de la technique théâtrale de pouvoir s'affranchir, ne serait-ce que pour trente secondes, de la relation par dialogue, c'est-à-dire par le détour et le filtre des mots.

C'est le cinéma qui réalise le genre de spectacle, vers lequel le théâtre tend vainement dans son mouvement le plus général. Dans les transpositions et les refontes d'une autre technique, le cinéma constitue un autre théâtre, libéré au maximum de ses attaches de lieu comme de ses entraves de temps, et, par là même, très souvent dispensé du recours au témoignage par relais verbal. L'optique cinématographique fait voir une heure d'un autre siècle, le contenu d'une seconde étirée en trois minutes, le dedans d'une chambre toujours fermée, une foule aux antipodes, la colère sur un visage soudain amené à quarante centimètres de l'œil du spectateur. Cette richesse d'information directe du sens permet de réduire considérablement l'information parlée indirecte, devenue là, non seulement moins nécessaire qu'au théâtre, mais même moins utile que dans la vie quotidienne.

Ainsi, c'est bien la valeur plastique des images animées qui domine toujours l'art complexe du film, à l'inverse de la complexité de l'art théâtral, dominée généralement par la valeur du texte dont le système abstrait exige une retraduction concrète. Grâce à sa liberté à l'égard de la symbolique verbale, qu'il peut n'employer qu'avec une juste économie, le cinéma se trouve capable de composer des figurations d'un effet de réalité, plus étendu et plus intense que l'effet auquel parviennent les représentations théâtrales. La différence numérique entre les publics attirés par chacun des deux spectacles atteste ce résultat. Celui-ci est bien d'origine psychologique

et non pécuniaire. Ce n'est pas parce que les places y sont moins coûteuses que le cinéma draine les foules; bien plutôt, c'est parce qu'il draine les foules, qu'il peut leur offrir de la poésie à meilleur marché. La preuve en est qu'il existait, avant le cinéma, un théâtre populaire avec des salles de quartier à bas prix, que le cinéma a fait disparaître.

Cependant, c'est un résultat qui étonne, si on songe que la scène produit certaines présences entièrement réelles, alors que l'écran n'en produit pas; que le réalisme visuel et auditif des images animées ne copie pas fidèlement, souvent contredit, le réalisme issu de notre expérience ordinairement vécue. Comment se fait-il donc que le monde filmé, notoirement fantômal, où règne, en défi au sens commun, une physique scandaleuse, puisse obtenir, du public, une adhésion et une participation mentales, plus vives que la conviction et l'émotion suscitées par bien des rencontres dans le monde réel?

Pour essayer de répondre, récapitulons les vertus cinématographiques. D'une part, le film fournit ensemble les données d'espace et de temps, les états des formes et les modes des mouvements. L'esprit peut tenir pour complètement valables de telles figurations, car, dans le jeu des notions d'étendue et de durée, de coexistence et de succession, se produit automatiquement l'apparence complémentaire, nécessaire à une impression de parfaite réalité : l'apparence de la raison suffisante, de l'orientation par cause. D'autre part, dans les catégories du visible et de l'audible — celles des deux principaux sens culturels — la technique cinématographique reproduit les phénomènes dans leur catégorie réelle, sans être obligée de leur faire subir en chemin la dénaturation rationnelle en paroles. Cependant, si besoin est, le film sait aussi user des confirmations indirectes et des perspectives lointaines du langage articulé. De plus, les signes inscrits sur la pellicule vont, d'une précision absolue, sachant désigner une chaise unique entre toutes les chaises existantes et imaginables, à l'indétermination la plus accueillante, celle d'un cri pouvant exprimer toutes les angoisses. Ainsi, le film peut, soit transmettre une pensée extravertie, très concrètement déterminée, soit susciter une pensée intravertie, une rêverie dont le développement reste offert à toutes les fantaisies.

Riche de tant de facultés, le cinéma ramasse, sur un seul véhicule, tous les différents pouvoirs d'expression, qui n'appartiennent que partiellement ou séparément à chacune des autres techniques. Cette condensation de moyens d'informa-

tion crée un premier caractère tout à fait particulier à l'expression filmée : la surdétermination par une abondance de données, qui dépasse le degré habituel de notre connaissance naturelle de la réalité; qui introduit l'impression d'une autre réalité, plus qualifiée, plus vive, plus perceptible, que la réalité coutumière.

Autre particularité du monde figuré à l'écran : une certaine désorganisation de l'égocentrisme et de l'anthropomorphisme, qui gouvernent nos perspectives et nos jugements. Dans l'expérience quotidienne ou théâtrale, le spectateur connaît sa position par rapport aux faits observés, qu'il situe, en conséquence, facilement dans son propre système d'espace; c'est-à-dire dans l'espace, dans lequel cet observateur accomplit lui-même tous ses mouvements et qu'il transporte partout avec lui, comme une large sphère d'influence, dont un corps humain constitue le centre et l'étalon de mesure. Il en va tout autrement pour le spectateur de cinéma, qui n'a qu'une vue seconde de la réalité, une vue déjà une première fois ordonnée par rapport à un système et, même, à une multitude de systèmes d'espace étrangers. Ces systèmes ont été créés par l'appareil enregistreur; ils comportent une foule d'inconnues et d'inconnues souvent variables.

La mère Gigogne de ces inconnues pour le spectateur, c'est la position de la caméra (c'est-à-dire la position assignée d'office au spectateur lui-même) par rapport à l'objet cinématographié. Cette position est sans cesse modifiée arbitrairement et n'est jamais exactement repérable, parce que l'estimation s'en trouve indéchiffrablement compliquée par l'emploi d'objectifs différents et par la mobilité des prises de vues. Ainsi, le spectateur reste souvent incapable de reproportionner avec précision, avec assurance, les disparates perspectives de l'écran, selon la norme de sa propre vision, selon sa propre grandeur centrale. Dans le même décor d'une chambre, quinze prises de vues différentes, fixes et mobiles, montrent quinze sortes d'espace différentes, ordonnées selon des axes variés, admettant des échelles de grandeur non pareilles. Pierre y paraît tantôt plus grand, tantôt plus petit que Paul, bien que tous deux puissent être de taille égale et tous deux plus petits et tous deux plus grands l'un que l'autre, devenus comme incommensurables. Car le cinéma n'apporte pas sa propre unité de mesure, mais il en donne une infinité : chaque plan a la sienne, d'ailleurs conjecturale, sans relation

définie avec la mesure d'aucun autre cadre, ni même, absolument, avec la taille étalon du spectateur.

Il en résulte, d'une part, une certaine confusion, une instabilité hypothétique, dans la connaissance que le film donne de cette chambre, de ce Pierre, de ce Paul. D'autre part, il y a que trois minutes de projection ont fourni, de ce décor et de ces personnages, une richesse d'aspects divers et remarquables (enregistrés de très bas, de très haut, de très près, très vite, très lentement, etc.), que l'œil nu aurait été incapable de recueillir fût-ce en trois heures d'observation normale. L'écran montre, d'un objet, une telle masse d'images non superposables, que, très vite, les spectateurs le connaissent trop pour n'y considérer qu'une identité schématique, simple et claire; toujours égale à elle-même. S'il y a flou, c'est donc encore un effet de surdétermination, de construction cumulative d'une réalité excessivement fondée.

Ne sachant pas décrire les choses autrement qu'à la fois, dans une étendue et dans une durée, le cinéma ne peut que surdéterminer ses représentations du réel aussi dans les deux ordres de références. Ainsi, la caméra découvre et inscrit la mobilité de tout ce qu'on croyait immobile, et, par l'accéléré, elle dépiste les remuements les plus secrets. En outre, elle se déplace elle-même et contamine son univers de ce mouvement subjectif supplémentaire. Déjà, le fait de changer tous les états en passages, de montrer tous les êtres en train de devenir continuellement, constitue la plus générale des surdéterminations : celle qui ajoute à la description de tout objet, photographié à un moment donné, les descriptions successives de cet objet, saisi à d'autres instants, dans la suite desquels se révèlent des formes et des relations nouvelles, de plus en plus nombreuses.

Surdétermination que le cinéma peut accentuer, en créant des perspectives de temps différentes et inhumaines, en accélérant ou en ralentissant la durée des événements représentés à l'écran, par rapport à la durée de ces événements dans le temps normalement vécu. A l'écran, la cinématographie du même mouvement de chute de la même feuille morte, enregistrée simultanément à des cadences différentes par plusieurs appareils, dure huit secondes comme elle en dure aussi vingt-quatre ou huit cents. Est-ce le même phénomène que le film nous montre deux ou trois fois, ou sont-ce des phénomènes différents? Strictement, d'après le principe d'identité, il s'agit de phénomènes différents, et, en un sens, cela est

vrai. Selon un jugement plus réaliste, il s'agit du même phénomène, et, en un sens, cela est vrai encore. Un phénomène est ici, à la fois, lui-même et deux ou trois autres, autant qu'on voudra se donner la peine d'en fabriquer. C'est un phénomène surdéterminé par une pléthore d'aspects que différencient des rythmes de succession inégaux.

Dans les rencontres ainsi décrites en termes de multiples espaces-temps, il n'est pas surprenant qu'apparaisse aussi une logique spéciale. Nous en avons déjà aperçu le grand signe : cette difficulté qu'éprouve l'expression cinématographique à fixer une identité. Or, le principe d'identité est la source de tous les développements logiques. Aussi, la distension et le flottement, que la représentation filmée impose à ce principe, se communiquent à tous les postulats et théorèmes corollaires. Dans les comparaisons entre les images animées de Pierre et de Paul, la non-contradiction, le tiers-exclu, ne fonctionnent pas sans hésitation, sans à peu près. Les scénaristes se font un devoir de tricher avec la non-ubiquité et non-simultanéité. Le film inversé ou l'interpolation de montage substituent la fin, cause-traction, au commencement, cause-poussée; montrent la fumée nécessitant le feu. De tout ce jeu, introduit dans l'articulation logique, on attendrait une figure d'univers incertaine, peu croyable.

Mais ce relâchement de la logique ne provient que d'un excès d'évidences. Si celles-ci ne concordent pas toujours, s'opposent parfois, se compensent, cependant elles se complètent aussi et, finalement, confluent en un faisceau massif de persuasions concrètes, peu raisonnées, peu discutables. Preuve par le sens, par le sentiment, qui l'emporte sur la netteté et la rigueur de la démonstration selon les principes. Le cinéma n'enregistre pas les abstractions, les absolus, les perfections, les essences. D'une essence, il ne connaît que les innombrables façons dont elle est existence, c'est-à-dire imparfaite, relative, impure, éphémère, toujours différente d'elle-même. Ce peuple de créatures, dues aux mouvements des objectifs, des objets, des lumières, ne contient pas deux individus qui coïncident dans l'espace et dans le temps. Tant de formes, presque toutes, devenues mobiles et coulantes, créent un univers comme visqueux, qui s'accorde plus difficilement à la logique d'identité, que ne le fait le monde solide, où cette logique est née. Dans son domaine, le cinéma souligne et prolonge en toute conséquence le caractère réellement

analogique de l'opération fondamentale de la connaissance : l'appariement.

Aujourd'hui, dans le monde civilisé, des millions de spectateurs subissent, avec plaisir mais sans autrement s'en rendre compte, une réorientation de leur esprit profondément rationalisé, dans le sens d'un retour à l'usage — d'ailleurs naturel, facile, prompt, fécond — d'une compréhension par analogie avec un minimum de contrôle purement logique. Quel que soit le sujet d'un film, chaque mètre de pellicule exerce discrètement, sournoisement, cette influence antirationnelle, car, de par sa technique, le cinéma ne peut rien raconter, sans dire cette leçon aussi et d'abord. Leçon qui tend à ébranler le classique essentialisme statique, assise d'un rationalisme devenu écrasant; leçon qui répand un courant de pensée plus concrète, aussi plus inventive, plus libre dans l'interprétation, plus attentive aux inégales réalités individuelles des existences.

LA RELIGIEUSE, L'AUMONIER ET LE FABULISTE

par SAINT-ELME

Les bourgeois de l'âme se feraient d'une religieuse cloîtrée une image aussi conventionnelle que celle qu'ils pourraient avoir d'un fabuliste, si toutefois ils s'avisaient de penser à eux.

Il était une fois un fabuliste qui menait, à Paris, une vie de paria. Il avait le regard traqué et doux d'un chien qu'on rudoie. Son cœur battait la chamade derrière la grille de ses côtes qui le séparaient du reste du monde.

Il était une fois une religieuse, prieure d'un couvent de Bretagne, dont le sourire navré cachait la déception de ne jamais entendre la voix de ce qu'on est convenu d'appeler « une belle âme ».

« Les cieux sont pleins, mais la terre est vide », pensait-elle.

Le fabuliste vint passer au couvent les fêtes de Pâques. Au grand scandale de la communauté, il suivit l'office des ténèbres, assista aux messes du samedi, du dimanche et du lundi, seul, dans la moitié de la chapelle réservée aux visiteurs, mais il ne s'approcha jamais de la Sainte Table.

Trois fois, chaque jour, il prenait place, seul, dans une petite pièce du couvent égayée par un braséro, charmante attention de la jeune sœur converse qui lui apportait ses repas.

Entre temps, il se promenait, seul, autour du couvent, dans les chemins d'une fraîcheur printanière, en grillant quelques cigarettes,

Un jour, l'aumônier du couvent, soldat de la classe quinze, géant à la forte carrure et d'une vigueur peu commune, l'invita à déjeuner. Notre fabuliste le trouva en train de bêcher son jardin potager. Il aurait de beaux artichauts et il se réjouissait de ses travaux champêtres.

Un déjeuner copieux, apporté du couvent dans un vaste panier et mijoté sur le fourneau par une sœur converse, les attendait dans une froide salle que les bons vins réchauffèrent.

— Mon Père, dit le fabuliste à l'aumônier, qui ne lui demandait rien, vous avez dû vous étonner de ce qu'un laïque vînt passer au couvent les fêtes de Pâques et qu'il ne communiât pas avec vous tous?

Pas de réponse. Le fabuliste poursuivit :

— C'est de votre faute.

L'aumônier regarda en souriant le fabuliste, mais ne l'interrogea point.

— La Mère prieure m'a appris que vous étiez Docteur en Théologie. Si vous aviez été un simple curé de campagne, j'aurais communié.

Même silence amusé du prêtre.

— Les sœurs, dit le fabuliste, ne rêvent que du petit Jésus. Elles ne songent jamais, en même temps, au Père et au Saint-Esprit. Elles ignorent la Trinité. Elles n'adorent qu'une partie de Dieu.

— En somme, interrompit le prêtre en riant, vous ne vouliez pas communier avec des hérétiques?

— Non point, répliqua vivement le fabuliste. Ne sentant pas, comme elles, la Présence divine, j'ai pensé que j'étais devenu, moi, un hérétique.

Le rire du prêtre roula longuement. Il s'étouffait de gaieté, toussait de joie et portait la serviette à sa bouche pour en atténuer les éclats. Quand il fut de nouveau à même de parler, il dit avec sérénité :

— Au séminaire, j'ai toujours passé pour un hérétique. Cela m'a facilité ma tâche, et je suis devenu docteur en théologie! La foi, voyez-vous, c'est quelque chose de plus simple que tout cela. C'est plein, c'est ferme, c'est sain. Le reste? Des paroles! *Verba, verba...*

Bien que le fabuliste eût vingt-deux de tension artérielle, provoquée, à coup sûr, par la tension interhumaine, il fit honneur, peu à peu, au repas, et ne s'en trouva pas plus mal.

En se levant de table, il pensa : « Et l'abîme animal béant? » Allons nous entretenir au parloir avec la Mère prieure.

A travers les losanges du treillis de bois, ils laissèrent filtrer leurs âmes et le fabuliste demanda à la religieuse :

— Avez-vous un chien au couvent? Avez-vous seulement le droit d'en avoir un?

— Pourquoi pas? répondit la religieuse. Nous avions bien une chèvre qui faisait la joie de mes sœurs.

— Et cela ne vous inquiétait pas? Pourtant, toutes ces charmantes bêtes ne vous suivront pas au Paradis?

Comme elle se taisait, le fabuliste ajouta :

— Non, elles ne vous y suivront pas! Pour l'excellente raison qu'elles y sont déjà.

— Et comment donc? interrogea la Mère prieure en souriant.

— Animal, âme, souffle, c'est identiquement la même chose. Les animaux, Adam, sont nés d'un même souffle divin. Mais l'homme s'est essoufflé en cueillant la Raison à l'Arbre de la Connaissance. Et non pas les animaux. Vous êtes dans le vrai. Mais vous traversez, parfois, d'interminables déserts, et vous mourez de soif, et vous voudriez reprendre souffle...

— C'est, dit la Mère prieure, la pire tentation que celle de vouloir devenir une Sainte...

— Vous n'avez plus à devenir une Sainte. Vous l'êtes déjà. Accueillez un chien dans votre couvent et vous serez toujours en Paradis, comme le petit Jésus entre le bœuf et l'âne. Les cieux sont pleins et la terre ne sera pas vide tant qu'on y caressera des animaux. Dès mon retour à Paris, je vous enverrai une fable à ce sujet. Prenez un chien au couvent. Vous connaîtrez enfin « une belle âme ».

— J'attends votre fable, dit la Mère prieure d'une voix amusée.

Voici la fable, un tant soit peu hérétique, que le fabuliste lui adressa :

Tourmenté de soleil et trahi par le vent,
— Tel un homme et tel un enfant —
Je cours sur la mer des Etoiles
Vers les bêtes zodiacales,
Bélier, Epervier, Capricorne, Poissons,
Anubis à têtes de Chien, Lion,
Pour accueillir la paix dans mon âme animale.

Aux cieux la mer et la chaleur des animaux,
Toutes fleurs, le vrai jour et l'herbe de printemps.

Ici-bas la Raison, et l'Homme en même temps,
Tout son orgueil et tous ses maux.

Mystère tendre et pur et brusque espoir d'enfance,
A Tentyris d'Egypte, en l'an caniculaire,
Entre la Vierge au Sphynx et l'arc du Sagittaire,
Je vis près du Scorpion et je tiens la Balance :

«Hommes des temps futurs, ô mes chers Dioscures!»
Leur dis-je en les pesant au rythme des saisons,
« Dans l'ordre de l'amour retrouvez vos figures,
Gémeaux des temps passés regagnez la maison
D'où le bonheur des dieux a banni la raison. »

POÈMES

ANNE-MARIE BAUER

HANTISE

Est-ce sur des cadavres que je suis monté
Pour arriver si haut dans cette éternité
qui monte infiniment?
Vois, l'écluse du temps
verse à longs flots sanglants toutes les morts des hommes
qui portent notre vie plus haut, toujours plus haut
sur des cadavres en monceau
dont l'égouttement informe
surélève lentement
notre chaland.

MA SŒUR L'ANGOISSE

Angoisse, sœur d'hier, m'as-tu abandonné?
Dans la nuit, je te cherche et ne te trouve plus
Et le jour, je te cherche et tu as disparu.
La plaine est grise encore, où tu m'as emmené...
D'où vins-tu? où vas-tu?

Te souvient-il? tu m'as conduit au pays du vertige
Serrant ma main de tes longs doigts : et j'ai vécu.
Grâce à toi, j'ai pu me pencher sur les rives
Des fleuves morts que nul vivant n'a vus.

Angoisse, tu m'as montré au delà de mes yeux
Le pays des fantômes aux cœurs délavés.
Ce que nul n'a connu si tu ne l'as serré
Dans tes vertiges creux.

L'ERRANT

— « *Comme je voudrais poser ma tête*
sur des paysages d'autrefois... »

GRIBOUILLE

Parmi mes frères d'armes... l'un mourut pour sa dame,
l'autre pour éprouver l'héroïsme de mourir...
moi, je suis mort pour mourir avec les autres.



Je suis un tout petit bout d'homme
dans un grand champ, tout seul, à vivre ma mort;
nul ne saura jamais ni comment je me nomme
ni pourquoi je suis mort, sans témoin que mon corps.



Parce que mes camarades marchaient
Tout droit, tout droit, le long de la route,
Moi aussi, j'ai emboîté le pas
Pour les sentir à mes côtés.

PIERRE CHAMBORET

NOCTURNE

Belle Nuit, vous brillez en de lumineux voiles,
Deuil léger que trahit ce croissant de vermeil,
Et vous semblez, charmante et si blonde d'étoiles,
Une infidèle veuve éprise du Soleil.

Vos ténèbres ne sont qu'une clarté seconde
Et n'ont point aboli le pré ni le buisson,
Ni ce peuplier seul, ni cette meule ronde,
Ni dans le sombre blé la forme du frisson.
Par un tendre chemin de lune et de silence,
A peine s'y posant votre pas enchanté,
Vous marchez doucement sur un sommeil immense
Et le parfum de vaste et verte liberté,
L'arôme végétal qu'une haleine soulève
A travers l'étendue où repose l'été,
C'est le songe odorant de la plaine qui rêve.

ANDREE SAAB

Comme le grain
Dans les sabbats du vent
Qu'entrave parfois le museau des chimères

J'ai passé
Entre les cloches insipides de la mort
Et les rumeurs parfumées des naissances

Le long de l'hiver maigre
Et l'été
Qui vous mène en pasteur
Sur les chemins crédules
Où vivent les lunes
La simplicité des pierres
Et la prédiction

Il m'a fallu d'innombrables réveils
Pour dompter l'œil de renard
Et la frivolité des plaintes

J'ai pleuré sur les routes vacantes

Et je me suis dressé
Aussi neuf que le fer
Dans le ventre des vagues

Contre l'arrogance des portes
Les langues lézardées
Et les troupeaux qu'on étrangle
Sur les plages indulgentes

J'étais le Cerf
Qui fonce dans la vulgarité des bannières
Et l'Amant
Du hasard qui égorge le chasseur



C'est le moment où les enfants me reconnaissent
Les terres sont prodigues comme des paraboles
Et le fruit tombe aux mains du vagabond

C'est le moment où les arches s'entrecroisent
La liberté est une aile sur le front

C'est le moment choisi
Pour la mort systématique

Qui me brise d'une fissure
Propre comme un épi

HENRI DALBY

LAVANDE

Dix heures... Le clocher sonne si lentement
Que lui-même au sommeil semble arracher sa cloche.
Le feu clôt une à une et brusquement ses fleurs
Et la fin de la lampe approche à petits sauts.
Je ne me souviens plus d'avoir ailleurs dormi
Dans des chambres que veille un valet de couloir.
J'aime pour retenir le royaume qu'on porte
Ces longs rideaux autour qui défendent le lit.

Bonsoir, la vieille... Adieu, l'aînée...
Il te faut mériter, sommet de ce sommeil.
Sommier rouge et matelas bleu
Vous voici les degrés du ciel.

Je dormirai ce soir au fond de ce hameau
Qu'un chemin défoncé détourne de la ville.
Des labours somptueux sont la mer de cette île
Et les bateaux du jour vont à d'autres signaux.

Je dormirai parmi ces meubles où l'aurore
A grands coups de rayons repeindra l'allégresse,
Où le soleil surgit du ciel
En ciseau net qui sculpte tout.

Je verrai dans la nuit cligner la cendre fraîche
Et j'entendrai l'horloge honnête
Sonner l'heure deux fois
Pour être sûre d'elle.

Les verrous lourds de temps ne m'enfermeront pas.
Dehors le cœur du monde aura le bruit d'un pas.
Les draps tout frais sortis sentiront la lavande.

Les ruisseaux, les battoirs, le linge au pré séchant,
Un matin de pacage et de chiens vifs, d'oiseaux.
Et les bras d'une femme attentive à me faire
Dans un lit de grand'mère un long sommeil d'enfant.

CESAR SANTELLI

VISAGE D'ENFANT

pour Marcelle J.

Ce n'est qu'une flamme aux reflets bleus
Qui s'allume au matin
Dans deux coupelles d'argent fin
Qu'encadre un blond duvet

Ce n'est qu'une fleur rouge
Qui s'entrouvre au matin
Sur deux rangées de perles fines
Comme une grenade trop mûre.

C'est pour cette flamme,
Qu'elle a quitté la grand'ville,
C'est pour cette fleur,
Qu'elle s'en est allée...

Car il n'est que cette flamme
Pour la réchauffer du froid de l'absence;
C'est en respirant cette fleur
Que sa poitrine angoissée
Retrouve le souffle de vie...

Et la flamme brûle
Et la fleur embaume,
Sans se douter le moins du monde
De leur toute-puissance.

Et si pourtant la flamme s'éteignait,
Et si la fleur cessait d'embaumer,
Alors toute la terre,
Pourtant traversée d'éclairs et de tonnerres,
De chocs d'armes et de sanglots,
De rumeurs de foules en délire,
Ne serait plus soudain
Que désert
Et Silence.

JACQUES TARICAT

LIGNE D'HORIZON

Ligne monotone et la plus fantasque
Nues, doigts noués pour être dénoués
Feuillage, mille bras saisissant le masque
De l'azur retenu à ces flots obstinés,
Nœuds, tant d'autres nœuds vont se liant
Pour faire l'océan à la gorge de silence,
Silences enlacés, quand trépasse votre chant
Hautes sont les voix aux falaises qui s'élancent.
Solitude, vaste mer, ta parole prononce

L'horizon de varechs et de fraîche lavande
Mais s'étire le soleil au Pays de Légende
Et peigne ses cheveux du buisson de ses tonces.

NORMANDIE

Cité au bord de l'eau il fallait que frissonne
Et meure dans les flots cette clarté vermeille
Qui venait de l'Ouest pour te faire pareille
A l'Ouest vaporeux qui sans cesse moissonne,
Il fallait du jour l'éternelle trahison
Et que tombe lentement l'occident de pierre,
Alors seulement regardant en arrière
Nous savions que l'Ouest était à l'horizon.

Il n'est plus d'église ni de ville sur tes bords
Fleuve sans limite bordant les falaises
Torrent déchiré, vaste parenthèse
Ouverte pour mieux dire ce que fut le décor
Mortes sont les orgues sur les bords de la Manche
Morte la rosace qui faisait le crépuscule
Et pour hisser le soir quand la clarté recule
Il n'est plus de soleil sur sa fragile branche.

TERRE DE POÉSIE

Terre trop légère, à tâtons découverte,
Terre d'impuissance, la joyeuse ennemie
Dont le vent, dont le vent seul d'une main experte
Trace les chemins à la courbe infinie,
Terre insensée que font les mots sensibles,
Captive, anxieuse de filer ses vertes marines,
Vivante prunelle, frémissante narine
Cime des ténèbres, feuillage inaccessible,
Terre du simple langage, ombres et clartés,
Ambition, faiblesse, terre telle une prison
Enfermée sans cesse et livrée à l'horizon,
Pays des algues vers le large orienté,

Rude pays aux plaines aussi de ronces,
Murmure, silence, terre d'exaltation
Où le pur à l'impur donne réponse,
O cette contrée première de libération.

MARION THOMPSON

Habits, chiffons (Voici le clair matin
Aux volets transparents), ferraille à vendre!
La cloche du remouleur tinte, écho
D'un frêle angélus, et sa meule crisse,
Citadine cigale sans rameau.
Vitrier! (Maintenant le soleil coupe
La rue. Sa charge lourde est de reflets
Où se brise l'iris dans l'amas double.)
Un bruit de balai dans le ruisseau chante
Comme les vagues. (La marée de gens
Coule sans effort le long des murailles.)
Les enfants de leurs cris fendent le son mat
De mille talons qui courent. (Fleurs violettes
Sous les stores capucines. Midi.)
J'attends l'orgue de barbarie; rengaines
Rouillées de larmes. (Un bouquet se fane
Sur ma table. Les blouses d'écoliers,
Pétales noirs, cerneront la musique.)

CONVERSATION AVANT NAUFRAGE

par JACQUES BISSERY

A trois heures du matin, le commandant de l'*Orfroi* fit venir son second sur la passerelle.

Le bateau était à la cape depuis dix heures du soir et fatiguait dur. Le vent n'avait pas cessé de forcer, ni la mer de se creuser. La nuit était complètement noire et faite d'un bruit assourdissant. La nuit était compacte de bruit, avec, de temps en temps, le fracas surajouté d'une lame qui déferlait sur la plage avant et qui venait se briser sur la passerelle comme une explosion.

A la cape, on ne fait pas route : on se maintient sur l'eau à petite vitesse en donnant à la mer et au vent le moins de prise possible sur la coque. L'*Orfroi* avait le vent et la mer légèrement par bâbord. Il fallait s'y tenir sous peine de tomber en travers à la lame.

Jussia mit quelque temps à paraître. L'*Orfroi* était un petit bateau, un torpilleur, et il n'y avait pas loin de l'arrière à la passerelle, mais c'était un dur chemin que Jussia avait fait en luttant contre le vent et le mouvement du bateau et en s'agrippant partout où il avait pu.

— Ah... fit Brou en voyant son second.

Il dit peut-être autre chose mais le vent lui arrachait les paroles de la bouche et les dispersait, lui arrachait presque la bouche.

Jussia achevait de se hisser sur la passerelle, les deux mains cramponnées aux rampes de l'échelle. Il ne voyait de son commandant qu'un paquet de vêtements cirés et un visage vaguement éclairé par une lampe de passerelle, le gros visage de Brou sous sa casquette enfoncée.

— Commandant... voulut dire Jussia, mais le vent lui souffla ses propres paroles en pleine figure.

Il se tira jusqu'à Brou et tomba sur lui. Brou ne bougeait pas. Il était là solide, immobile, faisant corps avec le bateau. Ils ne dirent rien ni l'un ni l'autre pendant un long moment. Jussia s'efforçait de se solidifier lui aussi. Il s'était coincé entre son commandant et le petit projecteur de passerelle. Le bateau remuait en tous sens dans le vacarme du vent et avait de temps en temps un fort coup de tangage qui était une violente plongée dans le noir et qui vous coupait la respiration.

Il semblait à Jussia que pour rien au monde il n'eût lâché le projecteur. Il regarda le visage du commandant. Brou parlait, mais la plupart de ses paroles étaient emportées par le vent.

— ...sais pas ce qu'il veut... collecteur... demande stopper... Cartot en bas... pas ce qu'il veut dire... pas stopper... pas question bon Dieu... chavirer... voir...

Il lui gueula en pleine figure :

— Allez en bas voir ce qu'il veut!

Jussia fit un mouvement pour se dégager. Il ne pouvait pas se dégager. Son bras gauche, qui enserrait le projecteur, refusait de lâcher. C'était comme si le projecteur lui-même refusait de lâcher. Jussia se dégagea enfin et se retrouva titubant sur la passerelle, comme désemparé. Il prit l'échelle à reculons et commença à descendre. Le vent le prit par en dessous, soulevant son ciré comme une jupe. Il fut sur le pont et se tira jusqu'à la descente à la machine. Il eut de la peine à ouvrir la porte, se meurtrissant les doigts. Il y parvint, entra et referma la porte sur lui.

Il ne vit d'abord rien. Ce n'était plus la nuit mais comme un brouillard gras et jaune et une chaleur qui vous prenait tout le corps et vous serrait à vous étouffer. Il descendit l'échelle. Le mouvement du bateau, là-dedans, était tout à fait incohérent, insupportable, et le bruit n'était pas celui de l'extérieur mais un tintamarre de grognements, de sifflements et de cris. Jussia vit presque aussitôt Cartot, l'ingénieur mécanicien. Celui-ci était

tête nue, échevelé, son bleu de chauffe ouvert sur sa poitrine nue. Cartot bondit sur lui.

— Vous allez stopper ou non!

Ils étaient tous, dans ce brouillard, hirsutes et luisants de sueur. Ils étaient comme des fous, ou comme des diables. Jussia, engoncé dans ses vêtements de mer, se sentait lourd, passif et étranger, ne comprenant rien. Il dit :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Qu'est-ce qu'il y a! hurla Cartot. Vous ne savez pas ce qu'il y a? Il y a que le collecteur a une fuite et que si vous ne stoppez pas dans cinq minutes, c'est moi qui stoppe dans un quart d'heure!

— On ne peut pas stopper, dit Jussia. On est à la cape.

— Je m'en fous de la cape, dit Cartot. Je stoppe.

Jussia se ressaisissait. Il s'expliqua :

— Vous ne voyez pas le temps qu'il fait. On ne peut pas stopper dans une mer comme ça.

— On ne peut pas? cria Cartot. Vous allez voir si on ne peut pas. Regardez la pression!

Jussia regarda une rangée de manomètres, tous pareils et comme des visages ronds indifférents. Cartot haussa les épaules.

— Je stoppe.

— On ne peut pas stopper, dit Jussia.

— Je stoppe, dit Cartot. C'est moi qui vous le dis.

— Si on stoppe, dit Jussia, on tombe en travers.

— Et puis? fit Cartot.

— En travers à la lame. Dans une mer comme celle-ci, c'est dangereux.

— Dangereux? fit Cartot.

C'était comme s'il cherchait à comprendre le mot. Le mot lui échappait, lui était étranger. Il y renonça. Il dit, plus posément :

— Je demande à stopper pendant un quart d'heure pour refaire le joint. Si on ne stoppe pas maintenant, nous avons pour une demi-heure de pression et puis on stoppe pour de bon. Pas moi : la machine. Débrouillez-vous.

— On ne peut pas stopper, dit Jussia.

— Débrouillez-vous, dit Cartot.

— Je vais rendre compte au commandant, dit Jussia.

— C'est ça! c'est ça! rendez compte au commandant! éclata Cartot.

Jussia se tourna péniblement sur lui-même dans ses vêtements raides et se mit à remonter l'échelle. Il avait hâte de sortir de là.

Sur le pont, cependant, saisi par le vent, il regretta presque le brouillard d'en bas. Le vent était comme une énorme chose aveugle et sourde qui s'abattait sur lui. Rendre compte au commandant, voilà ce qu'il fallait faire, contre le vent. Tout était là : rendre compte au commandant, émerger auprès du commandant de cette plongée écœurante dans les entrailles jaunes du bateau.

Il revint prendre sa place à l'aileron de passerelle entre le commandant et le projecteur, se collant sur l'un et s'agrippant à l'autre. C'était sa place. Brou ne bougea pas, ne dit rien. Tout au plus Jussia vit-il le visage du commandant se tourner imperceptiblement vers lui.

— Cartot veut stopper... commença Jussia.

Le commandant restait impassible. C'était comme si les mots de Jussia ne l'atteignaient pas. Jussia se pressa davantage contre lui. Ils furent presque nez à nez. Jussia chercha l'oreille, la grosse oreille de Brou sous sa casquette. Il cria :

— Cartot veut stopper!

Brou fit un signe de tête qui signifiait sans doute : « Continuez ».

— Fuite au collecteur, continua Jussia. Demande à stopper. Réparer le joint. Un quart d'heure.

La bouche de Brou s'ouvrit :

— Non.

— Pression descend, continua Jussia. Fini dans une demi-heure. Demande stopper un quart d'heure.

— Non, fit encore la bouche de Brou.

— J'ai dit non, continua Jussia. Impossible stopper. Grosse mer. Dangereux.

La tête de Brou approuva. Jussia dit encore, en résumé :

— Plus de pression dans une demi-heure. Fini. Stoppé.

Cette fois, la tête de Brou ne bougea pas. C'était comme si tout eût été dit. Le vent était comme une gigantesque brute hurlante qui emplissait la nuit. Le bateau allait tout petit dans le tumulte. C'était comme s'il se fût fait plus petit encore pour passer inaperçu du monstre.

Brou fit un mouvement. Jussia s'écarta, embrassant de plus près le projecteur. Brou s'ébranlait, se désolidifiait. Ce fut, un instant, pour Jussia, comme si le bateau se désagrégeait. Il eut une impression de naufrage. Mais c'était simplement le commandant qui quittait l'aileron de la passerelle.

Brou tituba jusqu'au kiosque de la barre. On voyait là-dedans l'homme de barre, le visage éclairé par la lampe du compas de route. L'homme était cramponné des deux mains à sa barre et s'y appuyait de tout son corps. Brou se glissa dans le kiosque et vint s'accrocher au compas.

— La route, bon Dieu! dit Brou.

L'homme ne dit rien. Il eut un coup d'épaule pour faire tourner sa barre.

— Tenir la route, dit Brou. Pas tomber en travers.

L'homme eut encore un mouvement d'épaule. Il était entièrement absorbé par le mouvement de sa barre et l'effort de son regard sur le compas. On eût dit que les paroles de Brou ne le touchaient pas. Mais la présence du commandant le touchait, le raidissait sur sa barre. Il faisait de son mieux.

— Pas-tomber-en-travers! articula Brou.

L'homme quitta un instant le compas des yeux pour regarder le commandant et ouvrit la bouche, remua les lèvres. Aucun son ne sortit.

— Bon bon, fit Brou. Pas commode. Quand même. Compris?

L'homme baissa les yeux et se remit à regarder le compas. Il eut de nouveau un mouvement d'épaule.

Brou lâcha le compas et se laissa tomber sur le transmetteur d'ordres. Il empoigna le téléphone de la machine et y engouffra sa bouche. En même temps il pressait le bouton d'appel.

— Interdiction de stopper! cria-t-il. Ordre du commandant!

Sans lâcher le téléphone il frappa à une lucarne sur la cloison de la passerelle. La lucarne s'ouvrit. Il y engagea sa tête.

— Envoyez le message! cria-t-il.

Il retira la tête. La lucarne se referma.

Brou revint à l'aileron de passerelle. Jussia n'avait pas bougé. Une fois en place, Brou se laissa glisser sur lui-même. Il se tassait. Il était maintenant assis sur une sangle. Il avait ainsi le visage protégé du vent par les toiles de la passerelle. Il ne voyait plus la mer, le gouffre noir de la mer. Jussia lui aussi se laissa glisser. Il trouva sous lui une sangle. Il y avait, aux ailerons de passerelle, des sangles amarrées aux montants des rambardes et où l'on se tenait, mi-assis, mi-debout. Tous les deux, maintenant, avaient le visage à l'abri du vent. Le vent passait au-dessus de leurs têtes.

— Sale truc, dit Brou.

Ils pouvaient se parler maintenant sans se presser l'un contre l'autre.

— N'auraient pas dû nous envoyer là, dit Brou. Toujours dit. Pas un bateau pour la grosse mer.

Jussia ne disait rien. Il laissait parler son commandant.

— Fait un rapport avant de partir. Dégager responsabilité. Je m'en fous.

Il se tut un instant, puis :

— Surtout maintenant.

Il se tut encore, puis reprit. C'était comme s'il se parlait à lui-même mais il se confiait à son second :

— Encore jamais dit à vous. Pas la peine. Bateau mal foutu. Pas pour la grosse mer.

Encore un silence. Il disait tout ce qu'il avait à dire. C'était long.

— Durera pas longtemps. Pression baisse. Plus de vitesse. Tomber en travers... Stabilité... chavirement...

Il dit encore :

— Combien de temps encore la pression?

Il se tournait contre Jussia pour poser la question.

— Demi-heure, dit Jussia.

— Cartot bon type, dit Brou. Stoppera pas avant. Une demi-heure. Trois quarts d'heure.

Un bateau stoppé en mer tombe travers au vent. Un bateau en travers roule. Rouler, c'est s'incliner d'un bord sur l'autre en passant à chaque fois à la verticale. Tant que le bateau revient à chaque fois à la verticale la situation est inconfortable mais non dangereuse. Il y a dans un bateau une tendance à revenir droit. Ceci jusqu'à un certain angle de roulis. Si le roulis est trop fort, le bateau dépasse le point où il peut se redresser. Au lieu de se redresser il continue à rouler. Il fait le tour.

— Dans trois quarts d'heure, dit Brou, nous faisons le tour.

Jussia ne dit rien.

— Vous dis ça à vous, dit Brou. A personne d'autre. Ne savent pas. Vaut mieux. Changerait rien. Trois quarts d'heure.

Il s'interrompit un instant, puis reprit :

— Envoyé un message. S. O. S. Sert à rien. Fait quand même. Dégager responsabilité.

Le vent passait au-dessus de leurs têtes comme un couvercle. Ils étaient là-dessous comme dans une boîte. Brou parlait, se confessait.

— Ça vous fait quelque chose à vous? Moi, sais pas.

Jussia ne savait pas non plus. Il essayait de s'imaginer le bateau faisant le tour, prenant l'eau par ses cheminées, se remplissant. Ce serait instantané.

— Jamais beaucoup pensé à ça, continuait Brou. Pas le temps. Arrive rarement.

Jussia n'y avait jamais beaucoup pensé non plus. Et maintenant qu'il s'efforçait d'y penser, il ne le pouvait pas. Ce n'était pas une chose à penser. Il était dedans tout entier. La pensée sort de vous. Là, rien ne sortait.

C'était comme un rêve. Il était dedans. Dans un rêve, on ne sort pas.

— Déjà coulé deux fois, dit Brou. Jamais deux sans trois. Cette fois, c'est la bonne.

Sa voix était monotone et comme aplatie par le tapage extérieur. Il parlait sans remuer le visage. Seule sa bouche parlait. On eût dit qu'il n'y était lui-même pour rien.

— Première fois pendant la guerre, l'autre guerre. Chalutier. Collision. Un bain. Devant Moudros. Une rigolade. Deuxième fois Quiberon. En pleine nuit. Trou dans la coque. Pas le temps de me sauver. Coulé avec.

Jussia écoutait parler son commandant. C'était presque avec respect, comme on écoute un maître. C'était comme une voix qui lui arrivait d'au delà du tumulte extérieur, comme une ultime leçon de l'au-delà tout proche.

— Accroché à la rambarde. Sais pas par quoi. Pas pu me dégager. Entraîné avec. Pensé : foutu. Pas pensé autre chose. Pas le temps...

Il y eut un énorme coup de tangage. Jussia pensa : ça y est. Tout ce qu'il regretta en cet instant ce fut que Brou ne parlerait plus.

Mais le bateau se releva et Brou parlait encore.

— M'a retiré plus tard. Sais pas comment. Sans connaissance. Réveillé sur un lit. C'était tout. Pas grand'-chose. Mon vieux...

La voix de Brou s'était amenuisée, imperceptible maintenant dans le vacarme du vent et de la mer. Ou plutôt, peut-être, la voix de Brou se confondait avec le bruit extérieur. Il n'y avait plus qu'un bruit : celui de l'extérieur et qui enfermait dans sa masse le silence intérieur de Jussia.

Il n'y avait en dedans de lui qu'un vide de silence, une vacance complète. Il lui semblait déjà ne plus exister. Peut-être n'existait-il *déjà plus?* En présence du néant, sait-on quand le néant vous a déjà pris? C'était comme si la partie consciente de lui-même s'était amincie, amenuisée comme la voix de Brou, dans le vacarme, comme une fine pellicule de conscience qui va bientôt

se fondre dans l'inconscient, de même qu'une côte disparait dans le lointain ou qu'une flamme meurt doucement dans la nuit.

De même qu'un nuage se fond dans le bleu du ciel.

Et puis, plus rien. Ils étaient là, cependant, tous les deux, et leur présence à tous deux lui était, à lui Jussia, comme incongrue. Ils étaient *encore* là. C'était comme ce qui reste de vous quand on est mort. Il ne restait plus qu'à attendre l'ensevelissement. C'était tout. Pas grand'-chose.

Brou grogna : Hrrrrrrrr... Un bruit étrange qui tombait dans le silence intérieur de Jussia. Un bruit insolite, hors de place.

Brou remua sur lui-même. C'était comme si tout remuait avec lui. Il fit encore : Hrrrrrrr... Jussia se sentait sortir de son rêve. On ne sort pas d'un rêve. Jussia se réveillait et ne savait pas de quel côté il se retrouvait.

Brou parlait :

— On dirait... hein?... qu'est-ce qu'ils fabriquent, en bas...

Il y eut un coup de pompe violent qui lui coupa la parole. Une lame s'abattit sur la plage avant, submergeant la passerelle d'une poussière d'eau. Ce fut comme si le bateau avait été fouetté. Relevé de sa chute dans le creux il était reparti tout vibrant.

— Hrrrrrrrr... fit encore Brou.

Il se leva de sa sangle, s'accrocha à la rambarde, passant devant Jussia. Il se tira hors de l'aileron. Un mouvement du bateau le jeta sur l'homme de barre.

— Ça va? lui dit-il.

L'homme secoua la tête de haut en bas. Brou le lâcha et se laissa tomber sur le transmetteur d'ordres à la machine.

— Hé! cria-t-il dans le téléphone, hé! qu'est-ce qu'il y a?

On entendit la voix métallique de l'appareil.

— Bon, dit Brou, bon... bon... bon... continuez.

Il lâcha le téléphone, donna une tape en passant sur

l'épaule de l'homme de barre et revint s'affaler sur sa sangle près de Jussia.

Il resta un moment sans rien dire, puis, se tournant à demi vers son second :

— Cartot bon type. Fait une dérivation. Sais pas comment. Pression monte. Vitesse. Ça va...

Le bateau allait de l'avant avec entrain. Il escaladait les lames ou les frappait de son étrave, les tranchait, les éclaboussait.

— Bon bateau, disait Brou. Dit du mal, tout à l'heure. Bon bateau, bonne bête...

Il s'excusait.

— Sale temps. Cochon de temps. Durera pas. Vent tourne. Va mollir.

Jussia avait de la peine à remonter de son rêve. Il pensait maintenant, il se remettait à penser : Bon bateau, Cartot bon type, commandant...

Il trouva le mot : épatant. Une joie immense le prit. Il remontait. Il y fallait un effort mais sa joie le gonflait, le faisait s'élever. Il se hissa le long du projecteur. Le vent le saisit au visage, un vent solide, hardi, vivifiant, chargé d'énergie. Tout reprenait.

— Jussia! cria Brou.

La voix du commandant dominait le bruit de la mer. Il y eut un bon coup de tangage, une plongée dans l'écume. Le bateau se releva. Brou s'était dressé lui aussi. Jussia et lui étaient maintenant tous les deux debout, face au vent, face à la mer, à l'enfer de la nuit. Ils faisaient face.

— Hein! fit Brou. Nous l'avons! Hein!

Les embruns volaient autour de la passerelle comme des panaches de victoire.

— Hein! fit encore Brou.

Il n'avait plus rien à dire. L'*Orfroi* allait son chemin, tranchant, hachant, plongeant dans le noir et le tumulte. Jussia non plus n'avait rien à dire.

LES OPINIONS DE NERVAL ET L'ILLUMINISME

par JEAN RICHER

Dans de précédentes études (1) nous avons indiqué les lectures qui ont le plus influencé la pensée de Nerval : *l'Œdipus Ægyptiacus* de Kircher, *le Monde Primitif* de Court de Gebelin, *Les nouvelles recherches sur les Pyramides* de Devismes du Valgay, les livres de Scipion Marin, les œuvres de Cazotte, Quintus Aucler, Towiansky, *la Bibliothèque Orientale* d'Herbelot de Molainville, *l'Essai sur les hiéroglyphes* de P. Lacour, les *Mémoires authentiques* de Luchet, le *Murtadi* traduit par P. Vattier, *Séthos* de l'abbé Terrasson. A une telle liste de livres documentaires, de valeur très inégale d'ailleurs, il faut joindre les grands livres : La Bible, le Coran, le livre d'Hénoch, Dante, Swedenborg, Gœthe.

Nous souhaitons préciser ici quelques points sur les variations des opinions politiques et sociales de Nerval, sur la fusion dans son esprit des tendances mystiques avec le messianisme révolutionnaire, sur la personne de ses informateurs ou initiateurs. Parallèlement aux renseignements que fournissent la biographie et les témoignages des contemporains, plusieurs textes inédits ou ignorés que nous avons retrouvés jettent un jour nouveau sur la pensée mystico-sociale du poète.

L'on sait que les réformateurs se divisent en deux grandes catégories : les uns pensent que toute modification fondamentale de la société humaine ne peut sortir que du perfectionnement lent et graduel de l'individu; les autres croient, au contraire, qu'importe surtout la structure économique et politique d'une nation ou d'un groupe de nations, que de

(1) *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques* (1947) et « Notes sur Aurélia », *Cahiers du Sud*, n° 292, 1948.

changer cette structure permet d'atteindre l'homme à travers le citoyen et d'agir sur son être même. Certains théoriciens s'efforcent de marier ces deux tendances qui, dans la pratique, sont souvent antagonistes. Au XIXe siècle, la croyance à une réforme partant de l'intérieur de l'homme habitait les *illuminés,* héritiers à la fois des mystiques chrétiens et des philosophes du siècle précédent, tandis que le socialisme naissant (et encore innommé) s'appuyait sur une analyse de faits sociaux et économiques, parfois déjà observés par les physiocrates, mais qui évoluaient rapidement avec le développement de l'industrie, la croissance de la population et son groupement dans les villes.

Nerval, par tempérament et par goût, se rattachait à la tradition des illuminés, dont il parle en toute occasion dans ses livres; en même temps les théories sociales formulées par les saint-simoniens et par les fouriéristes l'attiraient dans la mesure où elles satisfaisaient en lui un besoin de justice et de large communion humaine.

Vivant de sa plume, écrivant dans les journaux, il prenait par son appartenance à telle ou telle équipe de rédacteurs une position implicite à l'égard du gouvernement établi. Mais la politique ne l'a intéressé que par contre-coup; et tandis que ses opinions se teintaient d'un libéralisme vaguement révolutionnaire ou même anarchisant, il se souciait de ne rien dire ou rien faire qui pût empêcher le versement occasionnel des subsides accordés par les ministères de l'Intérieur ou de l'Instruction publique — que le ministre en place se nommât Duchatel ou Villemain ou Fortoul, — car ces subsides lui permettaient parfois d'équilibrer un budget de poète chroniquement en déficit.

Nous savons que, sous la monarchie de juillet, Nerval avait été en coquetterie avec le pouvoir : il avait collaboré à *la Charte de 1830,* le journal de Nestor Roqueplan qui soutenait la politique de Guizot. Ses voyages en Autriche et en Belgique, peut-être aussi le voyage en Orient, se doublaient de missions semi-officielles.

Pendant son séjour au Caire, Nerval s'était trouvé en contact avec les saint-simoniens venus en Egypte avec le père Enfantin. Est-ce pour cela qu'on le voit, en 1845, donner « Isis » à *la Phalange,* le journal fouriériste que dirigeait Considérant? Et la *Démocratie pacifique* du 3 janvier 1846 parle de Nerval, « nom nouveau dans les publications de l'Ecole, mais fort connu au dehors ». Mais assez vite, il semble

s'être désintéressé du fouriérisme en tant que doctrine, tout en conservant des relations amicales avec Considérant. Un curieux dialogue entre Nerval et Considérant a été rapporté par Mirecourt (non sans quelque fantaisie probable).

« Nous donnerez-vous enfin, dit Gérard à son interlocuteur, le spécimen d'un phalanstère? — Ce n'est pas chose facile, répondit l'apôtre fouriériste, il faut renverser avant de construire. — Pourquoi? il serait bien simple de commencer un essai dans les environs, sous nos yeux : à Pantin, par exemple, ou à Fontenay-aux-Roses? — Y songez-vous? Si près de Paris! dans le voisinage de cette Babylone, sur laquelle doit tomber la foudre! — Diable! si vous triomphez, vous renverserez donc Paris? — Sur-le-champ, de fond en comble, répondit l'apôtre. — Mais c'est abominable! Et nos monuments, et cette magnifique histoire de granit laissée par les siècles? — Sottises que tout cela! — Bien obligé, fit Gérard. Je ne demande pas un plus long éclaircissement. Renverser la première ville du monde et la plus riche en souvenirs... Peste! quelle réforme! Je renonce à Fourier, à ses ruines et à ses démolitions... Serviteur! mon cher, serviteur! » Il ne voulut plus entendre parler des Phalanstériens.

Non seulement il paraissait puéril à Nerval de vouloir faire table rase du passé (chez lui le sentiment du passé était si envahissant qu'il parvenait à lui gâter le présent), mais le côté insolite et comique des nombreux prophètes qui, alors comme maintenant, hantaient le pavé de Paris lui était sensible. Dès le 29 juin 1845 il publiait dans *La Presse* sous le titre « Chronique de Paris : Les dieux inconnus » quelques lignes malicieuses sur le père Enfantin : « Il se cache temporairement, écrivait-il, sous les apparences d'un ingénieur très instruit, et ce n'est que par quelques rares boutades qu'il trahit son premier état » (de dieu ou de prophète). Il mentionnait dans le même article Jean Journet, Chesneau, Le Mapah et Towianski.

La révolution de 1848 fut pour Nerval avant tout un spectacle curieux et il ne faut pas attacher trop d'importance à ce « Club des Augustins » dont on sait seulement qu'il le fonda le 29 février en compagnie de ses amis Alphonse Esquiros, Marc Fournier et Alexandre Weill (2).

(2) J. P. Van der Linden : *Alphonse Esquiros, de la Bohème romantique à la République sociale*, Nizet, 1948, p. 49.

Il était de ceux qui, dans les révolutions populaires, tremblent pour les livres précieux et pour les œuvres d'art, tout en s'intéressant en badaud et presque en gavroche au spectacle de la rue. Mais avec quelle affectueuse sympathie rapporte-t-il dans « Angélique » (dixième lettre) l'anecdote du bibliophile s'inquiétant du sort du *Perceforest,* le jour du sac du Palais-Royal, le 24 février 1848; comme on l'imagine bien dans un rôle semblable!

La révolution de 1848 suspendit la publication du *Marquis de Fayolle* dans *le Temps,* retarda la représentation des *Monténégrins,* gêna la publication du *Voyage en Orient;* en outre le poète perdait des protecteurs au ministère sans être assuré d'en trouver d'autres à la place. Sa collaboration au *Journal* d'Alphonse Karr à partir du 28 juillet répondait donc à une nécessité vitale. Il n'y donnera d'ailleurs qu'un seul article signé, « Mœurs de Vienne avant la Révolution », le 16 octobre. On ne lisait pas de livres, on lisait les journaux, mais les écrivains devaient continuer à manger, chaque jour si possible.

L'année suivante, en juin 1849, Nerval a suivi de près les événements qui se produisirent à Paris au moment de l'épidémie de choléra. Le 13 juin, les représentants de la Montagne, ayant à leur tête Ledru-Rollin, Considérant et Cantagrel, s'étaient réunis au Conservatoire des Arts et Métiers pour diriger l'émeute. Celle-ci fut vite maîtrisée; un procès des principaux responsables suivit. Nerval comptait des amis ou des relations parmi les artisans de cette journée : Considérant et Tessié-Dumotay. A Théophile Gautier, alors en Angleterre, il écrivait le 15 juin : « ...ce qui vient de se passer à Paris, une révolution manquée, une journée absurde; enfin, tout est fini, et pour longtemps selon les apparences... On n'a pas ouvert le Musée aujourd'hui 15. J'y suis allé pour t'écrire si cela était. La cour était pleine de chevaux et de cavaliers... »

Le lendemain il précisait : « Le musée est ouvert malgré ce qu'on avait dit, malgré l'aspect de la cour remplie de chevaux et de dragons que j'ai vue hier, il paraît qu'on entre par le jardin... L'état de siège n'est pas sévère, et cela est calmé pour assez longtemps... La pauvre montagne est rasée, les principaux sont arrêtés, et ils ont été peu brillants. On n'a plus à craindre que de la férocité des gens paisibles, lesquels ne tarderont pas à nous ramener d'autres dangers... Tu sais comme Paris aime l'état de siège et refleurit immédiatement dans ces moments-là. Celui-là durera sans doute le plus pos-

sible. » Comme beaucoup de ses contemporains, Gérard se trompait en jugeant improbable la réussite d'un nouveau coup de force. Par la suite, il ne paraît pas avoir éprouvé beaucoup de sympathie pour le régime impérial. Hugo n'était-il pas en exil? Cependant, en 1854, ses amis obtiendront pour Gérard une nouvelle mission en Orient, qui ne le mènera d'ailleurs qu'en Allemagne.

Mais la forme du gouvernement importait peu à Nerval, le viol des consciences n'était pas encore mis au point sous ses formes actuelles, et aucun régime politique n'aurait pu l'empêcher de rêver à sa guise. En véritable illuminé, il ne croyait qu'à une seule aristocratie, celle qui résulte des qualités des âmes et des esprits; aristocratie du mérite, de l'intelligence et de la culture. C'est ce qui ressort clairement des notes inédites que l'on trouvera ci-après. Par un penchant irrésistible de son esprit, Gérard, pèlerin de l'absolu, ramenait tout problème, fût-il économique, politique ou littéraire, à des composantes cosmiques et mystiques. Cette tendance propre à une âme très évoluée irrite l'interlocuteur « réaliste » et celui qui y cède trop souvent passe bientôt pour fou aux yeux de ses non-semblables. Selon le mot de Lichtenberg : « Celui qui voit Tout dans Tout commence à devenir obscur. Il parle le langage des anges. »

L'aptitude de Gérard au dédoublement de la personnalité lui fournissait une arme de choix : l'*humour*, pour combattre cette réputation de folie propagée par Jules Janin et Alexandre Dumas. — Elle lui permettait de parler légèrement de choses qui lui tenaient à cœur. Deux textes de 1849 nous proposent à des degrés variables des exemples de ce procédé. L'un s'intitule « Deux utopies » et a paru dans l'*Almanach pour rire de* 1850 (3); l'auteur y tourne en ridicule à la fois les chercheurs d'or et le communisme chrétien de Cabet qui avait abouti, en 1848, à la fondation d'une colonie icarienne au Texas. Il convient de rapprocher ces pages de « La confession d'un chercheur d'or », parue en 1850 également, dans le *Musée des familles* (4) sous la signature C. de Chatouville (l'une des signatures de Gérard, comme l'a montré Gilbert Rouger). Nerval a dû rencontrer vers cette époque un chercheur d'or, retour de Californie, dont il a utilisé les souvenirs

(3) Cet almanach est à la Bibliothèque Nationale.
(4) Tome XVII, pp. 158-160.

dans l'article documentaire du *Musée des familles,* et, sur le mode plaisant, dans l'*Almanach pour rire.*

Un autre texte retrouvé touche de plus près à la pensée profonde de Nerval; il se trouve dans le *Diable rouge, almanach cabalistique contenant le tableau des influences qui dominent sur le physique et le moral de l'homme et la nomenclature des bons et des mauvais génies, etc... Prédictions de Nostradamus pour* 1850, grand in-16 de 2 feuilles. Imp. de Plon à Paris — à Paris chez Aubert, place de la Bourse, chez Martinon et Dumineray (5).

Nous avons longtemps cherché cet almanach qui a pour auteurs Henri Delaage et Gérard de Nerval; il est seulement mentionné par Aristide Marie (*Bibliographie des œuvres de Gérard de Nerval,* p. 176) et n'est ni à la Bibliothèque Nationale ni, semble-t-il, à la Bibliothèque du British Museum; nous en avons trouvé un exemplaire, peut-être unique, à la collection Spoelberch de Lovenjoul. Il contient une ébauche développée de la partie doctrinale des *Illuminés,* sous forme de quatre textes de Nerval : « Le diable rouge », « Doctrine des Génies », « Du mysticisme révolutionnaire », « Les prophètes rouges ». Les textes cités deuxième et troisième ont été repris par Nerval, le premier est inconnu, le quatrième est en partie inconnu et traite de Buchez, Lamennais, Mickiewicz (en réalité de Towiansky), P. Leroux, Proudhon, Considérant. Il se compose de brèves notices assez superficielles et sans portée réelle; on devine que Nerval n'avait pas lu les ouvrages des théoriciens socialistes qu'il mentionne. Le paragraphe le plus long, consacré à Towiansky, reprend l'article « Une lithographie mystique » publié dans l'*Artiste* en juillet 1844.

Plusieurs rapprochements sont à signaler entre la doctrine de Towiansky et les obsessions nervaliennes. Towiansky préconisait le culte de Napoléon; or, surtout à la suite de sa collaboration avec le Comte Walewski (6) en 1838 et 1839, tant à la rédaction du *Messager* que pour la pièce *L'école du monde ou la coquetterie sans le savoir* (représentée en 1840 (7), Nerval s'était persuadé qu'il était fils de Napoléon.

(5) Annoncé à la *Bibliographie de la France* le 6 octobre 1849 sous le numéro 5.541.

(6) Fils de Napoléon, né le 4 mai 1810 en Pologne, Nerval voyait sans doute en lui comme un double astrologique.

(7) Le 17 décembre 1839, Mérimée écrivait à Vogin « ...M. Waleski, fils de feu Napoléon, fait jouer une pièce où le grand monde est mis en scène. M. W. a, dit-on, daigné faire faire cette pièce par un M. Gérard, auteur de *Léo Burckhardt* (sic) ». *Correspondance générale de Mérimée,* éd. Parturier et Josserand, tome II, pp. 301-302.

D'ailleurs, selon une conception que l'on trouve exprimée dans une facétie plusieurs fois réimprimée, par exemple dans *La Science du diable, almanach pour* 1852 (8) — dont un exemplaire ayant appartenu à Gérard existe encore —, il était enclin à considérer que Napoléon, « l'esprit nouveau » du sonnet *Horus,* était un mythe solaire. Il se livrait volontiers à des calculs cabalistiques sur les dates principales de la carrière de Napoléon (9). Rappelons aussi que Towiansky prétendait être une réincarnation de saint Pierre et disait que sa femme n'était autre que sainte Philomène.

L'on peut penser que les « prophètes rouges » constituaient dans l'esprit de Gérard l'ébauche de chapitres plus importants, ce qui explique le sous-titre bizarre donné au livre de 1852 : *Les Illuminés ou les précurseurs du socialisme*. Il fallait bien que ce fût Gérard lui-même qui l'eût indiqué; il semble avoir ensuite omis de le supprimer, sans remarquer que le contenu du volume ne correspondait pas à ce titre. Paulin Limayrac, rendant compte des *Illuminés* dans *la Presse* le 31 juillet 1853, écrivait : « ...Les Illuminés que nous raconte l'auteur sont Raoul Spifame le roi de Bicêtre, l'abbé de Bucquoy, Rétif de la Bretonne, Cazotte, Cagliostro, Quintus Aucler. Pourquoi ceux-là et non pas d'autres? Et pourquoi appeler ces illuminés, si illuminés il y a, les précurseurs du socialisme? M. Gérard de Nerval dit : « N'y a-t-il pas quelque chose de raisonnable à tirer même de la folie? Ne fût-ce que pour se préserver de croire nouveau ce qui est ancien? » Sans doute il y a une leçon à tirer de la folie; il y a à prendre son contraire, qui est la raison. Mais alors vos fous sont de véritables fous, ils ne sont pas des précurseurs... »

Ce à quoi, Nerval, écrivant au critique, répondit aussitôt : « Le titre précurseur du socialisme est un *faux titre* très réel. Je l'avais donné à l'éditeur dans la pensée d'un ouvrage plus considérable avec d'autres biographies qui ôtaient au livre le caractère que vous supposez; il ne se montre pas à l'intérieur des pages. » Il ajoutait : « J'aurai aussi peut-être à démontrer plus tard que l'affirmation est le résultat du doute, et que je ne suis pas si sceptique qu'il le paraît. » Au contraire, un an auparavant, envoyant le livre à E. de Girardin, il précisait : « Je n'ai pas besoin de vous avertir qu'il y a quelque ironie dans la préface sur ce sujet semi-politique du socialisme » (10).

(8) Pp. 90 à 104 : « Comme quoi Napoléon n'a jamais existé. »
(9) Collection Spoelberch de Lovenjoul, D. 741, f° 78.
(10) Lettre inédite.

S'il lui arrive de railler Fourier ou le Mapah, Nerval est tout prêt à enfourcher sa propre chimère. A ce titre les figures qui illustrent *L'almanach cabalistique* méritent de retenir l'attention. Nous avions indiqué (11) l'impression profonde que les planches syncrétiques de l'*Œdipus Ægyptiacus* de Kircher avaient dû faire sur Nerval. Or deux d'entre elles se trouvent reproduites dans cet almanach. L'une n'est autre que la planche *Isis*, la seconde, qui figure le « diable rouge », assimilé à Demogorgon s'inspire de la planche *Jovis Sive Panos de Kircher*. Elle a donné à Nerval l'occasion d'écrire quelques pages amusantes où il démarque Milton et Dante; les rêveries cosmogoniques d'*Aurélia* s'y trouvent déjà en puissance et, à la fin, l'idée de faire du diable l'inventeur de l'imprimerie annonce la pièce l'*Imagier de Harlem*. Il faut signaler encore dans cet *Almanach cabalistique* une liste de jours néfastes de l'année; dans une telle liste, c'est la première date que l'on retient le plus facilement; or elle n'est autre que le 25 janvier, et Nerval se pendra dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855.

Qui était Henri Delaage, collaborateur de Nerval pour le *Diable rouge?* Ce petit-fils du mathématicien Chaptal a laissé un grand nombre d'ouvrages d'occultisme : *Initiation aux mystères du magnétisme* (1847), *le Sang du Christ* (1849), *Perfectionnement physique de la race humaine* (1850), *Le monde occulte* (1851), *Doctrines des Sociétés secrètes* (1852), *Le Monde prophétique* (1853), *L'éternité dévoilée* (1854), *Les ressuscités au ciel et dans l'enfer* (1855). Dans ces divers ouvrages, Delaage s'efforçait de mettre d'accord le dogme catholique avec la théorie du magnétisme.

La comtesse Dash consacra quelques pages à Delaage dans ses *Mémoires des autres* (12) : « La position littéraire de Delaage s'est faite par le spiritisme. Il a écrit sur cette matière plusieurs volumes qui lui ont valu une vraie célébrité parmi les adeptes... Il a des correspondances dans tous les mondes, visibles et invisibles; il sait les allures et les caprices des lutins les mieux instruits... Delaage connaît de près ou de loin le genre humain des quatre parties du monde... Il avait un vrai crédit dans les ministères et dans les journaux... Je

(11) *Nerval et les doctrines ésotériques*, pp. 127-130, et hors-texte face page 124 : *Isidis*.
(12) Tome VI, pp. 67 à 71.

le connais depuis plus de vingt ans. Il est aujourd'hui tel qu'il était alors. Il n'a pas une ride, pas un cheveu blanc de plus. »

A dater de 1848 environ, ce moderne comte de Saint-Germain dut être un important informateur de Nerval sur les questions de magnétisme, de spiritisme, de réincarnation. Gérard lui doit sans doute une part de la documentation des *Illuminés*.

Avant la rencontre de Delaage, Nerval fréquentait déjà Esquiros, l'auteur de l'*Evangile du peuple*, qui tenait dans la *Presse* la rubrique des sciences occultes, et Alexandre Weill, de souche rabbinique authentique, rencontré à Francfort en 1838 et qu'il incita à venir à Paris (13); Weill a pu l'initier à la Kabbale. Denis Saurat a insisté sur l'importance des enseignements d'Alexandre Weill pour V. Hugo; rappelons qu'il fréquentait aussi chez Balzac.

Sur la maçonnerie, Gérard a pu recueillir certains renseignements auprès de son père et par la fréquentation d'Edmond Leclerc, fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, l'un de ses protecteurs, auteur d'un intéressant article sur la maçonnerie dans le tome II du *Musée des Familles* (mai 1835), où est résumé *Séthos* de l'abbé Terrasson, sous le titre « Epreuves du mystère d'Isis », dans un paragraphe qui préfigure le chapitre « Les Epreuves » du *Voyage en Orient*.

La possibilité d'une filiation traditionnelle pour Nerval apparaît donc. Il se confirme cependant qu'il n'a pas puisé à une source unique, mais à plusieurs assez disparates. C'est dire que tout en multipliant les points de vue il se perdait dans un labyrinthe d'idées multiples ou contradictoires, et rendait ainsi plus difficile pour lui une synthèse mystique que des esprits plus solides n'ont pas réussi à accomplir.

(13) Voir les *Mémoires* d'Alexandre Weill.

NOTES DE DOCTRINE SOCIALE[1]

par GÉRARD DE NERVAL

Un état soc. où l'art soit l'unique... instruction... l'influence des journaux sur des hommes sans instruction et sans inter... moraux — du passé sans (idée) de l'état des pays étrangers sans idée d'économie sociale... Il est évident qu'une telle chambre est... C'est qu'il y a dans le peuple actuel le besoin d'ordre à tout prix et la compréhension de la grande hiérarchie. Une émeute de députés n'aurait pas plus de force (un jour quand les pouvoirs seront) qu'une émeute d'ouvriers contre un pouvoir bon et moral.

Le Dieu démos est un mercure ailé.

Les nations peuvent être assez éclairées pour sortir de la tutelle civile mais non pas pour sortir de la tutelle politique — et de celle de Dieu. — La loi naturelle peut vous demander compte de la manière dont vous avez acquis vos biens et ne les attribuer qu'à la... et au travail.

A mesure que la nationalité [s'assagit] la loi civile change de forme et donne à tous les mêmes droits sans modifier les institutions primitives.

Dans le système républicain il n'y a pas de tradition, pas d'histoire. Il faut supposer tous les hommes moraux, poétiques (artistes) capables. C'est le rêve des jeunes imaginations. On espère que les [hommes]... acquièreront par l'éducation. Il faudrait de plus [assurer une aisance] qui permît à tous de vivre.

C'est le point où arrivent les Saint-Simoniens et les phalanstériens. Ces hommes logiques qui ont mis en scène la République de Platon et ont formé des communautés modèles — comme ces couvents d'autrefois — quand on ne s'entend pas dans le monde.

(1) Manuscrit inédit, collection Spœlberch de Lovenjoul. Le manuscrit de Nerval ne porte pas de titre.

Peut-être les couvents sont-ils possibles sous cette forme pour l'avenir. Je le [désirerais]. Mais ils n'embrasseront jamais l'universalité des hommes. — Ce sont des communautés égoïstes. Il y a du hasard dans le développement de l'esprit humain et de la *fantaisie* dans la nature. Pourquoi changer la forme de la société p[our] arriver à cette réforme :
2 seuls [supériorité de :]
l'Idée innée sur l'idée
le passé sur le présent
l'intelligence en marge du passé sur l'intelligence en marge du présent
l'autorité ou raison éternelle sur la liberté (ou raison du moment)
le droit politique [sur] le droit naturel
la tradition conserve les plus beaux principes
Il y a majorité d'intellig[ence] là... critique avant
Synthèse à priori [et] synthèse à postériori
critique après la synthèse... acceptée
Ils acceptent l'éternelle [caricature]
les autres combattent cette car[icature] même... athée
Les 2 gdes fractions, l'industrie avec propriété
[l'industrie] sans propriété
aussi mobile que l'autre en somme. Il n'y a donc plus que les grandes et les petites fortunes — les capitalistes et les....

Je crois que la fortune tend à s'immobiliser dans un nombre de familles — *sauf la haute intelligence* par la force même des choses (lest) — les chances aléatoires diminueront à mesure que l'industrie prendra un cours régulier.

Ce n'est que l'intelligence ou la tromperie qui peuvent ainsi faire de grands remaniements de fortune — Tout tend à la monopoliser — Voyez si la fortune change beaucoup de mains en Angleterre. Il faudra qu'un homme se distingue dans sa richesse mais il aura plus de moyens de le faire, l'autorité s'efforcera de diminuer les chances d'acquérir sans mérite. Elle conservera les *positions* mais encouragera le vrai mérite... Les alliances même se feront chacune dans la caste à moins de mérite ou de travail extraordinaire et reconnu.

L'Empire despotique a été populaire — La Restauration — Il est à craindre que les familles assises ne négligent les droits de l'intelligence mais celle-ci a trois moyens :

La presse (ou parole) — l'insurrection — l'exil (abandon). L'équilibre sera toujours maintenu ainsi — Dans le cas d'oppression, l'insurrection est prête.

Le Christ a mis la famille avant tout. C'est donc la royauté et la tradition de la famille. Mais avant la famille l'association des intelligences *gouvernée* par la tradition et agissant dans ses règles données.

L'Epoque moderne ouverte par la Renaissance *Porte magnifique.*

Excès dans tous les sens — le moyen âge n'était lui-même qu'un *compromis* qui une fois constitué est devenu

L'avenir nous présentera dans mille [ans] des races d'hommes supérieurs au sang purifié. Le *sang*...



(*A ces notes il faut joindre celles qui figurent au verso d'un billet d'Armand Baschet à Nerval, probablement de* 1854 (2) :

position vient de la bourg[eoisie]. Il faut avoir des rentes... et du tems... Celui qui travaille n'a que Dieu pour... parlez-moi de l'appartement de Diogène dans un pays ou un tonneau suffit pour logement — de la propriété du Christ... où mangeait-il?

Nature du pouvoir de Nap. Empereur du peuple (pays, soldats).

(2) Collection Lovenjoul.

TEXTES INCONNUS

EXTRAITS DE

“ L'ALMANACH CABALISTIQUE POUR 1850 ”

par GÉRARD DE NERVAL

LE DIABLE ROUGE

I

Ne vous effrayez pas de ce personnage plus rubicond que ténébreux. Tous les diables ne sont pas noirs — celui-ci est, de sa nature, plutôt terrestre qu'infernal; — il n'a même pris part que médiocrement à la grande lutte qui eut lieu jadis dans les espaces célestes; et qui fut nommée la *rébellion de Satan et de ses anges,* contre Adonaï (le Seigneur) et les siens.

Satan était une sorte de Kossuth, qui osa lever l'étendard contre son empereur légitime et fit entrer dans sa conjuration une foule d'esprits mécontents et imbus de doctrines républicaines.

On sait que chaque étoile, chaque planète — et même toute simple comète, — était dans le principe confiée au gouvernement d'un esprit ou d'un ange qui l'animait comme l'âme anime le corps. Nous autres hommes et animaux terrestres ne sommes que les insectes parasites vivant à la surface de chaque globe et nourris — bien mal nourris souvent — de sa substance extérieure.

Satan était un de ces êtres impérieux, indociles et ingrats qui ne peuvent admettre aucune supériorité, — tranchons le mot, il se croyait du génie. Il regardait la Trinité comme une race despotique, abusant d'une position antérieure qu'elle appelait *droit divin,* ou peut-être d'une usurpation adroite

qui lui avait fait conférer l'empire universel par le consentement d'une majorité corrompue.

Il fit entrer dans sa conspiration une foule de planètes, d'astres, de nébuleuses — et même quelques étoiles de première grandeur qui se laissèrent prendre à ses paroles dorées. Les comètes, toujours disposées au mal firent l'office de troupes irrégulières — il s'ensuivit une monstrueuse bataille, où durent s'accomplir entre les diverses boules que nous voyons au ciel des carambolages monstrueux. Les débris qui en sont restés forment encore ce que nous appelons la *voie lactée*. La pluie d'aérolithes qui résulta de tous ces chocs répandit le plus grand trouble dans l'univers. Parfois même notre globe en reçoit encore quelque vieille éclaboussure, projectile égaré qui a roulé pendant des milliers d'années pour venir à nous.

On peut lire les détails de cette immense catastrophe dans le *Paradis Perdu* de Milton, — lequel est fondé tout entier sur l'un des livres dits apocryphes de la Bible qui porte le titre de *Livre d'Enoch* (1).

Ce livre a toujours été repoussé des bibles orthodoxes. — parce que l'on avait craint qu'il ne se trouvât dans la rébellion de Satan une certaine grandeur qui séduirait les imaginations humaines. Un seul savant catholique, le Père Kircher, jésuite, en a traduit un fragment dans son *Œdipus Ægyptiacus*.

C'est à ce dernier livre bien connu des cabalistes que nous empruntons la figure authentique du *Diable rouge* dont nous avons à nous occuper.

II

Pauvre diable! Est-ce bien un diable? — Les anciens ne l'appelaient que *Démon*, mot qui dérive un peu de Δῆμος (démos) peuple, et qui signifie seulement un malheureux, un insurgé, mais une bonne nature, au fond. — Le Δαιμων, qui est particulièrement le mot grec n'a jamais eu une signification malfaisante.

La position du *Diable rouge* a été fort triste, — si l'on en croit la *Divine Comédie* du Dante, — à la suite de la victoire de l'Eternel. Il présidait, lorsqu'il entra dans la conjuration de Satan, à l'étoile du soir vulgairement nommée Lucifer (2).

(1) Le livre d'Enoch a été traduit tout entier du syriaque en latin par l'évêque de Cantorbéry (1821) (*Note de Nerval*).

(2) Lucifer veut dire porte-lumière; voilà pourquoi sans doute ce diable est représenté, comme on le voit plus haut, éclairant les sept planètes avec sept flambeaux? (*Note de Nerval.*)

Il en a conservé le nom, mais il n'en a plus les attributions, qui furent confiées à sa femme, Astarté — laquelle avait des protections dans le Paradis.

Le pauvre Lucifer était, pendant la révolution céleste, le commandant de l'artillerie. (Milton nous a appris que Satan avait inventé les canons pour répondre à la foudre céleste, bien des mille ans avant qu'ils fussent imaginés sur la terre.) La batterie que Lucifer dirigeait fut démontée et il reçut lui-même un coup de foudre si bien dirigé en pleine poitrine qu'il fut précipité de son astre et piqua une tête dans un globe de formation nouvelle qui se trouvait encore assez mou pour amortir sa chute.

Il ne faut pas juger la taille des êtres célestes sur l'échelle de nos minces proportions; nous sommes des atomes. — Mais s'il est vrai que les hommes d'avant le déluge avaient une lieue de hauteur et vivaient mille ans (il faut bien en croire la Bible), on peut comprendre que les créatures préadamites et sidérales atteignaient des proportions mille fois supérieures. C'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner de la taille que le grand poète donne à Lucifer dans le XXIVe livre de son poème. Il prétend que son corps traverse entièrement le globe de telle sorte que sa tête se trouve immédiatement au-dessous du royaume des Deux-Siciles et que ses pieds forment deux îles dans la mer de l'Océanie, aux antipodes de notre Europe. L'une de ses cornes correspond au Vésuve, l'autre à l'Etna. Quand il se meut, il y a des tremblements de terre, — quand il éternue, il y a des éruptions.

Dante l'appelle dans son emphase italienne : « Ce ver misérable qui traverse le monde. »

Guidé par Virgile, le poète Florentin avait pu parvenir jusqu'au *puits de l'abîme* qui entoure la ceinture du maudit et forme le dernier des sept cercles de l'enfer terrestre. L'eau à l'entour de lui était glacée, quoique le feu s'élançât plus haut de sa bouche et de ses narines. — Voici le texte : « L'empereur du douloureux royaume sortait des glaces depuis le milieu de la poitrine. »

Dante et son guide, après avoir visité toute la spirale souterraine consacrée aux tourments, et qu'on appelle vulgairement *gehenne*, — parvinrent à se glisser le long des côtes velues de Lucifer en s'attachant à ses poils et gagnant de l'une à l'autre. Une fois que le centre du globe fut traversé, Dante ne put revenir de son étonnement en se trouvant peu après de l'autre côté de la terre. Virgile répond à cette sur-

prise en lui disant : « Ici c'est le matin, lorsque là-bas c'est encore le soir, parce que nous venons de traverser la terre. » « Vois, dit-il encore en montrant au poète la position du *démon,* — celui qui nous a fait une *échelle de son poil* est encore *fiché* comme il l'était d'abord. C'est de ce côté qu'il tomba du ciel et la terre, qui auparavant se montrait sur cette face, se fit par crainte un voile de la mer. »

III

Il doit être clair pour nos lecteurs que Lucifer, le Diable rouge, est le même que les anciens appelaient *démogorgon,* nom dans lequel on peut retrouver encore la racine Δῆμος, peuple.

C'était pour les Grecs, l'un des Titans qui avaient lutté contre Jupiter. Pour les syracusains et les habitants de la Grande Grèce (les napolitains), c'était le même qu'*Encelade,* auquel se rapporte parfaitement la description donnée par Dante. L'image qu'en donne le Père Kircher, — et que nous avons reproduite en tête de cet article, — semblerait plutôt représenter le grand Pan, c'est-à-dire l'esprit de la terre auquel le *panthéisme* moderne rapporte ses adorations et ses hommages. Rien n'empêche de croire enfin que toutes ces personnalités n'en forment qu'une seule, qu'il faut soigneusement distinguer de ce qu'on entend vulgairement par le diable, c'est-à-dire le mauvais esprit.

IV

En effet, il n'est pas démontré que Dieu le père suprême, ait frappé d'une malédiction éternelle l'imprudent Lucifer. A l'époque même de sa chute, sa femme Astarté, qui n'avait cessé de le dissuader de rien entreprendre contre la bonne cause, fit observer au Seigneur que ce pauvre *diable* était si bête, qu'il n'avait pas su résister aux manœuvres coupables et à la faconde avocassière de Satan. — C'est pourquoi elle obtint qu'on le laissât tranquillement se débattre dans la terre glaise où il s'était si piteusement fourvoyé.

Pour qu'il servît à quelque chose lorsqu'il était las de fumer et de geindre on lui confia la surveillance de l'enfer terrestre, prison non cellulaire construite selon l'ancien système et qu'il ne faut pas confondre avec le grand et terrible enfer destiné à l'immense masse des coupables de la création

entière. — Ces derniers se trouvent relégués selon les paroles du Christ dans les *ténèbres extérieures,* c'est-à-dire hors de la création.

Ce bonhomme de diable, — car nous pouvons bien maintenant lui donner cette épithète atténuante, se fit tellement remarquer par sa bonne conduite, que le Seigneur, venant sur terre, s'arrêta quelque temps à causer avec lui, ainsi qu'on peut le voir dans le second chapitre du Livre de Job. Il lui confiait certaines opérations de police qui n'ont aucun rapport avec celles d'agent provocateur, car le but n'était pas, comme on l'a dit, de faire tomber l'homme *en tentation,* mais d'aiguillonner son activité sujette au relâche, ainsi que l'a démontré le célèbre Gœthe, l'auteur de *Faust.*

A ce propos, faut-il attribuer à l'ignorance de certains moines du moyen âge la supposition qu'ils firent que ce diable avait inspiré toutes les découvertes illustres qui firent la gloire du xve siècle? Souvenons-nous que c'est un moine nommé Berthold Schwartz qui a inventé la poudre, et si Lucifer l'a inspiré, ce ne peut être que par ressouvenir de ses anciens exploits d'artilleur au service de Satan; — mais ce fait n'est nullement prouvé; tandis qu'il est assez reconnu que ce fut lui qui inspira au Docteur Faust l'idée de l'imprimerie, cette puissance populaire propre à résister aux canons, l'*ultima ratio,* la dernière raison des rois.

Le canon et l'imprimerie sont donc deux forces qui luttent pour se détruire, l'une en faveur de l'obscurité, l'autre en faveur de la lumière. Or, l'Evangile a dit *que l'enfer ne pouvait être divisé avec lui-même.* — Si donc il a inventé l'imprimerie il ne peut avoir inventé le canon.

Laissons ces querelles oiseuses. Le pauvre Lucifer est bien assez coupable aux yeux de certaines gens. On l'accuse avec quelque raison de matérialisme et de communisme, et il est fortement suspecté de n'avoir pas été étranger aux événements de l'an dernier. Nous croyons que ses intentions étaient pures, — et que la malice naturelle aux hommes en a exagéré les résultats; c'est pourquoi nous demandons encore quelque bienveillance pour un être plus malheureux que coupable, — qui participera sans doute à l'universelle amnistie réservée à tous les pauvres *diables* que ses doctrines ont égarés.

LES PROPHETES ROUGES

Buchez - Lamennais - Mickiewitz - P. Leroux - Proudhon - Considérant.

Prédiction pour 1850, *année du jubilé bi-millénaire.*

Comme nous l'avons montré plus haut (3), la révolution a eu de tout temps ses *mystiques* ainsi que la monarchie. La race des *illuminés* n'est pas éteinte. Toutefois, le sol de France lui a toujours été moins favorable que celui de l'Allemagne. Mais il est des pays où le mysticisme est encore, pour ainsi dire, à l'état incandescent. L'émigration polonaise nous a dotés de toute une série de prophètes et d'apôtres qui se sont fait parmi nous de nombreux partisans et ont exercé une influence considérable sur le mouvement d'idées qui a trouvé son explosion en février.

Au premier rang il faut placer le poète Mickiewitz, dont le livre des *Pèlerins polonais* fut toute une révélation.

I. — Buchez.

A partir de 1834 il existait en France une école catholique républicaine, dont M. Buchez fut le fondateur. Le journal l'*Européen* en développa longtemps les doctrines. L'*Histoire de la Révolution* que M. Buchez composa, avec M. Roux, l'un de ses disciples, était précédée d'un volume d'*Introduction* où se développait toute la doctrine du réformateur.

Le principe d'autorité et d'unité tel que l'avait conçu la Convention trouvait en effet dans l'idée catholique une similitude de principes, une faculté de réalisation qui rendait cette hypothèse séduisante. C'est une erreur de croire que l'Eglise orthodoxe tienne absolument à la forme monarchique; on vous répondrait que les jésuites ont fréquemment assassiné les rois. Les papes autrefois se contentaient de les déposer. A ce point de vue, Grégoire VII, luttant pour la République spirituelle contre les monarques de son temps, était le type historique le plus admiré par M. Buchez.

Ce qui étonna profondément le libéralisme voltairien de

(3) Ce texte fait suite à deux autres repris dans *Les Illuminés* et qui dans l'*Almanach cabalistique pour* 1850 s'intitulent « Doctrine des génies » et « Du mysticisme révolutionnaire ».

l'époque, ce fut de voir l'école de M. Buchez unir dans la même adoration Robespierre et Jésus-Christ. Saint Just devint le Saint-Esprit d'une nouvelle Trinité, reflet de l'autre sur la terre. Telle fut la source d'un fanatisme singulier, dont le grand prêtre paraît aujourd'hui un peu revenu lui-même.

II. — Lamennais.

M. l'abbé de Lamennais avait été rangé jusque-là parmi les défenseurs de la monarchie. Toutefois, plusieurs de ses opinions sentaient l'hérésie, au point de vue, du moins, des orthodoxes. Le germe qui devait plus tard transformer du tout au tout les opinions de M. de Lamennais se trouvait déposé dans son grand ouvrage de l'*Indifférence en matière de religion.*

Il y soumettait tout principe au *consensus omnium,* c'est-à-dire au consentement de tous. Religion, monarchie, morale, rien n'existait qu'en vertu de l'adhésion générale. Cette idée était bien selon l'idée de la primitive église, mais non, certes, de l'église actuelle. C'est ce qui commença à opérer la longue scission qui s'est produite entre l'église officielle et l'homme qui en serait devenu le chef s'il avait voulu la défendre.

On a écrit l'histoire de la nouvelle *hérésie* de M. de Lamennais; c'est ainsi, en effet, que le haut clergé appelle sa doctrine, mais il a de nombreux adhérents dans le clergé inférieur.

L'apparition du livre des *Pèlerins polonais* de Mickiewitz, sembla frapper M. de Lamennais d'un éclair semblable à celui qui ouvrit les yeux à saint Paul. De ce moment, à son tour, il prophétisa.

Son *Evangile du peuple* est conçu absolument dans la forme et dans les idées de l'ouvrage du poète polonais. Il est inutile de s'étendre sur le caractère spécial de ce livre qui est entre toutes les mains.

M. de Lamennais a écrit depuis les *Amschaspands* et les *Darvands,* livre d'allusions à l'orientale, qui l'a fait traiter de panthéiste. C'est, néanmoins, un ouvrage d'une haute portée et d'une belle philosophie.

III. — Mickiewitz et Towiansky (4).

Tout le monde se souvient de la fameuse séance du cours de Mickiewitz au Collège de France, dans lequel il proclama la nouvelle religion slave.

(4) La partie placée en italiques reprend textuellement l'article « Une lithographie mystique » publié dans l'*Artiste* en juillet 1844.

L'évangile des nouveaux apôtres est un livre intitulé *le Banquet,* attribué d'abord au professeur de langue slave, et qui depuis a été reconnu l'œuvre d'un nommé André Towiansky.

Il faut remarquer que les disciples de Towiansky, et le professeur tout le premier, n'entendent pas pour cela renoncer au catholicisme; et que la cour de Rome ne s'est pas encore prononcée à cet égard, ainsi qu'elle l'a fait en novembre dernier touchant Michel Vintras et l'œuvre de la Miséricorde *qu'elle qualifie de* secte de perdition.

Voici quelques paroles du catholique Joseph de Maistre dont se sont appuyés les croyants du Verbe nouveau :

« Attendez, a-t-il écrit, que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un homme de génie. L'apparition de cet homme ne saurait être éloignée et peut-être existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours, car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits. Alors des opinions qui nous paraissent aujourd'hui légères ou insensées seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter, et l'on parlera de notre stupidité actuelle comme nous parlons de la superstition du moyen âge. »

André Towiansky sera-t-il le révélateur ainsi prédit? Voilà ce qu'il ne nous est encore permis de juger que par cet ouvrage intitulé Le Banquet du 17 janvier, *qui annonce l'accomplissement dans le monde extérieur d'une œuvre qui jusqu'à présent était tout entière dans le monde des esprits.*

Selon un discours prononcé à ce banquet, où les néophytes se sont réunis en souvenir de la Cène, la lumière du Christ qui a dû luire sur le monde pendant mille ans et plus, mais, qui par cette exception même du Sauveur, ne peut atteindre à l'an deux mille, serait aujourd'hui éteinte et aurait rendu nécessaire la venue d'un septième envoyé. Les deux mille années lunaires ne devant pas tarder à s'accomplir, c'est à la moitié du XIXe siècle (1850) *qu'est réservée cette grâce d'un jubilé bi-millénaire où le ciel, sollicité par les âmes élues, doit pour ainsi dire descendre sur la terre en colonnes lumineuses propres à dissiper les ténèbres épaisses des derniers temps.*

Dans la croyance du révélateur il faudrait se représenter le monde visible, c'est-à-dire la société humaine, comme pressé de tous côtés par le monde extérieur peuplé d'esprits puis-

sants. Ce sont les âmes des créatures qui ont vécu en différents temps, et, « qui accomplissent leur pénitence en se façonnant et en attendant que la volonté supérieure les introduise de nouveau dans cette vie terrestre ». Ces esprits sont doués de forces variées qui pourtant ne peuvent agir que par influence ou en se produisant sous les formes de la matière et selon les lois harmonieuses établies par la dernière création. Le corps est donc une sorte de gaine par laquelle les esprits agissent invisiblement. L'âme de chaque créature correspond à toute une chaîne d'esprits de lumière ou d'obscurité, qui agissent par elle sur les choses du monde et leur donne une réaction bonne ou funeste. Il y a des temps où les colonnes obscures se multiplient tellement qu'il faut le concert et l'effort réunis des esprits lumineux pour appeler de nouveau l'influence divine et rattacher fortement notre terre au tronc de l'arbre divin. Jésus-Christ règne sur beaucoup de globes, *mais plusieurs lui ont échappé et appartiennent aux esprits rebelles. La réunion d'un grand nombre d'esprits des ténèbres, qui triomphaient déjà sur la terre, l'obligea d'y descendre lui-même et d'y répandre une nouvelle atmosphère de grâce et de miséricorde. Le même phénomène se renouvellera cette fois par le nouvel envoyé.*

« Les élus du Seigneur connaissant déjà le moyen d'évoquer les colonnes lumineuses, cet unique bouclier contre les entreprises des ténèbres, feront toujours désormais chanceler la puissance du mal... C'est ainsi que Moïse en priant, c'est-à-dire évoquant une colonne très puissante, bien qu'il fût faible extérieurement, puisque sans secours il ne pouvait pas élever les bras, dirigea le sort des batailles. »

Nous ne développerons pas davantage cette doctrine qui se rapproche de celle de Swedenborg, et qui nous a rappelé un passage de ce grand écrivain où il dit avoir assisté, en esprit, à une conférence entre quelques-unes de ces âmes qui peuplent le monde spirituel et qu'il divise en divers ordres d'anges bons ou mauvais. Ceux-là qui sont des philosophes, car il y en a aussi de tous Etats, arrivent dans leur dispute à un moment si ardu et si embrouillé, leurs discours s'imprègnent tellement de sophismes et de paradoxes grossiers, que le jour spirituel qui les éclaire s'affaiblit, et que l'erreur descend matériellement en colonnes sombres dans le palais céleste où ils sont rassemblés. Alors un ange d'un ciel supérieur descend vers eux, rétablit les questions sous leur vrai jour et dissipe ainsi l'obscurité.

Voilà bien les colonnes sombres et claires d'André Towiansky; indiquer ce rapport, ce n'est point attaquer l'idée, soit comme révélation, soit comme hypothèse mystique. La tendance pythagoricienne est toutefois plus marquée que dans Swedenborg et se caractérise encore par ce passage du Banquet : *« La lumière terrestre la plus haute n'est rien auprès de celle de Dieu. Le plus élevé sur la terre peut, dans la seconde vie, n'être pas même un homme; et l'esprit d'un ours ayant quitté les plaines polaires peut arriver au comble de l'élévation dans la capitale du monde. »*

Cette opinion qui fera sourire bien des gens n'est pas non plus nouvelle; on a publié, dans le siècle dernier, un livre pour prouver que l'homme primitif, l'homme préadamite dont Cuvier n'a pu retrouver les traces géologiques, appartenait à la famille Ursine. Les bas-reliefs de Thèbes et de Persépolis confirmeraient, au besoin, cette hypothèse combattue par d'autres savants qui prétendent que l'homme de la première création, le contemporain des mastodontes et des ptérodactyles, n'était autre qu'une salamandre d'environ sept pieds de longueur.

N'est-ce pas là une discussion à obscurcir le ciel lui-même, comme dans la fameuse dispute des anges philosophes de Swedenborg.

Nous craindrions, du reste, ici de paraître nous railler de croyances partagées par quelques esprits distingués; aussi nous bornerons-nous à faire remarquer encore l'espèce de culte rendu par cette secte à Napoléon.

L'humanité a conçu certainement des apothéoses plus ridicules. Selon André Towiansky, Napoléon aurait été le Verbe visible de Dieu; mais, repoussé en dernier lieu par les puissances obscures, il serait prêt à revenir sous une autre forme compléter l'œuvre interrompue.

A l'époque où son cercueil fut ouvert à Sainte-Hélène, Towiansky alla faire un pèlerinage à Waterloo. Là, il vit le fantôme du grand empereur méditant sur les destinées du monde futur, et refaisant la carte de l'Europe pour un avenir prochain. C'est dans cette pensée que fut conçue la gravure distribuée au cours de Mickiewitz et intitulée : *Napoléon, ministre du Verbe* (5).

(5) En une autre occasion dans le « Courrier de Paris » publié dans *La Presse* le 29 juin 1845, Gérard a parlé de Towiansky :

IV. — *Considérant.*

Considérant n'est qu'un vice-prophète, Fourier était le prophète véritable. Il est vrai que Fourier n'était pas rouge. Considérant est l'Omar de cet autre Mahomet. Il ne pouvait se dispenser de changer de couleur. A part les *queues*, l'Océan transmué en limonade, et les *anti-lions*, la doctrine de Fourier, prêchée par Considérant, remonte particulièrement aux idées des philosophes panthéistes de la révolution française.

V. — *Pierre Leroux.*

Le système de Pierre Leroux procède de Pythagore et de Leibniz. Il ne veut ni d'un Dieu créateur, ni d'une création. Dieu est pour lui l'âme universelle, c'est-à-dire la collection des *monades*, intelligences qui animent soit les hommes, soit les animaux. Il se demande : 1° d'où vient l'homme? 2° Qu'est-ce qu'une société humaine? 3° Quelles sont les conditions de la sociabilité?

La rectitude des idées sur le socialisme dépend, en effet, d'une bonne solution de ces trois questions. Voici sa réponse : L'homme procède d'une humanité incréée permanente. Ce que nous voyons de lui n'est que comme le simulacre de l'existence. L'être sensible, intelligent, ne meurt pas, sa personnalité ne fait que cesser d'apparaître. Après avoir servi à peupler le vide pendant quelque temps, elle apparaît de nouveau, et, sans conserver le souvenir d'une apparition antérieure, apporte cependant le fruit des connaissances qu'elle a pu acquérir sous ses diverses formes.

« Terminons la nomenclature déjà un peu longue de nos dieux inconnus — ou plutôt méconnus, — par Towiansky, importateur du messianisme, qui a trouvé dans le grand poète polonais Mickiewitz, professeur de littérature slave au Collège de France, sinon un apôtre et un adepte, du moins un propagateur éloquent.

Les idées de Towiansky sont résumées dans une lithographie où l'on voit Napoléon en costume de grand prêtre couvert d'un voile, et la couronne augurale sur la tête, tenant dans ses mains le globe, qu'il pétrit et dont il renouvelle les divisions. Napoléon est considéré par les messianistes comme investi du sacerdoce suprême; il est le ministre de la Providence, et, même après sa mort, il continue à diriger la terre. Son âme est incarnée dans Towiansky; cette incarnation a eu lieu quelque temps après le retour des cendres de Napoléon. Les messianistes supposent que l'âme du grand homme, ayant profité de l'ouverture du cercueil faite à Sainte-Hélène, avait accompagné le corps jusqu'aux Invalides et choisi pour nouvel asile l'enveloppe de Towiansky.

Avant de rien entreprendre de décisif pour l'humanité, Towiansky, rempli de cette âme immense qu'il peut à peine contenir, est allé faire une retraite méditative sur le champ de bataille de Waterloo, où les messianistes se rendent en pèlerinage pour visiter le prophète et le lieu qu'ils considèrent comme sanctifié par la passion du messie napoléonien.

L'homme, sous l'apparence d'un corps, est une *triplicité.* Il est *sensation, sentiment, connaissance.*

Une société humaine et une communion qui a pour loi : l'égalité, la propriété, la solidarité.

Ainsi la base fondamentale des croyances que Pierre Leroux veut opposer au christianisme est une humanité *incréée, permanente, perfectible.* Sa conséquence est une âme qui se perfectionne par une succession de réapparitions dans le monde terrestre.

VI. — Proudhon.

On a regardé généralement Proudhon comme un matérialiste absolu; nul ne paraît, au premier abord, s'éloigner plus que lui du mysticisme. Il est cependant l'auteur de plusieurs articles de l'*Encyclopédie catholique,* tels que l'article *Apostasie,* dont on lui fit le tour de couvrir les murs à l'époque des dernières élections. Il a fait aussi un petit livre fort savant sur la célébration du dimanche.

Il défend cette institution par des motifs tout humains, il est vrai, mais avec le plus grand respect pour le principe *tout divin* du christianisme. Selon lui, l'esprit du christianisme l'emporte sur l'esprit juif, toujours empreint d'un spiritualisme grossier. « Le christianisme est plus onctueux, plus pénétrant, plus expansif; incomparable surtout quand il veut étonner le crime, terrifier la conscience, briser le cœur, tempérer l'orgueil, consoler les grandes infortunes. Pourquoi la vertu si efficace de ses dogmes n'a-t-elle pu triompher encore, dans l'ordre politique, de toutes les obstinations humaines? »

Il cite avec admiration, dans son livre, les mémorables paroles de Robespierre dans la séance du 18 floréal an II, sur la nécessité d'un culte public, et y adhère pleinement. Il s'explique ailleurs plus clairement encore : « L'existence de Dieu ne se prouve ni *a priori* ni *a posteriori,* parce qu'il n'a ni *avant* ni *après.* On le voit, on le sent, on le pense, on le parle, on le réfléchit, on le raisonne. Il est la nécessité, l'*alpha* et l'*oméga,* c'est-à-dire le principe et le complément de tout; il est l'unique et l'universel, embrassant toutes les vérités dans une chaîne infinie dont nous ne pouvons saisir que quelques anneaux, quelques fragments plus ou moins étendus...

« Les organismes que Dieu crée sont disposés par lui de manière que, sortis de ses mains, ils accomplissent seuls leur destinée... Pour gouverner les hommes, il ne s'agit que de

chercher l'ordre de Dieu. L'égalité des fortunes est l'expression de la volonté divine qui a réservé aux sociétés rebelles un châtiment terrible : la misère.

« Il est bon que des hommes soient plus spécialement chargés d'instruire les nations, de leur rappeler leurs droits, de les avertir de leurs devoirs. Ces hommes ne sont pas des maîtres, ce sont les instituteurs du peuple, des *démagogues* (précepteurs du peuple). Tout ce qu'ils annoncent est la parole de Dieu. »

Il termine en disant : « L'humanité reconnaîtra qu'elle est entrée dans sa légitime voie quand, se regardant elle-même, elle pourra dire : *Unus Deus, una fides, unum imperium* (un seul Dieu, une seule foi, un seul gouvernement). »

On voit qu'il y a bien loin de ces idées à celles qu'on a déduites d'un passage singulier de M. Proudhon dans lequel il s'écrie : « Dieu, retire-toi de moi ! » et dans lequel il l'accuse de n'être autre que le démon ! M. Proudhon a expliqué lui-même que ces paroles n'étaient qu'une figure de rhétorique; il est vrai que depuis, dans plusieurs articles, il a un peu traité Dieu comme le monarque d'un pays constitutionnel, qui pourrait bien un jour se faire chasser du paradis s'il n'exécutait pas fidèlement sa charte ou sa constitution, consacrée seulement par l'accord de toutes les créatures. Ce serait alors que M. Proudhon saisirait la clef de saint Pierre et dirait à l'ex-Etre suprême réfugié dans quelque *Gaëte* des régions célestes : *Nescio vos!* (6)

(6) Ce « mot de la fin » est le même que celui de l'article « Une lithographie mystique » consacré à Towiansky : « C'est pour le coup que la Chambre des députés lui dirait : *Nescio vos!* »

VICTOR HUGO ET ALICE OZY

par HENRI GUILLEMIN

L'histoire n'est pas claire et les pièces nouvelles qu'on va lire, s'il est vrai qu'elles nous apportent quelques précisions utiles, et d'amusants détails, ne parviennent pas encore à dissiper toutes lès ombres.

La légende? Hugo aurait été l'amant de la « petite » Alice Ozy, des *Variétés,* et son fils Charles également. Un aimable scandale parisien, quoique un peu gênant, à tout prendre. Il ne s'agirait point, en effet, de succession, mais de cumul. Le père et le fils en même temps. L'affaire étant mal connue, les traditions divergent quant à son achèvement. Selon les uns, c'est le poète qui s'est finalement effacé, cédant le pas à son garçon; selon les autres, ce fut Charles, évincé, qui dut chercher fortune ailleurs. Sous la date du 6 décembre 1893, on lit dans le *Journal des Goncourt* (T. X, p. 133) : « Alidor Delzant s'est amusé, ces derniers mois, au classement des autographes d'Ozy »; il y a trouvé « tout un volume de lettres de Charles Hugo... Ozy, courtisée par le père, est prête à lui céder... Le fils lui écrit qu'il ne veut pas partager cet incestueux commerce et qu'il se retire, le cœur déchiré. » Mais en 1910, dans le petit ouvrage, hors commerce, de Louis Loviot : *Alice Ozy,* la version est différente : Hugo était « très empressé auprès d'Ozy, mettait le monde à ses pieds, offrait de faire tout pour lui plaire »; Ozy lui aurait fait comprendre qu'elle tenait beaucoup à Charles. Hugo n'aurait pas insisté...

On aimerait des renseignements plus sûrs, des textes sérieux, et des preuves. En fait de documents, le dossier, jusqu'ici, est mince. La pièce de base est le récit des *Choses vues,* « *D'après nature* », où l'on voit Zubiri tourmentant Sério en présence d'un tiers qui est le narrateur lui-même. Alice Ozy, qui a connu ces pages (publiées en 1887), n'a pas nié qu'elle fût Zubiri, — Sério étant Chassériau, le peintre (mort à trente-

cinq ans, en 1856). Dans une lettre au baron Chassériau, arrière-neveu de l'artiste, Ozy se borna à qualifier de « mauvaise action » ce récit qu'elle nommait « une copie imagée », autrement dit l'arrangement romancé d'une scène qui ne se serait point déroulée, au vrai, exactement ainsi. Le rôle, certes, que lui prêtait Hugo, était mal avouable : cynique, provocant, vulgaire. Elle ouvre sa robe à deux mains pour faire admirer sa poitrine à Hugo, puis, toujours assise, pose son talon sur la table, relevant haut sa jupe pour faire voir au poète ce qu'est une jambe parfaite, gainée d'un « bas de soie transparent ». Sério, son amant d'alors, s'évanouit. Elle se précipite, le ranime tendrement, le sermonne : « ...il ne faut pas te fâcher; qu'est-ce que c'est qu'une jambe? D'ailleurs, il est certain que ton ami sera mon amant. Après toi, vois-tu. »

Donc, à cette date, Hugo n'est *pas encore* son amant, mais Ozy le considère en quelque sorte comme l'héritier présomptif. Et quelle est la date de l'incident? Les éditeurs des *Choses vues* ont placé le récit de Victor Hugo en 1849. L'examen du manuscrit révèle pourtant qu'il n'y a là aucune indication d'année. En haut de la première feuille, à gauche, Hugo avait écrit lisiblement : « *nuit du* 23 *au* 24 *février* ». Il a barré plus tard, les deux chiffres 2, et le texte a été imprimé comme suit : « nuit du 3 au 4 février ». Il serait tentant de supposer que cette « nuit du 23 au 24 février », pendant laquelle Hugo ne désire pas qu'on sache qu'il faisait un souper fin (poulet froid, champagne) avec Chassériau et sa maîtresse, est celle du 23-24 février 1848; le lecteur moyen jugerait peut-être cette occupation choquante pour le pair de France Victor Hugo, tandis qu'on est précisément en train, boulevard des Capucines, de massacrer les Parisiens. L'hypothèse est-elle recevable? Les notes du poète, en février 1848, nous le montrent rentrant chez lui, place Royale, le 23 février, quand minuit sonne. D'où venait-il? « Je me suis promené dans le Marais », écrit-il, sans plus...

Je me demande, en tout cas, pour quelle raison, s'il se fût agi du 23 février 1849, Hugo eût pris soin de maquiller ainsi la date du souper Zubiri. Quant à l'année 1847, elle est impossible. En février 1847, Hugo n'a encore jamais rencontré Alice Ozy. Dans son *Journal* inédit, Hugo prend note d'un rêve qu'il a eu dans la nuit du 23 au 24 mai 1847 : *« Je travaillais en robe de chambre dans mon cabinet, et je ne sais comment il se fait que Mlle Ozy et Mlle Nathalie,*

que je ne connais pas, se trouvaient là...» Autre note du journal intime, le 19 septembre 1847 : « *Mlle Ozy distingue les hommes en hommes qui couchent bien et hommes qui couchent mal.* » Alice Ozy l'intéresse, ces notes même l'attestent. La jeune personne va jusqu'à s'introduire dans ses rêves. Entre mai et septembre 1847, certains faits se sont produits, et Hugo est maintenant en rapports avec l'actrice.

Chacun sait l'affaire du quatrain. Elle n'est point, cependant, limpide. En août 1847, Hugo a écrit un quatrain sur Alice Ozy; l'actrice s'en est montrée quelque peu froissée, car il était d'un ton fort libre; le poète s'est excusé, en souriant, par une lettre et par un second quatrain. La *Correspondance* de Hugo (Edition de l'Imprimerie Nationale, 1947, pp. 632-633) contient et les vers coupables, et un billet d'Alice Ozy — deux lignes, assez sèches — et la lettre d'excuses du poète, datée « dimanche, midi ». Mais les archives de la famille Hugo ont là-dessus d'autres petites révélations à nous faire, qui d'ailleurs compliquent la question. Les éditeurs de la *Correspondance* nous disent que « Mlle Alice Ozy » avait « demandé à Victor Hugo de faire pour elle quelques vers ». Est-ce bien ainsi que se sont passées les choses? On est conduit à en douter si l'on prend connaissance de ce brouillon de lettre qui figure dans les papiers intimes du poète :

Il est des choses, Madame, dont on ne se défend pas, dont on ne se justifie pas, qu'on n'explique même pas. Tout simplement parce qu'elles sont impossibles. Personne ne les croit, pas même ceux qui les disent; personne ne les prend au sérieux, pas même ceux qui les inventent.

Il m'est arrivé de faire, je ne sais plus quand, je ne sais plus pourquoi, quatre méchants vers adressés par un personnage de fantaisie à un autre personnage de fantaisie. Certes, si jamais quatrain fut fait pour ne pouvoir en aucun cas se rencontrer avec votre nom et avec l'idée gracieuse qu'éveillent dans tous les esprits votre charmante personne et votre charmant talent, c'était celui-là. On m'assure aujourd'hui pourtant qu'avec ces quatre absurdes vers on a trouvé moyen de vous causer un déplaisir.

Ce quatrain ainsi détourné de son application insignifiante, et adressé à vous, Madame, est devenu je ne sais quoi de chimérique et de révoltant qui m'indigne et qui, heureusement, est plus stupide encore qu'odieux. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous personnellement, Madame, mais je n'ai pas besoin de vous dire que si jamais j'osais élever mes regards jusqu'à vos pieds, ce ne pourrait être, vous n'en doutez pas, que pour y déposer toutes mes admirations, tous mes empressements, et tous mes hommages.

Ce brouillon est à l'intérieur d'une chemise de papier bleu sur laquelle le poète a écrit de sa main : « *Alice. Petit roman en six lettres.* » *Alice,* et non pas « Mlle Ozy », ni même « Alice Ozy » ; le prénom tout seul. Et les « six lettres » annoncées ont disparu. Il ne reste là que le texte qu'on vient de lire, et les deux versions successives du quatrain reproduit dans la *Correspondance* (où la date a été omise : « 14 août 1847 »).

Tout semble indiquer que Hugo, après avoir rédigé cette lettre de dénégation, trop difficile à faire admettre, s'est ravisé et a écrit la missive d'aveu et de gracieuse repentance qu'on connaît. Mais, hors du dossier, ailleurs, perdus dans l'énorme stock des *varia* constitué par Hugo sous les titres d'*Océan* et de *Tas de Pierres,* voici des vers inédits d'un autre ton. Un quintil, d'abord :

Ce doux lit, caché dans l'ombre,
Que des Cupidons sans nombre
Effleurent de leurs pieds nus,
Ressemble à l'océan sombre :
On en voit sortir Vénus.

16 août 1847.

Puis ceci :

Sur le lit d'Ozy :

Si beau que soit ce lit qui n'est pas d'acajou,
J'admire peu l'écrin en songeant au bijou.

Puis ceci encore, qui forme un curieux pendant à nos lettres, l'inédite aussi bien que la publiée :

Après sa réponse fâchée :

La vertu vous sied mal, Marton;
Soyez Catin et non Caton.

Les deux seuls billets de Victor Hugo à Alice Ozy mis au jour par Louis Loviot sont de l'année 1847; l'un daté du mois de septembre :

Me plaignez-vous un peu, Madame? Je comptais bien, enfin, avoir le bonheur de vous voir aujourd'hui, et voilà qu'un tas d'événements stupides en ont autrement disposé. J'en suis très mélancolique et je songe tristement qu'il devrait bien être dans l'ordre des choses que les fauvettes fassent des visites aux hiboux.
A bientôt pourtant, n'est-ce pas, Madame? Et toujours à vos pieds.

L'autre n'est pas daté, mais le *Journal* intime du poète nous permet de le reconnaître antérieur au précédent :

Il n'y avait qu'une réponse à faire à vos charmants billets, c'était de courir chez vous, et voilà que celui que vous appelez si gracieusement *le Toto* tombe malade!

J'aurais bien raison de vous dire de me plaindre. Je vous écris entre son lit et son médecin. J'irai vous voir, Madame, et me mettre à vos pieds dès que je pourrai vous porter un visage moins attristé.

En attendant, soyez belle, heureuse, charmante, et rayonnez comme c'est votre droit de fleur et d'étoile.

C'est le 28 août 1847 que Hugo parle pour la première fois, dans ses notes personnelles, de la typhoïde de François-Victor : « *Je commence à être inquiet de Toto. Il se plaint depuis lundi et il a aujourd'hui des saignements de nez. J'ai peur de la fièvre typhoïde...* » Toto va s'aliter; il ne se relèvera que le 14 septembre. La seconde lettre du poète à Alice Ozy publiée par Louis Loviot est donc en réalité la première; elle fait suite à plusieurs « charmants billets » que l'actrice avait adressés à Hugo. Ainsi c'était elle, nullement fâchée par le petit incident (tout récent) du quatrain, qui, si l'on ose dire, « relançait » le poète pair de France...

Et Charles dans tout cela? Ce n'est pas encore son heure. *Le Tas de Pierres* contient un texte de plus concernant, si je ne me trompe, Alice; l'ébauche d'une pièce; six vers :

A quoi vous servira de me rendre amoureux?
Avoir un soupirant de plus pour vos beaux yeux,
Un papillon de plus volant à vos chandelles,
Triste, et l'un des plus laids parmi les plus fidèles.
. . . .
N'en pas moins être en proie à l'ennui qui vous creuse,
Me faire malheureux et ne pas être heureuse!

Je sais bien — on l'a vu — que Hugo s'est baptisé « hibou », pour Alice, en badinant; je doute pourtant qu'il se soit tout de bon déclaré lui-même laid, très laid. Deux fois, au contraire, cette laideur extrême est mentionnée par Alice dans les pages fameuses des *Choses vues;* et c'est à Chassériau qu'elle s'adresse. Hugo, confident du peintre, ne lui donne-t-il pas, dans ces vers, la parole? N'aurions-nous pas là l'esquisse abandonnée d'une pièce où Sério, fasciné par Zubiri, se défend comme il peut d'une tentation sur lui toute-puissante, et dont l'issue, hélas! n'est que trop certaine?

Charles Hugo fut amoureux d'Alice Ozy, et son amant. Le Musée Victor Hugo possède la copie de six lettres du jeune homme à l'actrice. Une seule de ces lettres est datée. Elle est du 19 octobre 1849 : « Ange de ma vie! Oh, mon cœur! Prenez-moi pour votre chien, pour quelque chose qu'on brise

à sa fantaisie (etc...) » Un amour, dira-t-on, très « romantique » et un peu bavard et qui s'accompagne d'un nombre imposant de poèmes (fort médiocres). Une de ces lettres retiendra particulièrement notre attention. Elle mérite d'être connue :

Mademoiselle Alice Ozy.
boulevard Poissonnière, 14.

Je vous écris, Alice, sous l'empire d'une tristesse profonde. Je veux que vous sachiez une dernière fois tout ce qu'il y a pour vous, dans mon pauvre cœur, d'amour et d'adoration.

Vous m'avez dit, ce matin, que vous me preniez jeune et inconnu, à l'âge où l'on n'a ni position, ni présent, où l'on n'a encore que de l'avenir; que vous me preniez parce que je vous aimais, parce qu'un jour, peut-être, je pourrais reconnaître en sacrifices de toute sorte votre dévouement d'aujourd'hui. Vous aviez raison, Alice! Mais pourquoi, ce soir, avoir démenti par votre conduite toutes ces charmantes paroles qui m'ont été si douces? Pourquoi avoir brisé d'un seul coup toutes vos promesses et toutes mes espérances? Pourquoi avoir écrit cette lettre à mon père? D'une part, le fils avec un cœur pur, un amour profond, un dévouement sans borne; d'autre part, le père avec la gloire. Vous choisissez le père et la gloire. Je ne vous en blâme pas. Toute femme eût fait comme vous, seulement vous comprendrez que je ne sois pas assez fort pour supporter toutes les douleurs que me prépare votre amour ainsi partagé!

J'avais rêvé autre chose, Alice. J'aurais voulu vous posséder tout entière, avoir à moi seul votre corps et votre cœur. Vous dites que vous aimez mon père avec votre âme. Que me restera-t-il donc à moi? Votre beauté, votre grâce, votre charme? Qu'est-ce que tout cela sans votre âme?

Je ne veux pas qu'il y ait, dans mes paroles, même l'apparence d'un reproche. Je ne vous reproche rien. Je me plains, voilà tout!

En ce moment où je rentre en moi-même je n'éprouve pour vous qu'une reconnaissance infinie, même après l'atroce douleur que vous m'avez imposée ce soir. Vous m'avez fait passer quinze jours heureux, comme on doit les passer au ciel, quinze jours d'amour sans défiance, de poésie et d'illusion. Merci pour ces quinze journées heureuses, merci pour ce commencement de paradis!

Quoi qu'il puisse arriver désormais, souvenez-vous, Alice, qu'il y aura toujours en moi un homme qui vous aime complètement et uniquement, qui accepte tout de vous, sans se plaindre, qui eût été si heureux si vous l'eussiez voulu, et qui souffre parce que vous le voulez.

Adieu et merci, soyez heureuse avec *Lui*, quoiqu'en vous souvenant qu'il ne vous aimera jamais plus que je ne vous ai aimée et que je ne vous aime encore.

Merci, merci, merci.

CHARLES HUGO.
Dimanche soir.

Je vous demande une dernière grâce. Ne montrez cette lettre à personne. Il y a des sentiments qui ont leur pudeur. Brûlez-la!

Que démontre ce document sans date? Un penchant déclaré de l'actrice pour le grand homme; et nous nous en doutions déjà; mais rien ici qui permette d'affirmer l'existence d'une liaison du poète avec elle. Hugo trompa beaucoup Juliette Drouet; les femmes dont il avait envie, et qui se montraient accessibles, il les prenait, avec plaisir. De toute évidence, Alice Ozy n'eût pas demandé mieux, un temps, que d'être sa maîtresse — et même après avoir donné « quinze jours » de bonheur au jeune Charles (il a vingt-trois ans en 1849; son père en a quarante-sept). J'ai le sentiment, malgré tout, que Victor Hugo n'accepta pas, en 1849, les avances de la comédienne (peut-être l'avait-il fait, pour quelques soirs, antérieurement). Une chose est certaine : il ne « chipa » point — comme on l'a écrit lourdement — sa maîtresse à son fils. La preuve? Elle est dans une lettre (inédite) que Charles écrira à sa mère, le 9 mars 1852. C'est maintenant au tour de François-Victor, son frère, de souffrir par une femme, par une actrice aussi, et précisément du même théâtre qu'Alice Ozy, les *Variétés*. Toto est amoureux d'Anaïs Liévenne, et il est malheureux; et Charles écrit à sa mère : « *Il faut prendre bien des précautions, ma chère petite mère, avec mon Toto, et ne pas rudoyer nos pauvres plaies. Tu as été admirablement tendre pour moi dans un temps où je n'avais que Papa et toi pour me consoler. Je m'en souviendrai toute ma vie.* » « Que Papa, et toi... » On juge bien que si la légende disait vrai, Charles n'eût jamais écrit ces mots-là.

LA DUCHESSE DE DINO

(fin) *

par MARTHE NICOLAY

Peut-être pouvait-on, quand on entendait Mme de Dino, se souvenir qu'elle était étrangère (Rémusat note dans sa parole « un peu embarrassée » un « léger défaut de prononciation »). On l'oublie quand on la lit. Le français est bien devenu sa langue. Elle l'écrit avec une propriété d'expression, un naturel qui rendent transparente son intelligente pensée. Bien rares sont les lourdeurs, les tours empêtrés, les « allemanderies » enfin, comme disait M. de Talleyrand. Ses portraits sont tracés avec liberté, d'une pointe fine qui ne cherche pas à percer jusqu'au fond de l'âme, mais donne sans bavure le trait juste et caractéristique. Il se trouve qu'en même temps elle détache sa propre figure, en relief ou en creux. Voici, au hasard, celui, en une ligne, de Lady Caroline Neeld : « C'est une personne bruyante, hardie, mal disante, avec des façons familières et un ton risqué... »

Et Mme de Sainte-Aldegonde. « Mme de Sainte-Aldegonde a été extrêmement belle, et si elle avait une expression plus agréable elle le serait encore; mais elle n'a jamais eu l'air doux, grâce à des sourcils trop noirs et remontés; le moelleux de la première jeunesse étant passé, il en résulte quelque chose de cru qui n'est pas attirant. Elle a le verbe un peu haut, et quoique polie et assez bien élevée, elle manque de cette aisance et de cette obligeance faciles qui ne s'acquièrent que dans les premières habitudes élégantes de la vie. Quand elles manquent au berceau, on peut être convenable, on n'est jamais distingué; mais enfin, à tout prendre, elle est bien... »

Mme de Dino fait une part très grande, dans la *Chronique*, aux événements et même aux incidents politiques de son temps, et aux réflexions qu'ils lui inspirent. Elle ne donne guère dans le commérage mondain, et pour ma part je le regrette, parce qu'enfin, en vieillissant, le commérage devient de l'histoire. Cependant, elle ne se refuse pas, ni à son correspondant, l'amusement d'une anecdote, et alors elle la choisit parfaitement. Elle sait voir et rendre le détail qui porte plus loin qu'il n'en a l'air.

* Voir le *Mercure de France* du 1er août 1950.

Par exemple, elle décrit un drawing-room (8) à la cour d'Angleterre. Cette sempiternelle revue dure si longtemps que l'une après l'autre, trois des ambassadrices présentes s'évanouissent. Alors « Mme de Liéven s'est bravement assise sur les marches du trône, et de là, elle a passé dans le cabinet de Roi où elle a fait lunch; ensuite elle est revenue nous dire qu'elle n'était pas fatiguée et qu'elle n'avait pas faim... ».

Et voilà pour la princesse de Liéven.

« ...Les pairesses, dans leur costume, avaient en général bon air. Il y a une pauvre malheureuse qui a payé cher le plaisir d'user du droit de Pairesse, celui d'aller chez le Roi en dépit du Roi lui-même. Lady Ferrers avait été une femme entretenue, ou à peu près, et la maîtresse de son mari avant d'être sa femme. Lord Howe a dit à Lord Ferrers que la Reine ne recevrait pas sa femme, mais Lord Ferrers ayant répondu que le droit des Pairesses était d'entrer chez la Reine, on n'a pas pu s'y opposer... »

On entend ici les vieux barons anglo-saxons qui tout le long de l'histoire d'Angleterre ont parlé de leurs droits et lutté pour les faire respecter. Lady Ferrers a le droit d'entrer chez la Reine, elle y entrera, dût-elle y périr de honte et d'ennui. « On n'a pas pu s'y opposer », l'idée de droit dominant de haut toutes les bienséances et toutes les pudibonderies.

« ...Seulement on l'a prévenue que la Reine détournerait la tête quand elle passerait; c'est ce qui a eu lieu. Mais je dois dire que le bon cœur de la Reine a paru encore dans cette circonstance. Elle a eu l'air de commencer à causer avec la princesse Auguste avant que Lady Ferrers fût devant elle; elle n'a pas interrompu la conversation, et on pouvait croire que la pauvre proscrite était passée inaperçue et non pas insultée. J'en ai su bon gré à la Reine. »

Légèrement, sans y appuyer, que de choses elle a su indiquer dans cette seule page! y compris le caractère de la douce reine Adélaïde, et le sien propre, avec sa pitié hautaine qui fléchit dans la discrète compassion exprimée par la dernière ligne.

Mais aucune des pages écrites par elle ne fait plus honneur à Mme de Dino que la longue lettre, presque un mémoire, qu'elle adresse à Talleyrand quand elle sent que, pour lui, le moment est venu de se retirer (9). Cette lettre est très belle si on en considère le fond, car elle témoigne d'un esprit d'abnégation qui ne se paie pas de mots et va au fait. On sait de reste que, pour elle, quitter l'Angleterre, c'était quitter

(8) Réception qui consistait en une sorte de défilé devant le roi et la famille royale.

(9) Elle l'a insérée en août 1834, parmi ses derniers souvenirs d'Angleterre.

beaucoup. Pour ce qui est de la forme, dont les termes ont dû être longuement médités et pesés, elle me paraît, dans son genre, un petit chef-d'œuvre de mesure, d'insinuation, de netteté courageuse. C'est une commission bien incommode, d'avoir à dire aux gens que, pour eux, l'heure de la retraite a sonné. Gil Blas n'est pas le seul a en avoir fait l'expérience. Talleyrand était plus intelligent que l'archevêque de Grenade; d'ailleurs il se sentait las, livré aux « tiraillements d'une ambition encore vivace et d'une attention fatiguée », comme l'observait, quelques semaines auparavant, cette nièce sagace et dévouée. Enfin, il suivit ce conseil et revint en France. Ce n'était plus une de ces éclipses comme il en avait tant connu dans sa vie, de volontaires et d'involontaires, mais cette fois un définitif adieu aux choses publiques.



1834... Dorothée, maintenant, est en possession de toutes ses ressources d'esprit, et la quarantaine lui a fait perdre très peu de ses charmes extérieurs, car ils n'ont jamais rien dû à la fraîcheur juvénile. Rémusat la trouvait, à trente-neuf ans, « presque dans l'éclat de sa beauté ». Il fait d'elle, à cette époque, un portrait bien intéressant, aux détails fouillés jusqu'à la minutie. « Elle était d'une taille moyenne, mais élégante, et son port et sa démarche avaient une dignité gracieuse qui la faisait paraître plus grande qu'elle n'était en effet. Elle avait grand air. Elle était maigre, et son teint légèrement foncé et maladif avait toujours besoin d'un peu de rouge. Ses traits étaient beaux, sans une parfaite régularité. Le plus saillant était un nez d'oiseau de proie, mais délicat, et comme ciselé avec finesse. Sa bouche, aux lèvres un peu épaisses, mais expressives, laissait sortir, à travers de belles dents blanches, une parole un peu embarrassée, que ne déparait pas un léger défaut de prononciation. Mais ce qui illuminait son visage un peu petit et terminé en pointe, c'étaient, en dessous d'un large front cerné de cheveux d'un noir de jais, d'incomparables yeux d'un gris bleu (le comte Apponyi les voyait noirs) armés de longs cils, entourés d'une teinte bistrée, et dont le regard enflammé et caressant avait toutes les expressions. Elle les clignait un peu, sa vue étant assez basse, et elle en augmentait ainsi la douceur, et cependant la vivacité en était telle, que lorsqu'on l'avait perdue de vue, on aurait juré qu'elle avait de grands yeux noirs comme du charbon. La séduction de sa bouche et de ses yeux était extrême, sans autre défaut que de trop ressembler à une séduction... »

En février 1836 (elle avait donc quarante-trois ans), le général, depuis maréchal de Castellane, s'exclamait : « La duchesse de Dino ne change pas! Elle n'a jamais eu de fraîcheur. Sa beauté est dans ses grands yeux, qui sont toujours aussi flamboyants... »

Il n'a vu, lui, le vieux soldat, que des yeux qui flamboyaient. Rémusat s'est attardé surtout autour du visage. Le comte de la Garde-Chambonas, hôte du Prince de Ligne pendant le congrès de Vienne, a saisi d'un regard plus pénétrant le trait vraiment constant et personnel de cette beauté, celui qu'elle a gardé presque jusqu'à la fin. « ...La comtesse Edmond de Périgord, dont la démarche, les gestes, l'attitude, le son de la voix, forment un ensemble qui offre je ne sais quoi d'enchanteur. Elle a sur sa figure et dans toute sa personne un charme irrésistible sans lequel la beauté la plus parfaite est sans pouvoir... C'est une fleur qui semble ignorer le parfum qu'elle exhale... »

En réalité, cette fleur n'ignorait rien du tout; mais elle possédait l'art suprême de la simplicité, qui est la sublimation du raffinement. C'est une des plus sûres séductions de sa grâce de n'être jamais déparée par aucune afféterie.

En août 1835, Mme de Dino reprend sa *Chronique* qu'elle avait arrêtée pendant quelques mois. (Le lecteur ne s'aperçoit pas de cette interruption parce qu'elle est comblée par des extraits de lettres.) Elle fait alors une sorte de résumé, de brève revue de ce que fut cette année; elle montre Talleyrand « aux prises avec une solitude comparative, cherchant presque toujours à mettre les autres dans leur tort, pour se créer des émotions, s'y plaçant lui-même, et guerroyant tout seul dans une atmosphère toute pacifique ».

Heureusement pour lui et pour elle, ils avaient Pauline! En fait, Mme de Dino aimait ses deux fils... comment dirai-je? Honnêtement, d'une affection de devoir scrupuleusement accompli. Le côté instinctif comptait peu pour elle. L'aîné, qui portait alors le nom de Valençay, s'était laissé marier en 1829 (doté royalement par Talleyrand), à dix-huit ans, avec Mlle de Montmorency, qui en avait dix-neuf. Le comte Apponyi relate dans son *Journal :* « Ayant été assis à table à côté du duc de Valençay, il était tout simple que j'aille dire à sa mère, après dîner, quelque chose aimable (*sic*) sur son compte. — Oui, me dit-elle, c'est un bon garçon; il sait se taire à propos. — Cette phrase m'a glacé », ajoute Apponyi qui ne se doutait pas qu'après tout l'éloge n'était pas si mince, « d'autant plus que le petit Valençay se prodigue en tendres égards pour sa mère ».

La juste mesure de la tendresse de Mme de Dino pour son fils est donnée par un autre passage du même Journal. Ici, c'est une confidence de la jeune duchesse de Valençay, Alix

de Montmorency, qui parle de sa belle-mère : « Elle a été parfaite pour moi pendant toute ma maladie et celle de ma pauvre enfant (Yolande de Valençay, morte à deux ans). Elle nous a été d'une grande ressource. A ce moment tout le monde ici avait perdu la tête, moi, mon pauvre père, ma mère, ma sœur, mon beau-frère, tous enfin, au milieu de cette désolation. Il nous fallait une personne qui sentît moins vivement que nous, une personne qui pût consoler mon pauvre Louis auquel nul ici n'avait le temps de penser, tant chacun se trouvait frappé par notre malheur. C'est donc ma belle-mère qui ordonna tout, qui secourut ceux qu'il y avait à secourir, qui parla raison, et qui a été la seule qui se soit fait écouter. »

Active, réaliste, et sensible juste ce qu'il faut pour avoir le geste efficace, n'est-ce pas ainsi que nous la comprenions? Son second fils, Alexandre, était officier de marine, « distingué » à ce qu'elle dit. Elle va le voir à Brest, quand il sort de l'Ecole navale. « Après l'avoir bien embrassé, bien exhorté, sermonné, encouragé, conseillé et équipé, je lui ai dit adieu et l'ai laissé s'embarquant sur la *Belle-Gabrielle* qui conduit tous ces jeunes aspirants à Toulon où ils seront répartis dans les différents navires qui croisent en Méditerranée. » Une fois le bateau hors de vue le garçon n'a pas dû lui manquer beaucoup, mais elle lui a donné tout ce qu'une très bonne mère doit donner.

Avec Pauline, enfin, le ton s'attendrit. Celle-ci est la dernière venue, plus jeune que ses frères de plusieurs années. Elle paraît avoir eu peu de points de ressemblance avec sa mère. Intelligente sans doute, mais non dans cette proportion qui rend capable des premiers rôles. Pauline de Périgord était douce, candide, profondément pieuse, franche et sans détour; elle était toute fraîcheur, grâce jeune, joie de vivre — une joie paisible, nuancée d'attention aux autres, de bienveillance. Un ou deux de ces traits sont l'opposé de ceux qui distinguent sa mère. Il ne faut pas oublier, cependant, que c'est cette mère qui l'a élevée, et « fort bien élevée », comme le constate le maréchal de Castellane quand il voit pour la première fois celle qui allait devenir sa belle-fille.

Pauline, « l'ange de la maison », disait son oncle, était aussi la gaîté de cette demeure que beaucoup regardaient comme le temple de l'intrigue. Les salons de la rue Saint-Florentin, saturés de politique, remplis à l'ordinaire par les cogitations des Royer-Collard, des Molé, des Thiers, ont vu tournoyer de « jeunes et jolies personnes bien gaies », de « jeunes messieurs polis et en train de faire danser les demoiselles ». La duchesse de Dino s'attendrit devant les succès de sa fille. Dans un pastel fugitif et charmant elle la montre en « robe bleu de ciel, fraîche comme une rose, avec un

joli maintien, tranquille, naturelle, sa petite mine bienveillante ».

De toute l'ingénuité de son cœur, Pauline aimait son « bon oncle », comme elle l'appelait, — avec raison, car pour un bon oncle, il l'était. La tendresse de Talleyrand pour elle est un de ces sentiments purs et purifiants qui se logent parfois au fond des cœurs les plus souillés, et qui aident à les régénérer. Non seulement Talleyrand aimait cette enfant, mais il respectait en elle un idéal qu'il avait foulé aux pieds toute sa vie, et dont la nostalgie, en ses dernières années, commença à l'obséder.



On a beaucoup contesté à Talleyrand la sincérité de sa réconciliation *in extremis* avec Rome (10) et la religion de son enfance. (On n'ose employer le mot de conversion avec la plénitude de son sens.) Ce scepticisme s'appuie surtout sur le fait que Talleyrand a attendu jusqu'aux dernières heures de sa vie pour signer la fameuse rétractation qu'avaient obtenue de lui Dorothée et Pauline, renforcées de l'abbé Dupanloup. Il est bien vrai que Talleyrand n'est pas mort comme un saint, que l'orgueil l'a tenaillé jusqu'au bout, et qu'il a signé quand il a voulu, en choisissant son heure et sa minute. Mais de quel droit notre jugement déciderait-il ainsi de l'impossibilité pour un pauvre homme de se tourner vers Dieu et de se repentir, même en restant très imparfait? Car avec sa surprenante intelligence, ses richesses, ses titres, toute son importance enfin, Talleyrand n'était qu'un pauvre homme dont toutes les réussites humaines s'effondrent pour le laisser en face d'une indicible misère...

Il y avait toujours eu en lui un germe de foi que les affaissements de sa conscience n'avaient pu écraser complètement. Il avait vendu son âme pour les satisfactions de ce monde. A cette heure, que rendrait-il à son Créateur en échange de son âme?

Autour de lui, on priait. Pauline d'abord et son confesseur l'abbé Dupanloup, et puis de bonnes âmes qui avaient toujours refusé de désespérer de lui.

Pour Mme de Dino, d'abord, elle avait cru à l'inopportunité d'une intervention quelconque, elle envisageait son rôle comme devant être seulement passif, et se borner à écarter les maladresses. Mais elle avait trouvé en M. de Talleyrand « des accès ouverts » qui lui paraissaient « presque miraculeux », et elle avait mis au service de cette cause tout ce qu'elle avait de tact et de sens diplomatique. Ses paroles

(10) La soi-disant princesse de Talleyrand était morte le 10 décembre 1835.

avaient d'autant plus de poids qu'elle n'était pas suspecte d'excessifs scrupules religieux.

Rien, ni dans ses hérédités, ni dans son éducation, ni dans sa pente d'esprit, ne disposait Dorothée à une pratique religieuse, spécifiquement à une pratique catholique. L'abjuration telle quelle, faite au moment de son mariage, ne représentait ni un acte de foi ni un sacrifice. C'était pour elle une question purement verbale. Depuis, elle en était venue à préférer le catholicisme pour les masses, parce qu'elle lui reconnaissait une plus haute valeur sociale. Dans son château de Rochecotte, elle invitait à dîner le curé du village et le maire, ayant pour principe de « bien vivre » avec eux. Elle avait une égale indifférence pour ce que l'un et l'autre représentaient : « La politique ne m'intéresse plus du tout » (que de choses on arrive à se faire croire!) « ...et le ciel, quand je l'interroge, ne me répond rien, au contraire, le voile devient si épais que je ne peux même plus chercher à le soulever; je vais cependant à la messe, parce que je ne veux ni petite persécution, ni même insinuation déplaisante » (Lettre à Vitrolles, 23 juillet 1829).

Elle ne se doutait pas que les réponses du ciel, souvent, sont imperceptibles, et ne s'imposent à la conscience qu'après un lent cheminement.

Une première lueur lui fut donnée quelque quatre ans plus tard : « Il y a un jour, en Angleterre, où j'ai été tout à coup frappée des grâces innombrables qui m'avaient été accordées, à moi qui avais fait un si mauvais usage de mes facultés et de mes avantages. J'ai admiré la patience de Dieu, la longanimité de la Providence à mon égard; avoir trouvé ce que j'ai trouvé alors m'a semblé un bien si réel, si peu mérité, qu'il m'a rempli le cœur de gratitude. »

C'était une illumination, mais qui laissait dans le fond de son âme tout un domaine d'obscurité. En fait, elle perdait pied en abordant aux rives où l'intelligence se tait.

Une lumière plus vive jaillit lorsqu'en décembre 1837 elle fit à Rochecotte une grave maladie. Il serait malaisé de dater exactement le moment où Mme de Dino en est venue à la pratique intégrale de la religion; certainement, cette année 1837, et surtout la suivante, marquent une étape dans la progression de sa vie intérieure. Elle s'est trouvée, au détour du chemin, brusquement face à face avec la mort. La mort s'est écartée, mais en laissant un avertissemnt qui jamais ne sera oublié.

Du reste l'âge (84 ans) et l'état de santé de M. de Talleyrand projetaient sur toute cette époque une ombre qui se faisait chaque jour plus épaisse et plus froide.

Lorsque, le 17 mai 1838, Talleyrand mourut, c'est tout un pan de la vie de Mme de Dino qui s'écroula. Septembre 1815,

mai 1838, ce sont les deux dates entre lesquelles s'inscrit ce qui a été proprement sa vie. Au moins dans ce qui compte aux yeux des hommes, dans ce qui brille et dans ce qui bruit.

En Talleyrand, Dorothée ne pleurait pas seulement un oncle très généreux et très bon pour elle et ses enfants. Elle lui devait bien autre chose que des richesses et des titres. C'est lui qui avait donné l'essor à son esprit, qui l'avait affiné, mûri, formé aux grandes affaires et, pour tout dire, qui l'avait francisé, allégé d'une impondérable nuance de pédanterie. Elle le savait, et elle lui en avait une gratitude profonde. On a beaucoup dit et cru qu'elle était intrigante. C'est là un jugement très sommaire et sans équité. Elle était ambitieuse, ce qui n'est pas du tout la même chose. Je crois vraiment que le poids d'une destinée royale ne l'aurait pas épouvantée. Si on lui avait dit pareille chose, sans doute eût-elle haussé les épaules. Qui sait? Elle avait trop l'habitude de l'introspection lucide pour avoir peur des mots (11). Ce n'est d'ailleurs pas la gloriole extérieure qui l'aurait comblée, elle s'en serait vite lassée, mais l'occasion de déployer ses plus hautes facultés.

Près de Talleyrand, elle n'avait pas goûté l'ivresse du pouvoir, mais bien le plaisir sans pareil de voir des mains expertes démêler l'écheveau de la diplomatie européenne, d'en comprendre les replis et celui d'en manier elle-même quelques fils; le plaisir aussi d'être un centre où venaient aboutir toutes les opinions et toutes les forces qui avaient quelque part à la marche des choses. Talleyrand, même en disgrâce, même dans une demi-retraite, restait une puissance. Et elle, son « lieutenant », sa confidente, parfois son ambassadrice, partageait tout avec lui.

Ce n'est pas que la possibilité lui fût refusée d'influer encore sur les affaires de son temps. Elle a des amis et d'innombrables relations, sans compter sa parenté; elle est riche d'un trésor de réflexions et d'expériences. Par ce qu'elle est, par ce qu'elle fut, par ce que la nature et l'art lui ont donné, elle est faite pour jouer un rôle toujours, si elle veut s'en donner la peine.

Qui, mieux qu'elle, tiendrait un salon politique, et surtout diplomatique?

Mais cette activité de second plan ne lui convient pas. Il lui faut agir personnellement sur les êtres, protéger, guider... Talleyrand n'est plus, dont elle avait pris à tâche d'embellir les vieux jours. Ses fils, mariés tous deux, mènent aisément leur vie et n'ont plus besoin d'elle. Pauline, l'enfant chérie,

(11) Au temps de son adolescence, en Allemagne, un familier du duc de Berry, alors en exil, avait pensé à le marier avec la très riche Dorothée de Courlande. Quand, plus tard, elle rencontra le prince, elle ne trouva rien dans sa personne qui lui donnât aucun regret. Mais le rôle qu'elle aurait pu jouer près de lui, elle l'avoue, lui aurait convenu.

a épousé, le 11 avril 1839, le marquis de Castellane (12). Elle a fait un mariage d'inclination et elle est heureuse. Un moment désemparée par une douloureuse impression de vide, la duchesse de Dino se redresse, rallie ses troupes, et s'en va régner à Rochecotte.

Elle avait acheté Rochecotte (Indre-et-Loire) il y a une dizaine d'années déjà, pour avoir une demeure à elle, une terre dont elle fût la maîtresse, et tout de suite elle avait pris son rôle de châtelaine au sérieux. Dès ce temps, Mme la duchesse apprenait à ses villageois à faire « de la soupe de gélatine, pour compenser le manque et la cherté du pain ». Ce n'est probablement pas l'illustre Carême qui lui avait donné cette recette-là. En août 1828 elle écrivait à Vitrolles : « ...Mes ouvriers, mes affaires, ma maison à diriger, des défrichements, des plantations, des pauvres, des livres, de l'ouvrage, voilà ce qu'il me faut, en y joignant de belles routes, un pays superbe, un bon climat, une maison commode, et quelques vrais amis pour l'habiter. » Alors, les pauvres étaient glissés pêle-mêle avec les plantations, les livres et la tapisserie. Elle a appris depuis, en ces dix années, à voir dans les pauvres autre chose qu'une occupation décente. Elle prend soin d'eux, des malades, des enfants, avec cette intelligence de leurs besoins sans laquelle le bienfait reste une œuvre morte.

Enfin, elle croit s'établir à Rochecotte pour le reste de ses jours, et dispose tout dans ce sens. Elle calfeutre ses fenêtres, chauffe sa maison, la capitonne de tapis et de tentures, en fait une demeure ouatée qui la dégoûte de toute autre. Et puis, elle y aménage une bibliothèque et bâtit une chapelle où elle se réfugie quand elle se voit harcelée par les fantômes du passé. Car c'est en vivant de régime et en se pliant à une discipline sévère qu'elle se défend contre ses souvenirs, et contre des aspirations encore toutes vives. La Dorothée d'autrefois n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. Cette pieuse châtelaine, la Dame à la voix d'or et aux mains bienfaisantes, est une créature violente dont l'avidité de bonheur n'a jamais été comblée. « Cher ami », écrivait-elle à Barante (le 9 février 1841, elle avait donc près de 48 ans), « je ne me permets guère de rêver. J'en ai peur. Quand je m'y sens entraînée, je vais regarder planter, remuer de la terre, je visite mes écoles, je cause avec les petites Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul que j'ai établies au bout de mon jardin, enfin je mets bride et gourmette à mon imagination et me circonscris dans les intérêts simples, utiles et pacifiants que je me suis créés ici. Je n'y réussis pas toujours, mais je m'y applique. Et quand les mauvais jours où je suis ingouvernable arrivent, alors je m'enferme dans une chapelle fort

(12) Fils du général, depuis Maréchal de Castellane, et de la comtesse de Castellane née Greffulhe.

recueillie que je me suis faite ici, et je n'en sors que quand l'orage est passé. »

D'avoir ainsi lutté, prié, travaillé dans ce pays et dans cette demeure l'attachent à l'un et à l'autre, à ce point qu'elle croit y avoir pris racine pour toujours. Elle n'aime pas, elle n'a jamais aimé Paris, où elle a trouvé plus de sévérité que dans n'importe quel autre point du monde, et elle n'a su y voir que médisance, calomnie, agitations de pygmées, rivalités mesquines. « Ce fastidieux Paris où on s'amuse à débiter tant de bêtises » avait pourtant bien d'autres aspects qu'elle paraît avoir absolument ignorés.

Ce n'est pas maintenant qu'elle les découvrira, car elle n'y fera plus que de courts séjours (13).

★

En mai 1840, Dorothée se décide à faire un voyage en Prusse, le premier depuis son mariage. (Sa sœur aînée, la duchesse de Sagan, venait de mourir en 1839, et laissait une succession extraordinairement embrouillée à démêler.)

C'est sans aucune émotion joyeuse qu'elle songe à revoir le pays de son enfance. Elle part, au contraire, assez triste, accompagnée de son fils Valençay : « Je suis, sans doute une fille bien ingrate de l'Allemagne, écrit-elle de Bergheim, car j'y découvre mille inconvénients dont je ne me doutais pas jadis, et qui me déplaisent fort. »

D'abord elle grelotte — en plein mois de mai! — et ne peut même pas se chauffer sans être asphyxiée par d'horribles poêles en fonte. Trente ans de cuisine française, et quelle cuisine! l'ont déshabituée des pesantes nourritures qu'on lui sert, et que le duc de Valençay, toujours suprêmement poli, avale sans sourciller. Et puis il y a les lits! Une planchette de sapin recouverte d'un très mince matelas cloué. « Quant aux draps, ce sont des espèces de serviettes. » En en faisant coudre plusieurs ensemble, elle arrive à border le lit...

Les villes allemandes s'égrènent sur sa route, dans le froid, la pluie, la tristesse. Cologne, Eberfeld, Mersheden, Nordhausen, Wittenberg où elle retrouve des souvenirs de sa première enfance devant lesquels elle s'écrie : « J'ai eu décidément un assez vilain berceau! » Berlin, enfin, où elle est née, où elle a grandi, où elle régnait, à douze ans, sur son premier salon! Elle voudrait être émue, redoutant moins « ce qui la fait pleurer que ce qui la glace ». Elle est seulement

(13) L'hôtel Talleyrand, que son oncle lui avait légué, a été vendu aux Rothschild dès le mois de juin 1838, et elle a acquis en 1840 un très petit pied-à-terre, entre cour et jardin, 73, rue de Lille.

morfondue, dépaysée. Elle se sent absolument étrangère aux choses, aux personnes, et même « parlant la langue avec une certaine hésitation »... « J'avais un peu oublié ma patrie, et j'ai été saisie de la trouver si laide. »

Mille petites gênes enfoncent leur pointe dans son épiderme; la coupe des journées bouleverse ses habitudes, tout l'impatiente et la fatigue.

Non pas tout, cependant. Elle retrouve à Berlin des amitiés dont la fidélité la touche, avant tout celle de la famille royale. Elle a joué, enfant, avec tous les princes de sa génération. Le prince royal, qui demain sera Frédéric-Guillaume IV (le roi agonise), son frère le prince Guillaume (le futur empereur Guillaume Ier), leurs femmes, et d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus grand à leur Cour la comblent d'égards et même de témoignages affectueux. Le cœur et l'amour-propre ne peuvent pas rester insensibles à un pareil empressement : « Je ne puis qu'être reconnaissante de l'accueil que je reçois ici, mais le besoin de repos l'emporte sur toute autre considération, et je voudrais déjà être rentrée dans mon cher Rochecotte. »

C'est très vrai certainement. Mais comme parfois, l'hiver, au soir d'un jour glacial, on est averti par je ne sais quels impondérables que le dégel ne tardera pas, ainsi des forces inaperçues d'elle-même commencent peut-être dès ce moment leur sourd travail dans la conscience de Dorothée. Elle est moins loin qu'elle ne le pense de se rattacher à ce pays rude et sans grâce.

La mort du roi Frédéric-Guillaume III (7 juin 1840) jeta une note funèbre sur ce premier contact avec Berlin. La figure royale qui disparaissait était une sorte de fond de tableau pour les plus anciens souvenirs de Mme de Dino. Aussi partagea-t-elle, cordialement et sincèrement, le deuil universel.

Enfin, par un bel après-midi d'été, exactement le 13 juin, Dorothée arrivait dans ses « états » de Silésie, comme elle le dit en se jouant. Cette expression peut presque se prendre au pied de la lettre. A Rochecotte, elle régnait par la puissance de sa grâce et la bonne volonté de ses concitoyens. Ici, en Allemagne, l'état de grand seigneur comportait encore les charges et les privilèges des temps féodaux. Le centre de cet apanage, le château de Günthersdorf, était une « grosse maison » carrée, aux briques bariolées de jaune orange, solidement assise sous un énorme toit, entourée d'un ravissant jardin rempli de fleurs, simple et commode en tous ses détails.

Dorothée éprouva tout de suite une impression de détente et de repos, elle aima ce séjour où venait mourir le bruit du monde, où elle se trouvait seule avec la nature et les

souvenirs d'un lointain passé. « C'est une impression singulière que de trouver un chez soi à une distance si grande des lieux où on passe habituellement sa vie, et de trouver ce chez soi tout aussi propre et bien tenu, quoique excessivement simple, que si on y habitait toujours. »

N'est-ce pas joli, cette maison qui, cirée, fourbie, luisante, toujours fleurie, attendait ses maîtres depuis trente ans?

Impression singulière aussi, de retrouver dans chaque pièce des traces de jours si complètement évanouis, portraits de sa mère, d'elle-même enfant, papiers, menus bibelots. Un jour, dans un vieux secrétaire elle trouva des lettres de Piattoli qui l'émurent aux larmes, et un cadeau de noces abandonné là et oublié depuis : un oiseau qui chantait et battait des ailes, dans une cage d'or... présent naïf et luxueux qui avait dû lui paraître alors un triste symbole..

Mais Dorothée n'était pas venue à Günthersdorf seulement pour y rêver. A Wurtemberg, petite ville qui lui appartient, c'est-à-dire dont chaque foyer lui paie une redevance, elle passe la revue d'un véritable état-major de gens à sa nomination, et recevant des traitements de sa bourse : « Un architecte, un médecin, deux baillis, deux fermiers généraux, un régisseur en chef, le caissier, le garde-général, quatre curés catholiques, trois pasteurs protestants, le maire de la ville ». Chaque jour, elle visite quelqu'une de ses terres, se fait tout montrer, expliquer, élevage de faisans (on en vend six cents par an) et de vers à soie, bois à perte de vue, vignes, métairies, brasserie, distillerie, que sais-je encore? A tout, elle apporte un intérêt vivant et intelligent.

A Sagan, où l'appelle une lettre de son homme d'affaires, d'autres souvenirs l'attendent. C'était la résidence habituelle de son père, elle y a passé les années de sa triste enfance. Encore vivait-elle alors sous le toit paternel. Maintenant elle descend à l'auberge. On se chamaille beaucoup autour de cette succession de la duchesse de Sagan, au moins entre hommes d'affaires, aussi Dorothée préfère-t-elle ne pas user de l'hospitalité du château. Mais elle le visite, elle y revoit des visages d'autrefois, des portraits, toutes sortes de souvenirs. L'homme d'affaires de sa sœur ne songe qu'à vendre tout ce qu'il peut. Dorothée découvre dans un coin de remise la vieille voiture dorée, doublée de velours rouge, dans laquelle son père, le duc Pierre, a quitté la Courlande en 1795. Elle achète à la criée, pour trente-cinq écus, ce dernier vestige de leur éphémère souveraineté.

A la fin d'août Mme de Dino regagnait la France, Paris, Valençay (14), Rochecotte.

(14) Valençay appartenait à celui qui en portait le nom, Louis, le fils aîné des Dino.

L'été 1841 la ramena en Allemagne; cette fois elle fit un séjour assez prolongé à Vienne, qu'elle n'avait pas revu depuis le Congrès...

Il est toujours mélancolique de revenir dans un lieu pour n'y plus connaître que des ombres — à commencer par celle de sa propre jeunesse. Malgré la saison (8 juin), c'est sous une pluie triste et froide qu'elle revit le cadre de ses premiers, et de ses plus éclatants triomphes. Le décor extérieur subsistait, mais un quart de siècle avait suffi pour que fût entièrement évanouie cette société si vibrante qu'elle paraissait faite pour vivre toujours. « De tout ce qui m'a tourné la tête, égarée, exaltée, il ne reste plus personne. Les jeunes, les vieux, les hommes, les femmes, tout a disparu... je ne suis pas bien sûre de dormir cette nuit. Je suis fort troublée de tous ces fantômes que les lieux évoquent, et qui me parlent tous le même langage, celui de la profonde vanité des choses de ce monde. »



Dorothée quitta l'Allemagne en septembre 1841, après avoir eu, à Güntherdorf, le glorieux tracas de la visite du roi Frédéric-Guillaume IV et de la reine. Elle a fait face à tout, transformé son vestibule en orangerie, organisé le déjeuner, les ovations, les arcs-de-triomphe et « toutes sortes d'accueils champêtres », fait jaillir des cascades de fleurs sur la route suivie par le roi. Tout s'est bien passé. Dieu merci! Le lendemain elle respire, et reprend le chemin de sa « douce Touraine ».

Ce n'est pas pour longtemps. En décembre elle la quitte de nouveau, pour aller cette fois rejoindre sa fille à Nice.

Entre Pauline adolescente, paisible et candide dans sa première robe du soir, et Pauline voilée de crêpes noirs, nous avons la vision d'une radieuse jeune femme qui danse, qui rit, qui joue la comédie, enfin qui s'abandonne un peu à la griserie de plaire, d'être la plus fêtée, « un peu la première partout », dit sa mère avec une fierté discrète, plutôt sentie qu'exprimée.

Pauline est heureuse parce qu'elle aime son mari, qu'elle en est aimée, qu'elle a une charmante petite fille, et pendant cet hiver 1842, à Nice, ce bonheur s'irradie en une sorte de triomphe, de joie jaillissante comme le bouquet d'un feu d'artifice.

Dorothée regarde tout cela en souriant, prête ses diamants, ses salons, compose des costumes, des coiffures, et joue à

l'occasion un bout de rôle dans une comédie. Surtout elle s'attendrit devant sa petite-fille, Marie de Castellane. Cette enfant, la première je crois, a su émouvoir en elle des entrailles de grand'mère. Elle avait fermé les yeux de Yolande de Valençay avec chagrin, cela va de soi, mais en se possédant parfaitement. Devant les grâces de Marie de Castellane, elle fond en larmes d'attendrissement.

Son gendre lui plaît aussi, beaucoup. Il est « plein de droiture, de loyauté et de sincérité, avec de la dignité d'âme et une parfaite noblesse de cœur ».

Il avait aussi l'esprit ouvert et de la culture, mais une application à se montrer original qui devait impatienter un peu sa belle-mère, si supérieure à toute affectation. Ayant décidé d'en prendre son parti, elle le regardait « par ses meilleurs côtés » et s'entendait très bien avec lui. Vraiment, cette femme était douée pour vivre en société.

Après cet hiver passé à Nice, elle écrivait de Rochecotte (mai 1842) : « J'ai eu de bonnes nouvelles des Castellane. Ils me manquent bien; l'aimable humeur de Pauline, les ressources infinies de la conversation d'Henri, les grâces de Marie me sont d'un secours extrême; je me repose en confiance avec eux, sans jamais m'ennuyer; je me détends dans leur atmosphère; ils me sont devenus tout à fait nécessaires; je les place dans tous mes projets d'avenir et ne m'imagine plus ma vieillesse séparée d'eux. »

En quittant Nice, avant de regagner leur château d'Auvergne, le marquis et la marquise de Castellane firent en Corse et en Sardaigne une course qui parut à leurs amis et à Mme de Dino la première, le comble de l'extravagance. Cela ne les empêcha pas d'en jouir pleinement. « Pauline a chevauché, un stylet à la ceinture, elle a couché chez les bandits, soupé à côté d'Orso della Robbia, le héros de Colomba... » Elle a « accepté, en signe d'admiration, un poignard rouillé par le sang de la vendetta ». La douce et paisible créature était « parfaitement heureuse et amusée », son mari, lui, jubilait d'avoir accompli une entreprise que tout le monde trouvait originale. En fait, elle l'était en 1842.

Enfin ils rentrèrent chez eux, à Aubijoux (non loin de Clermont). En juin, Henri de Castellane alla faire une visite à Mme Adélaïde, sœur de Louis-Philippe, alors dans son château de Randan. Il en revint « tout éclopé » par une chute de cheval qui parut d'abord n'avoir rien d'alarmant.

Le jeune ménage était installé dans un vrai nid d'aigle battu par les vents, en plein cœur d'une campagne aride et inhospitalière. Le château était en ruine. On commençait à en édifier un autre dont le quart serait habitable l'année suivante. En attendant on campait dans une sorte de bara-

quement dénué du confort le plus élémentaire. Tout cela ne comptait guère dans la vie de deux jeunes gens brillants de bonheur et de santé. Mais dans ce désert, loin de toute commodité et de tout appui, il ne fallait être ni malade ni malheureux. La blessure d'Henri de Castellane, en elle-même, était peu de chose. Elle donna lieu aux plus déplorables complications : fièvre, délire, douleurs atroces, évanouissements, enfin à de véritables crises nerveuses, et la pauvre Pauline, dont les vingt et un ans ne connaissaient guère que des joies, fut subitement mise à une cruelle épreuve.

La duchesse de Dino reçut ces nouvelles un soir de juin, comme elle rentrait d'une visite dans un château voisin. Sans hésiter une minute, elle se prépara à voler au secours de sa fille. En quarante-huit heures elle atteignit Aubijou, ce qui, pour l'époque, peut bien s'appeler voler.

C'était toujours pour elle un sacrifice de quitter son foyer avec tout ce qu'il représentait de commodités et de raffinements. Mais quand elle ne trouvait pas le confort elle savait le créer. Ici, elle se sentait submergée. « Les chemins pour aborder ici sont affreux. Le pays, depuis trois heures, cesse d'être pittoresque pour devenir nu, âpre, sauvage; le climat est désagréable, et l'établissement provisoire dans lequel nous sommes tous campés pêle-mêle, abominable, surtout pour un malade; c'est une maison en bois, on y est dévoré de puces et de souris; rien ne ferme, les courants d'air y règnent librement, et le bruit est odieux. On est à six heures d'une pharmacie, on manque de tout, c'est inimaginable! »

Enfin, tout à coup, Henri de Castellane déclara qu'il voulait quitter Aubijou pour aller se soigner à Néris. Sa belle-mère et sa femme ne demandaient que cela. Sans perdre de temps on se mit en route, le malade bien arrimé sur un matelas, dans une grande voiture. « Outre la voiture des Castellane qui les contenait avec le médecin, la femme de chambre et l'enfant, et deux laquais sur le siège, il y avait la mienne... puis un petit tilbury traîné par des chevaux corses dans lequel se trouvaient le cuisinier et un jockey auvergnat; à cheval, un homme d'affaires, un garde et un nègre que mon gendre a ramené du midi, qui se nomme Zéphir, et qui sonnait du cor... »

Et voilà comment on partait il y a cent ans. Pas tout le monde du reste. Le jockey auvergnat, et surtout Zéphir et son cor, témoignent que M. de Castellane, au milieu de ses souffrances, gardait son goût pour l'originalité.

Avec son merveilleux sens pratique et l'activité efficace qui lui est propre, Dorothée organise les haltes du malade, l'installe à Néris, trouve un logement, prévient et endoctrine le médecin de la ville d'eaux, pourvoit enfin à tout ce qui est nécessaire.

Alors, considérant sa tâche comme terminée, rassurée sur la santé de son gendre (15), elle se livre à la joie de regagner son Rochecotte et de s'y reposer dans la paix qu'elle y trouvait toujours.

★

Lorsque, au printemps suivant, Mme de Dino passa une fois de plus la frontière d'Allemagne, elle éprouva une singulière impression qu'elle note ainsi : « Je vais terriblement vite. Me voici par delà la barrière de France, bientôt le Rhin sera une nouvelle frontière franchie. Chaque limite de plus que je dépasse m'attriste, et je trouve qu'un poteau peint en noir et blanc et un filet d'eau sont de trop. »

Comment ne pas voir une sorte de prémonition dans cet arrêt devant un « poteau » et un « filet d'eau » que jusqu'à présent elle avait dépassés sans y prendre garde? Peut-être en a-t-elle compris le sens quand, tout le long de l'été suivant, l'interminable liquidation de la succession Sagan prit un tour nouveau, et qu'elle vit enfin ce qui était au fond de cette boîte de Pandore. Elle le regarda du reste sans frayeur, et même avec joie : « J'ai enfin, écrit-elle le 16 octobre 1843, j'ai enfin reçu hier la conclusion du traité avec mon neveu le prince de Hohenzollern (le fils de sa seconde sœur) pour la possession de Sagan, le tout signé, paraphé et ratifié. Ce résultat, que je dois en grande partie à l'habileté de M. de Wolff (son homme d'affaires), me fait attacher un double prix à la solution définitive de la question. »

Elle attachait du prix, en effet, à posséder elle-même et à assurer à sa descendance la souveraineté de la terre de Sagan. Les coutumes allemandes conféraient alors au seigneur un véritable pouvoir. La duchesse Dorothée devait, au sens plein et étymologique du mot, conduire les gens de Sagan, et pas seulement exercer à leur profit une bénévolence gratuite. C'était un champ d'action autrement important que la paroisse de Rochecotte.

Cette raison dut être la première parmi celles qui ont pesé sur sa décision. On pourrait peut-être en trouver d'autres, plus subtiles, de celles qui s'élaborent hors du domaine de la conscience claire. En fait, après un périple de trente-trois années, elle revenait vers le pays de son enfance, vers la terre où s'enfonçaient, invisibles et profondes, ses véritables racines.

(15) Elle croyait pouvoir l'être. En fait, le marquis de Castellane ne se remit jamais complètement, et mourut cinq ans plus tard des suites de cet accident.

Ce brusque changement, d'ailleurs, ne se fit pas sans quelques heurts, et sans déchirements. Plusieurs membres de la famille opposèrent une résistance inattendue à l'érection du duché de Sagan en faveur de M. de Valençay. Bacourt lui aussi désapprouva cet enracinement en terre allemande. Leur désaccord à ce sujet fut assez vif pour que toute correspondance cessât entre eux pendant trois ans (mars 1844-janvier 1847). Ce fut, dans ce long attachement, la seule faille. Du même coup, pendant ce temps la *Chronique* manque, puisque la source en est tarie.

Au voyage qu'elle fit en France pour assister Pauline à la naissance de son fils, elle se trouva devant des mécontentements qui la déçurent et la blessèrent. Deux ans plus tard, elle confiait à Barante : « Je n'ai pas pensé, lorsque je suis partie de Paris il y a huit mois, que ce serait pour si longtemps, mais je ne serai pas, croyez-le bien, assez ennemie de l'agrément de ma vie pour ne pas revoir cette France bien belle après tout, où tant de souvenirs se personnifient encore pour moi dans trois ou quatre amis excellents et où se trouve un tombeau sur lequel je veux encore prier avant de rejoindre là-haut celui qui a été le lien dominant de mon existence. »

L'année 1847 devait encore marquer une étape dans ce détachement de tout ce qui lui avait longtemps paru son climat indispensable. Le 16 octobre, le marquis de Castellane mourait à Rochecotte. Malgré quelques améliorations passagères, sa vie, depuis 1842, avait été une descente parfois ralentie, jamais arrêtée, vers l'angoisse. Henri de Castellane mourut, dit son père (le maréchal de Castellane), « fort pieusement, offrant ses souffrances à Dieu ». Il voulut être inhumé à Aubijou, dans le rude pays où il avait connu le bonheur, jusqu'à ce fatal mois de juin 1842.

Ainsi finit le jeune bonheur dans lequel se complaisaient naguère les derniers rêves d'avenir de Mme de Dino. Rochecotte, sa demeure choisie, devait rester pour toujours associée à ce souvenir de deuil. Elle en fit présent à Pauline et n'y rentra plus qu'en invitée. Le dernier lien était rompu. Dorothée revenait au pays qui l'avait vue naître et grandir. A-t-elle jamais été française? Assurément non, ou elle le serait restée. Elle doit beaucoup à la France. Trente ans de goûts et d'habitudes, qui l'ont faite ce qu'elle est, ne s'effacent pas d'un trait de plume. Mais appartenir corps et âme à une patrie est autre chose encore.

Dans ce sens, elle n'est pas davantage allemande, même en dépouillant ce vocable de ce qu'il contient pour nous aujourd'hui. Elle est européenne, excellemment. Courlandaise d'origine, née et élevée en Prusse, avec un mari et des enfants français, et surtout une culture et des goûts français, l'An-

gleterre est le pays qui lui a plu entre tous, et où elle n'est jamais revenue...



La duchese de Dino, en 1847, a cinquante-quatre ans. C'est la vieillesse déjà, mais la vieillesse ornée, parée, attentive à rester jusqu'au bout harmonieuse, fût-ce au prix d'efforts constants, douloureux parfois. Du reste, elle est toujours belle. Les contours de son visage ont bien perdu quelque chose de leur moelleux, les traits « ciselés », comme disait Rémusat, se sont creusés et accentués, mais ses yeux, ses célèbres grands yeux ont acquis plus de pensée, plus de profondeur, une attention plus compréhensive de l'être sur lequel ils se posent.

Telle nous la montre le portrait qui ouvre le quatrième volume de la *Chronique*. On aime à y remarquer le geste charmant des doigts si légers, la taille restée mince, moulée dans le velours sombre d'une robe très simple, aux nobles plis. Les bandeaux de ses cheveux noirs paraissent abondants et lustrés, sans aucune touche de gris (16).

Elle a reçu le don de vieillir en beauté, mais ce don, plus encore que tout autre, exige d'être cultivé, et c'est grâce à une discipline rigoureusement observée que jusqu'à la mort elle a gardé la parfaite convenance du langage, des gestes, des attitudes. Sa correspondance avec Barante, en ces dix ou douze dernières années, donne de précieux détails qui en disent long. En novembre 1850 elle lui écrivait : « Sans être malade comme avant les eaux, ma santé est pleine d'arrêts, il me faut y regarder, lui obéir. » (Elle avait de tout temps été très soigneuse de sa santé.) « Cela ne rend pas aimable. Cela ne facilite pas les déplacements. On craint le froid, on craint le chaud, on redoute le vent, on n'aime guère à se tenir debout, on déteste de s'habiller, on se fatigue de causer, on ne sait que dire aux indifférents, on s'émeut vite parce qu'on est faible, on s'impatiente, on s'alarme parce que l'énergie est épuisée, bref, on n'est plus bonne au monde, ni pour ce qui fatigue et ce qui ennuie, ni même pour ce qui touche encore les cordes sensibles. Il arrive un moment où elles ne peuvent plus vibrer que douloureusement. »

Et pourtant, elle se déplaçait, s'exposait au froid, au chaud, au vent, se tenait debout, s'habillait, causait...

Cinq ans plus tard, s'adressant au même Barante : « Pendant quatre jours, j'ai rendu toutes sortes de devoirs, j'ai obéi à tous les appels, j'ai été gelée dans toutes les grandes

(16) Ce portrait date de 1850. Elle avait donc cinquante-sept ans.

galeries du château royal, sans sourciller j'ai fait avec des genoux douloureux de fort belles révérences, j'ai causé à dîner où j'avais l'honneur du voisinage royal, avec des idées un peu figées, mais avec une loquacité suffisante, enfin j'allais, j'avançais comme une marionnette fort bien attachée à l'invisible ficelle. Mais la voilà qui se rompt, et la poupée tombe, une fluxion sur l'œil gauche, des bourdonnements dans les oreilles, enfin tout ce que le vent d'est, soufflant à travers dix-huit degrés de froid, peut infliger, m'est dévolu depuis vingt-quatre heures. »

Il n'est pas possible qu'à ces moments-là elle n'ait pas pensé au capitonnage de Rochecotte et au climat tourangeau. Mais ils faisaient partie de temps révolus, et elle n'était pas femme à se perdre en regrets de ce genre.

L'appel intérieur qui l'avait fixée à Sagan lui imposait bien d'autres sacrifices. Celui-là compte néanmoins, car naturellement elle haïssait le froid, et dans les toutes dernières années de sa vie elle allait volontiers passer l'hiver à Nice.

Elle n'a jamais vraiment aimé les voyages pour le voyage. Quand elle se trouvait dans une ville inconnue, elle la visitait consciencieusement, plus, elle le dit elle-même, en archéologue qu'on artiste. Elle aime la campagne, quand la campagne est bien aménagée, fraîche et fertile. La nature dépouillée et brûlée la rebute. Elle trouvait bien ennuyeux de n'avoir devant ses fenêtres, à Nice, en 1842, que la mer... un rideau terne sous un ciel gris, aveuglant les jours de soleil.

Au printemps de 1843, elle fit un séjour à Venise qu'elle « étudie » de son mieux, « avec force livres et recherches ». La splendeur des Véronèse l'enchante, mais toujours les êtres la captivent plus que les choses, et les visites qu'elle peut faire au comte de Chambord, qui habitait alors le palais Cavalli, l'intéressent peut-être au delà de tout. Au début, elle n'a aperçu en lui qu'un brave homme tout rond, cordial, de trop bonne humeur pour son rôle de prince déchu. Quinze jours après elle écrivait à Barante : « On m'a offert plusieurs occasions d'ôter les bandelettes qui garottent la momie, et derrières lesquelles, au lieu d'un mort, je ne trouve qu'un prisonnier, prêt à tout, pressé de rien, vif, aimable et sensé... »

Je crois bien que pour le plaisir d'écarter ce genre de bandelettes, elle aurait donné toutes les lumières, toutes les ombres et tous les reflets de Venise.

Entre temps, la bourrasque révolutionnaire de 1848 vint troubler la paix laborieuse de Sagan.

Dorothée avait été l'amie personnelle de Mme Adélaïde, sœur de Louis-Philippe (17) et du duc d'Orléans (18). Elle respectait

(17) Mme Adélaïde est morte juste à temps pour que lui fût épargnée l'épreuve du dernier exil.
(18) Fils aîné du Roi, mort accidentellement en 1842.

infiniment la hauteur d'âme de la vieille reine Marie-Amélie. Envers Louis-Philippe, ses sentiments étaient assez mélangés pour qu'elle ait pu écrire à son propos cette phrase terrible : « Quand on prend la place d'un orphelin, encore faut-il savoir s'y maintenir, ou périr en la défendant. »

Les autres princes de la famille, elle les connaissait peu. Enfin elle avait toute la force d'âme nécessaire pour supporter la déchéance des Orléans, et leur exil. Mais cette révolution à laquelle personne n'avait rien compris, ni ceux qui l'avaient faite, ni ceux qui l'avaient subie, était le signe d'un état de choses pour lequel Dorothée avait la plus profonde aversion. De l'ère nouvelle qui s'annonçait, elle ne voyait que les soubresauts, l'émeute, avec ce qu'elle a de violent et d'aveugle, d'éminemment antipathique à sa nature faite d'harmonie et de mesure.

Au milieu du bouillonnement des esprits, des menaces d'incendie et de pillage qui l'environnèrent un instant, Mme de Sagan resta semblable à elle-même. Elle mit son château en état de défense, et attendit, bien résolue à ne pas fuir, et « s'il faut périr, ce ne sera pas sans lutte ». Octobre et novembre 1848 se passèrent dans une tension pénible même pour les braves. Puis tout se calma autour de Sagan. Mais pour Dorothée, « l'horizon politique » ne devait plus jamais présenter de sécurité. L'équilibre du monde était rompu. En même temps que l'Allemagne, la fièvre avait gagné l'Autriche, Metternich avait dû s'enfuir de Vienne, après avoir, pendant quarante ans, exercé en Autriche un pouvoir absolu, et sur toutes les chancelleries de l'Europe un contrôle plus ou moins despotique.

Metternich était la personnification d'une politique périmée très proche de celle qu'eût appuyée la duchesse de Sagan. Leur esprit à tous deux, si étendu, si averti qu'il fût, ne consentait pas à voir le monde comme il est, en état de perpétuel devenir; ils n'ont pas voulu accepter que l'œuvre de Dieu puisse se poursuivre à travers les formes qui changent, et parfois au moyen des plus consternantes vicissitudes. Aussi, lorsque Dorothée voit craquer le moule dans lequel était coulée la société de son temps, elle croit tout perdu. Enfin elle a partagé avec beaucoup de gens de toutes les époques cette illusion d'optique qui consiste à croire, chacun, que son temps a le monopole des malheurs et des turpitudes. Pour sa part, elle plaçait l'âge d'or dans le siècle de Louis XIV pour lequel elle avait une admiration sans mesure, et dont elle ne voulait connaître que le côté harmonieux et grandiose. Cette prédilection se manifeste parfois d'assez curieuse manière. Par exemple, la duchesse de Vallombrosa meurt presque subitement, toute jeune, jolie, mère de deux petits enfants. Doro-

thée s'écrie : « Voilà de ces morts qui, du temps de Louis XIV, auraient opéré de soudaines conversions, mais rien n'agit plus sur les esprits blasés et les consciences éteintes de notre temps, où tout est plat et écrasé, au dedans et au dehors... »

Le comte Rodolphe Apponyi nous a conservé le souvenir d'un dîner donné par l'ambassadrice d'Angleterre, lady Granville, le 22 février 1828, auquel assistait la duchesse de Dino, « singulière réunion de femmes spirituelles, de femmes aimables, de femmes politiques. » Le comte Apponyi est curieux, et sa curiosité inlassable, mais qui ne voit les choses qu'en superficie, est toujours malveillante quand elle s'accroche à Dorothée dont le genre d'esprit, sans doute, donne du malaise au frivole petit Autrichien. Visiblement, il ne peut la souffrir... « ...La duchesse de Dino, avec ses grands yeux noirs, assise à cette table où l'esprit était en force, avait l'air de la sibylle. Elle promenait ses regards de l'un à l'autre de ces personnages (19), plongeant les yeux tour à tour jusqu'au fond des cœurs, pour en découvrir même les pensées les plus cachées; puis elle les détournait avec une expression de tristesse et de déplaisir, car elle n'y découvrait rien de bienveillant. Elle était sûre que, si aucun des convives ne lui dispute l'esprit, plusieurs lui contestent les qualités qui rendent une femme estimable. »

Il ne voyait, lui, qu'une femme mécontente, en défense contre un milieu hostile. Seulement les gens disent parfois autre chose que ce qu'ils croient dire, et plus de choses qu'ils n'en savent; ces quelques mots vont bien au delà de ce qu'un étroit dénigrement voulait exprimer. Ils fixent une attitude permanente, une attitude d'âmes. Bien rarement, en effet, l'interrogation passionnée des « grands yeux noirs » a rencontré la réponse qu'ils sollicitaient, et presque toujours ils se sont détournés, désabusés et tristes, devant les événements et devant les hommes. Même dans les temps de sa vie que Dorothée regarde comme les plus heureux, le tour de sa pensée a toujours été assombri par une nuance de pessimisme. Les circonstances politiques et les dépouillements de tous genres qui appartiennent à la vieillesse n'ont fait que l'accentuer. Ce n'était pas une nature joyeuse. Je me demande si elle a jamais ri, ce qui s'appelle rire. L'abandon et la détresse dans lesquels s'est débattue sa première enfance l'ont marquée pour sa vie. Mariée sans amour encore adolescente, n'ayant pas eu de jeunesse, elle ne s'est jamais épanouie. Aucun triomphe d'amour-propre, aucun succès de beauté et d'intelligence n'ont pu combler l'incurable vide de cette vie riche de tant de dons.

(19) Mmes de Noailles, de Jumilhac, de Liéven, M. Molé, sans compter Talleyrand qui « n'ouvrait la bouche que pour faire entrer les morceaux les plus délicats ».

Le dénigrement et la calomnie les lui avaient fait, d'ailleurs, chèrement payer.

Cependant, jusqu'au bout, Mme de Dino s'est intéressée à ce qui se passait dans le monde. Il est même curieux qu'elle ait pu se croire détachée de la politique. En fait, elle ne l'a été que lorsque ses facultés de penser ont été dissoutes par l'excès de la souffrance physique. Elle se tenait au courant de tout, ayant des correspondants dans toutes les capitales, elle lisait les journaux avec soin, les interprétait, les méditait; et sa réflexion solitaire, plongeant dans le chaos d'un monde en transformation, n'apercevait aucune raison d'espérer, aucune promesse pour l'avenir. A ses yeux c'était la faillite de l'Europe entière, et aucune joie personnelle ne venait compenser le désastre collectif. Le 29 décembre 1860 elle écrivait : « Que rencontrera-t-on sur la route qui reste à parcourir? Personne ne saurait le prévoir. L'ennui, le manque d'intérêt, de but, forment une plaie qui pour n'être pas saignante, n'en est pas moins profonde; on n'en guérit point, et je ne sors du découragement et de l'ennui que par des sujets d'impatience et d'irritation. »



On faisait un extrême plaisir à Mme de Dino et on la flattait infiniment en la comparant à Mme de Maintenon. Vraiment, quelques traits de l'une font songer à l'autre. Le souci fervent des pauvres, uni à l'indifférence pour les individus, en est un. Il y en a d'autres. Toutes deux étant nées pour gouverner, Mme de Dino avec plus d'éclat, si les circonstances le lui avaient permis, Mme de Maintenon plus en sourdine. L'une comme l'autre savait très bien employer la sagacité de son esprit aux simples détails d'un foyer domestique.

Chacune d'elle a été très adulée, et critiquée sans mesure. Et comment Mme de Dino aurait-elle tant admiré Mme de Maintenon si elle ne lui avait ressemblé en quelque chose?

Elle lui ressemblait en effet, mais avec plus de largeur dans l'esprit, une intelligence plus souple et plus étendue, un sens diplomatique plus libre. Je ne crois pas qu'au fond de son cœur il y ait eu beaucoup plus de sensibilité, mais elle était incomparablement moins sèche. Pour mieux dire, elle n'était pas sèche, et Mme de Maintenon l'était beaucoup, cela s'entend sans oublier le bien qu'elle a fait, et celui qu'elle a voulu faire.

L'obsédante préoccupation de sa bonne renommée a faussé beaucoup de choses en Mme de Maintenon. C'était une hantise à laquelle elle sacrifiait tout, elle d'abord, et à l'occasion les autres.

Il y avait dans le tempérament de Dorothée plus de vigueur, de liberté, de droiture. Les erreurs de sa jeunesse furent éclatantes. De celles de Mme de Maintenon personne n'a jamais été sûr, sauf, bien entendu, Saint-Simon.

En fait, ni l'une ni l'autre de ces deux femmes n'a livré le secret de sa nature profonde, même quand elles croient montrer « tous les replis » de leur âme. Chacune s'est vu refuser, sinon la sérénité promise aux âmes de bonne volonté, au moins le simple bonheur contenu dans le don quotidien de soi. Dorothée, mère et grand'mère, est une très charmante aïeule, mais qui a autre chose à faire que de sourire à ses petits-enfants, et de réchauffer ses derniers jours à leur jeunesse. La pente inéluctable de sa nature l'a orientée autrement.

Du reste, elle ne leur est nullement indifférente. De même qu'autrefois elle « volait » à Aubijou au secours de Pauline, maintenant elle se précipite à son chevet quand Pauline est malade. Sa fille est restée l'enfant préférée; Marie de Castellane, parmi la bande des petits-enfants, est celui qui tient le plus au cœur de sa grand'mère. Elle prend soin de son avenir, la marie toute jeune au prince Antoine Radziwill, unissant ainsi les affections présentes aux souvenirs d'autrefois (20). Pour éviter à Mme de Castellane « les ennuis, les fatigues et les soucis auxquels sa santé ne suffirait pas », le mariage est célébré à Sagan, le 3 octobre 1857.



Ce qui reste à dire sur cette dernière phase de sa vie, Mme de Sagan elle-même l'a dit, et comme aucune plume étrangère ne pourrait le faire. Il faut relire cette page 46 du tome IV de la *Chronique*, où elle dit montrer « son âme dans tous ses replis ». (23 février 1852). « Je suis rentrée dans ma retraite qui est tout ornée de glaçons. J'aime Sagan malgré tous ses défauts sur lesquels je ne m'aveugle nullement; il m'a coûté trop d'efforts, trop de sacrifices pour ne pas avoir, par cela même, acquis du prix à mes yeux. Puis j'y ai fait quelque bien, ranimé la contrée, donné de la vie, du mouvement à la population; ma surabondante activité y a trouvé pâture. J'ai quelques motifs de croire que j'y suis bien vue, et qu'on y redoute ma mort comme la fin du monde, c'est-à-dire comme la fin de ce petit point presque imperceptible du monde. D'ailleurs, j'y ai traversé toute une vie de l'âme,

(20) Le prince Radziwill était le petit-fils de la Princesse Louise de Prusse, marraine de Dorothée et qui l'aimait baucoup. Les Radziwill étaient restés ses très fidèles amis.

orages, luttes, secousses; j'y ai ensuite trouvé calme, méditation, recueillement. La Providence, en m'y conduisant, par mille voies bien détournées, a fait preuve là de son admirable habileté, patience et miséricorde. Il est juste que ce soit là que je paye le plus volontiers le tribut de ma reconnaissance.

« Il n'y a pas d'amertume dans mes paroles; pour de la tristesse, c'est autre chose! Comment n'en éprouverais-je pas là? et ailleurs? et partout? J'ai eu un mari sans vie domestique; j'ai eu des enfants sans vie maternelle; j'ai quelques rares amis et j'en suis séparée; j'ai eu des guides et des protecteurs, ils ne sont plus sur la terre; ma santé n'est plus ce qu'elle a été; mes souvenirs sont souvent fort amers, comme le sont tous ceux dans lesquels on ne peut fouiller sans buter à chaque pas contre une erreur, une folie, une déception. J'ai fait, en grand, en petit, en autrui et surtout en moi-même les plus tristes expériences. Voilà de quoi justifier toutes les tristesses. Les miennes sont fréquentes, je dirai même constantes au fond de l'âme, point apparentes dans le monde, moins comprimées dans la solitude; et voilà pourquoi je leur appartiens sans partage à Sagan. Et cependant, en y regardant bien, je trouve que si j'ai autre part plus de distractions, j'ai à Sagan plus de consolations. J'y ai mes pauvres; c'est si bon à aimer, à soigner... » Il faut bien noter le mot qui suit, et qui est si caractéristique : « A soigner, précisément parce que les individus n'entrent pour rien dans l'intérêt qu'ils inspirent. On ne voit ni leurs défauts ni leurs qualités, on ne voit en eux que les membres souffrants de Celui qui s'est immolé pour nos péchés. Plus les péchés ont été multipliés, et plus il est doux et consolant de soigner notre Sauveur dans les plaies et misères de ceux que la Providence place sous nos yeux. »

Beaucoup des ressorts secrets de son action, et les plus essentiels, tiennent dans ces quelques lignes. La courbe complète de sa vie y est tracée. Sa « surabondante activité » n'aurait pas eu peur devant un royaume à gouverner. Elle s'en est taillé un comme elle a pu. En même temps, elle travaille à combler, à force de bonnes œuvres, les abîmes creusés par les « erreurs » et les « folies » de jadis. Ayant jugé son passé, elle s'emploie à le résorber dans la charité. Sa religion n'a jamais été rayonnante; elle s'est faite de plus en plus profonde et sérieuse. Les pauvres ont pris une place croissante dans sa pensée et dans son action. Elle leur donnait, plus encore que son temps et son argent, une sollicitude constante, avisée, toujours en alerte sur leurs besoins. Et tout cela se faisait sans joie, sans sourire, avec un détachement complet de toute préférence personnelle...

Comme toutes les vies qui s'attardent, celle de Mme de Dino

a été assombrie par les morts successives de presque tous ceux qui avaient accompagné sa route. Ce n'est pas toujours, alors, le défunt qu'on regrette, mais la parcelle du passé qu'il emporte avec lui. La *Chronique,* surtout le quatrième volume, est jalonnée de ces notations funèbres. L'une d'elles concerne la princesse de Lieven, cette autre Dorothée dont l'histoire a si souvent côtoyé celle de Mme de Sagan qu'on ne peut guère penser à l'une sans rencontrer l'autre. Au vrai, on cherche le mot qui pourrait caractériser leurs relations. Ce n'est pas celui d'amitié, car elles ne s'aimaient guère. Il y avait entre elles trop de ressemblances d'écorce et d'essentielles dissemblances. Pour Dorothée de Sagan, la politique était un intérêt puissant, auquel elle s'appliquait avec tout le sérieux de son esprit. Pour Mme de Lieven, c'était de l'opium ou de la morphine. Une vie solitaire et recueillie, où elle aurait dû subsister sur ses propres ressources, lui était impossible même à imaginer.

La duchesse de Sagan lui consacre, le 30 janvier 1857, une oraison funèbre dont on dirait que la première ligne est amusante, s'il était permis d'appliquer un pareil mot à un pareil sujet : « La voilà donc morte, cette femme dont le salon sera regretté... Malgré les dix ans que Mme de Lieven avait de plus que moi, je la regardais comme une contemporaine; je l'ai tant pratiquée, son souvenir se mêlait à des années qui ont été si riches et si remplies pour moi (21), que j'ai été émue de sa fin. Ce grand gouffre du passé se remplit si vite qu'il n'y a presque plus de place que pour moi; et même, je ne tarderai guère à la prendre. »

Elle devait la prendre cinq ans plus tard, après avoir gravi douloureusement un dernier sommet : celui de l'extrême souffrance corporelle. En juin 1861, comme elle revenait en voiture de Günthersdorf à Sagan, elle fut surprise, en rase campagne, par « un orage violent, un ouragan turbulent, une grêle monstrueuse, sans exagération, les grêlons étaient gros comme des billes de billard, tout cela a fondu sur nous avec furie... »

Les quatre chevaux, les cochers, les domestiques, les deux femmes de chambre et elle-même arrivèrent à Sagan tuméfiés, meurtris, morfondus. Sans la présence d'esprit d'un piqueur, l'accident aurait été immédiatement tragique. Il le fut dans ses suites, car Dorothée ne s'en remit jamais. Elle languit pendant quinze mois, en proie à des souffrances de plus en plus aiguës. On lui disait qu'elle avait « une double sciatique et une névralgie abdominale ». En fait, elle se sentait mourir.

(21) La princesse de Lieven était ambassadrice de Russie à Londres, pendant que Mme de Dino y faisait les honneurs de l'ambassade de France aux côtés de Talleyrand.

Toujours pleine d'énergie, et agissante jusqu'au bout, elle voulut, pendant l'été de 1862, essayer des eaux d'Ems, et de celles de Schlangenbad. Mais c'était la fin. Elle avait hâte de regagner Sagan. C'est là qu'elle devait, qu'elle voulait mourir. Elle y revint le 3 août, et s'éteignit le 19 septembre 1862, à l'âge de soixante-neuf ans.

Mme de Castellane écrivait le 26 septembre à Barante : « Ma bien-aimée mère a été admirable. Ses souffrances ont été longues et cruelles. Elle embrassait ces parcelles de croix avec reconnaissance et avec amour. Vous reconnaîtrez bien là l'âme que vous aimiez. »

Cette âme n'est pas de celles qui sont montées d'un jet, pures et paisibles comme la flamme d'un grand cierge. La petite sauvage des premières années, l'enfant pédante et hautaine, la jeune femme enivrée du Congrès de Vienne, la femme politique des années mûres n'ont trouvé leur équilibre qu'après de tristes expériences. Il y avait pourtant, en elles toutes, un germe de loyauté intérieure qui constitue leur lien commun. La duchesse de Sagan a pu mal faire. Jamais elle n'a appelé bien ce qui était mal. Et quand elle a perçu dans son âme l'appel secret à une vie plus haute, elle y a répondu de son mieux.

Son instinct de domination, qui aurait pu faire d'elle une intrigante, s'est tourné en désir de faire du bien, le plus de bien possible, autour d'elle. C'est ce qui donne à son histoire une bien autre portée que si elle s'était contentée de tenir un salon politique à Paris, à Vienne ou à Londres.

MERCVRIALE

LETTRES

JULES VALLES ECRIVAIN MODERNE. — Jules Vallès n'est pas de ces écrivains envers qui la postérité se soit montrée bonne fille. Il a suscité d'ardents dévouements, celui de Séverine par exemple, commandé, un moment, l'admiration bruyante de certains « écrivains du peuple » qui le révéraient comme patron, enflammé au hasard de la découverte quelque jeune imagination, mais on peut dire qu'il demeure, malgré tout, inconnu, qu'on ne lui a pas encore fait réparation. Feuilletez une histoire de la littérature (les manuels de classe ont jugé plus simple de passer son nom sous silence), vous le verrez expédié en trois lignes entre la date de sa naissance (1832) et celle de sa mort (1885) avec le soufflet d'un jugement comme : « écrivain coloré et expressif » ! Je ne vois guère que Thibaudet, dans le paragraphe qu'il lui consacre, s'étonner du peu de retentissement d'une œuvre qu'il ne place pas moins haut que celle de Jules Renard. Ce Jules Renard qui, dans son *Journal*, n'a jamais cité Vallès et jamais parlé de *l'Enfant*. Craignait-il de voir s'établir quelque comparaison avec *Poil de Carotte?*

Certes, Jules Vallès a cherché sa punition : il n'a jamais voulu se faire passer pour un écrivain professionnel. C'est dans l'exil, à Londres, après 1871, qu'il a écrit sa fameuse trilogie, publiant le premier volume sous un nom d'emprunt, laissant inachevé le troisième qui ne devait paraître qu'après sa mort. Il a écrit parce que tout autre moyen d'action lui était refusé et parce que du récit de sa vie, il voulait faire encore un acte de protestation et de révolte. L'histoire littéraire n'aime pas les amants de rencontre.

Du moins les révolutionnaires auraient-ils dû prendre davantage garde à lui. Mais il était apparemment né sous une mauvaise étoile : il ne s'est jamais relevé de la comparaison écrasante que Marx fait de lui avec Balzac. Où trouvons-nous, écrivait Marx en substance, un tableau vrai et dynamique de la société du XIX[e] siècle en France? Chez l'anarchiste Vallès ou chez le monar-

chiste et catholique Balzac? Bien sûr! Mais ceux qui le rééditent aujourd'hui (remercions-les en passant) (1) devraient bien s'abstenir de lui donner encore du « réfractaire » et du « révolté » dans les jambes, de l'inviter, lui qui détestait les écoles, à fréquenter celle de la Révolution. Il est seul, ou presque, à nous tendre ainsi son œuvre à bout de bras par delà le siècle, sans garde-fous critiques, sans supports érudits; nous pouvons le lire, comme un auteur publié aujourd'hui; profitons de notre chance!

Il a d'ailleurs si peu vieilli! N'étaient les événements qu'il conte et qui datent son récit, où verrait-on que celui-ci a été écrit il y a plus de soixante-dix ans? Il est contemporain de Rimbaud, éternellement jeune, mais aussi de Théophile Gautier, Flaubert, Maupassant, Huysmans, Zola, dans un siècle où tonne encore la voix de Victor Hugo. Chaque ligne de ceux-ci se présente à nous avec ses papiers d'identité. Lui, on dirait qu'il vient d'écrire à l'instant : « Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que 4 heures. » Un style dru, sec, « humoreux », non pas pointu comme celui de Jules Renard, effilé plutôt, à la façon d'une belle lame flexible qui, à la fois, caresse et fouaille avant de darder sa pointe, avant de faire sortir de son cocon dérisoire ou tragique l'humour. On se rappelle la scène, mais il en est d'innombrables : Vingtras qui a poursuivi la patronne de la pension Entêtard en lui réclamant son salaire est amené devant le commissaire que se méprend : « Je vous crois innocent, déclare celui-ci. Avec des noix, des pommes de terre frites et du raisiné, vos passions devaient plutôt être calmes qu'ardentes... Vous aviez un œuf, à la vérité, tous les quatre jours, mais si ce que vous dites est vrai, — si vous pouvez faire constater qu'il y avait trois jours que vous vous n'aviez pas eu d'œuf — aucun médecin ne conclura en faveur de l'attentat par la violence. »

On trouve parfois chez lui des « arrangements » à la Jules Renard : « mes manchettes illuminent de blanc ma main à teinte de citron, comme un papier de soie fait valoir une orange », et il lui arrive de « faire des mots » : « coquicide », par exemple, le fait de manger un œuf contenant un embryon de poulet. Mais alors que Renard cultive le mot d'esprit, travaille et tord sa plume pour le lui faire cracher au terme d'un développement qui vient de loin, Vallès fait jaillir le « mot », plus souvent la

(1) *L'Enfant*, *le Bachelier*, *L'Insurgé*, publiés sous la direction de Lucien Scheler (Les Editeurs français réunis).

formule, de sa situation même qu'ils éclairent brusquement et à laquelle ils donnent un sens. Du genre de notations à la Rimbaud : « Ma patrie est debout, j'aime mieux la voir assise », il est prodigue, mais leur préfère encore la comparaison filée qui garde du calembour, du simple comique de mots. A propos de Murger, mort pauvre et considéré, il écrit : « Resté misérable, il avait dû nouer sa gloire, comme une queue de cheval, avec le ruban rouge. »

Parce qu'il avait horreur de l'intellectualisme et de l'abstraction, parce qu'il a su préserver en lui l'authenticité de la sève populaire, ses comparaisons, ses images, ses métaphores ne sont pas le produit d'un travail cérébral; elles éclatent, concrètes, juteuses, comme de riches trouvailles du cœur et de la sensibilité. Ce gavroche a fait ses classes, mais les études n'ont pas perverti sa nature, ont au contraire permis à celle-ci de s'affirmer. Il a vraiment vu comme des épouvantails la fausse grandeur et l'enflure du bien-dire; son goût inné de la révolte, qui l'a dressé contre toutes les autorités, lui a fait également récuser les prestiges du style. Il n'écrit certes pas comme on parle, et c'est pourtant une voix qu'on entend, gouailleuse, féroce, attendrissante, à la fois unique parce qu'à travers elle s'exprime un homme authentique, et anonyme parce qu'elle est celle du peuple, à la fois directe parce qu'elle vise à susciter le dynamisme des passions qui doivent conduire à l'action, et profonde parce qu'elle s'établit sur le fond sonore des clameurs et des plaintes d'une classe qui réclame son droit à la parole.

La littérature, dans son ensemble, n'est parvenue que tout récemment à faire triompher le langage de la rue, celui des sentiments, des passions et des instincts, sur le langage intellectualisé des cabinets, des salons et des Académies. Récente également la volonté qu'elle a de se faire oublier au profit de tout ce qui n'est pas elle, de laisser voir la figure de l'individu unique qui l'asservit. Jules Vallès, moderne par son style, l'est plus encore par son propos : montrer l'homme qu'il fut, non comme Montaigne ou Rousseau par référence à l'humanité tout entière et de façon que chaque homme se reconnaisse en lui, non même comme Gide par référence à des principes ou un milieu dont les déterminations le pousseraient à acquiescer ou contredire, mais comme un être unique dont l'unique raison d'être est la révolte. Elle naît avec lui et il en est l'incarnation avant même que sa mère lui donne la première fessée; toutes les humiliations qu'il subit, ses rancœurs et son immense besoin d'amour insatisfait ne la font pas grandir d'un pouce; elle traverse, intacte, les mul-

tiples aventures d'une adolescence pitoyable, et on ne peut même pas dire qu'elle s'épanouisse dans la révolte collective que fut la Commune. En bref, on dirait que Jacques Vingtras, le réfractaire, a plié chaque circonstance de sa vie à son instinct unique, qu'il a choisi sa famille, son adolescence abandonnée et jusqu'aux événements publics. Avec lui, la Commune saute de l'Histoire dans la conscience; elle devient le couronnement d'une existence, comme si cette existence l'avait par ses propres forces suscitée.

Bien sûr, tout cela est une illusion. Mais à l'emprise sur nous de cette illusion, on mesure la puissance de l'artiste et le caractère moderne de son accent. En dehors de toutes les raisons qu'il avait d'écrire son livre et parmi lesquelles compte peu celle d'écrire « un beau livre », jaillit cette autre : mêler fiction et réalité au point de créer une vérité auprès de laquelle la pure et exacte relation des faits serait mensonge. Il importait à son propos que Jacques Vingtras ne fût pas, comme lui, conduit en prison par un père poltron, après le 2 décembre, comme il importait qu'il tuât en duel son ami Legrand, lequel, nous le savons, fut seulement gravement blessé par Jules Vallès. Ainsi la révolte du peuple de Paris en janvier 1871 devient-elle pour Vallès l'équivalent de ce que fut la guerre d'Arabie pour T. E. Lawrence, la guerre d'Espagne pour Malraux : la réalité façonnée par une conscience.

L'artiste plus grand que son œuvre, l'homme plus grand que l'artiste et, tous trois, faces complémentaires d'une conscience unique qui crée son monde, ne serait-ce pas là une définition acceptable de l'art moderne? Il serait temps de s'apercevoir que Jules Vallès illustre celui-ci à un degré éminent.

Maurice Nadeau.

Moïra, par *Julien Green;* in-16, 250 p., 270 fr. (Plon). — Les romanciers catholiques décidément s'attaquent aux monstres volontiers. Un monstre, de pureté certes, ce Joseph Day, qui un jour débarque dans une petite université américaine avec pour principal objectif d'apprendre le grec pour lire la Bible mieux encore. Modestie de ses origines, rigorisme de son éducation, intransigeance forcenée de ses convictions, rien ne le préparait à l'atmosphère estudiantine. Et c'est le bouleversement de l'être qui se refuse aux réalités de la vie comme aux siennes propres. Il se heurte aux brimades, ou aux démonstrations d'amitiés particulières que lui vaut sa beauté de rouquin farouche et dont il ne soupçonne pas même la nature. Mais surtout il y a chez ce garçon, qui ne se dévêt qu'après avoir éteint et détourne les yeux devant les statues dénudées, moins d'hypocrisie qu'il ne le croit lui-même dans le refus d'admettre la réalité de la chair : peut-être la terreur inconsciente d'un éveil redoutable.

Par dérisoire provocation, un clan de camarades poussera dans sa chambre une jeune affranchie, Moïra (qui d'ailleurs se prendra au jeu). A l'ultime seconde, tandis qu'encore on peut le croire vainqueur, il cédera à l'instinct avec une fureur sauvage; ensuite étouffera la fille. Il eût pu fuir, mais, finalement, choisit de se dénoncer, et nous le quittons là.

On a reproché à Green l'invraisemblable outrance de son héros. Mais outrance et intolérance ne

sont-elles pas virus adolescents et qui se développent ici dans un terrain prédisposé par une violence héréditaire, une foi mal dirigée, desaxée même, une médiocrité d'esprit que l'auteur, au reste, ne cherche pas à nier. Et si la crise, bénigne chez certains, se dénoue en un acte misérable, c'est affaire de romancier. Il lui revient de l'amener logiquement.

D'ailleurs il ne plaide ni ne conclut, nous livrant à l'état brut cet être — de chair quoiqu'il veuille — dans sa rigidité superbe et douloureuse, et sans nulle concession. Au lecteur, selon qu'il pense, de méditer. C'est le propre de Green d'y donner matière, et cela déjà n'est pas un mince mérite. — S. B.

Le Scandale, par *Maurice Toesca;* in-16 double couronne, 400 p., 450 fr. (Albin-Michel). — Un rideau romanesquement levé sur les arcanes du Ministère de l'Intérieur pendant une crise qui rappelle fort l'affaire Stavisky. Le cas mental d'un jeune fonctionnaire — zélé jusqu'à l'exaltation et que l'intransigeante conception de sa fonction conduit au bord de la folie — donne quelque intérêt à ce livre. Un pur aussi, d'une autre essence, à qui encore cela ne réussit pas trop bien. — S. B.

La Souricière, par *André Gillois;* in-16, 240 p. (Ed. de Minuit). — Cas de conscience du jeune avocat scrupuleux (décidément les purs reviennent). Pour cœurs sensibles et chemin de fer. — S. B.

L'orgue à bouteille, par *René Masson;* in-16 double couronne, 272 p., 325 fr. (Gallimard). — Le petit monde des besogneux de la musiquette. René Masson qui a déjà prouvé qu'il savait écrire, fait avec *l'Orgue à Bouteille* (dont chaque chapitre a pour titre une note) sa gamme populiste « tristouillette et comique ». Plus l'un que l'autre sans doute, et d'un réalisme verdelet. Le vrai seul n'est pas toujours aimable. — S. B.

Les Iles du Ciel, par *Raymond Millet;* in-8° couronne, 236 p., 270 fr. (Calmann-Lévy). — Avec plus de poésie que de vraisemblance, l'auteur a rassemblé à Paris, dans un petit groupe fort uni, les types les plus divers de proscrits, l'Allemand démocrate ayant dû fuir son pays avec sa femme juive, le Russe blanc, l'Italien communiste, le Français utopiste. Les événements qui les éparpillent, la part qu'ils y prennent, détruiront les illusions; l'espoir demeure. — S. B.

Les Voyageurs, par *Lydia Chweitzer;* in-16 double couronne, 276 p., 370 fr. (Gallimard). — Un premier livre qui promet; d'une facture tranchant enfin sympathiquement sur le tout-venant. Chimère et réalisme mêlés avec le talent de qui sait voir et dire, sentir aussi. — S. B.

La passagère invisible, par *Maurice Carême;* in-16, 175 p. (A l'Enseigne de la Sirène, Bruxelles). — Un voyage. Un journal de bord adressé à la bien-aimée lointaine. Une prose facile, un peu de poésie et passablement de fadeur. — A.-M. B.

L'amour et la peur, par *Élisabeth C.;* in-16, 358 p., 380 fr. (Gallimard). — Une femme éprise de tout ce qui est vie, sensible au beau, mal à l'aise devant la laideur, ardente et vibrante comme le sont souvent les tuberculeux, telle est celle que nous révèlent ces lettres et ce journal. « Je vivrai un grand amour », ce titre résumerait assez bien l'ensemble des sentiments exprimés par Élisabeth C., mais il faut y ajouter l'humour, si plein de fantaisie et de jeunesse que l'on retrouve jusque dans les passages les plus tristes et les plus sérieux et qui donne à l'ensemble du livre une note très personnelle. — A.-M. B.

Livres reçus : *Le Prince vagabond*, par Louis Saurel (SEPE); *Comme le Pélican du désert*, par Jean Masaris (Julliard); *La Lumière d'Amour*, par Pierre Artel (Guy Boussac); *L'Homme de ma vie*, par Aurel (La Tour du Guet); *Le Double*, par Dostoïevski, nouvelle édition (Sulliver); *La Perle de Ceylan*, par Paul Alpérine (Tallandier); *Influences*, par Pascal Themanlys (Pro Libro).

POESIE

DOUX ET CRUEL, par *Noël Ruet* (Points et Contrepoints). — **PETITES LEGENDES** et **LA LANTERNE MAGIQUE**, par *Maurice Carême* (Collection de la Bouteille à la Mer et Stock). — **LES PAYS-REFUGES**, par *Roger Bellion* (Editions du Pigeonnier). — Quoique, dès l'*Ombre et le Soleil* et surtout dès le *Musicien du Cœur*, qui datent respectivement de 1923 et de 1924, certains critiques et non des moindres aient classé Noël Ruet parmi les fantaisistes, le poète de *Cercle Magique*, de *l'Anneau de Feu* et de *Châteaux d'Enfance* est beaucoup plus un héritier d'André Chénier et d'Emile Despax que de Paul-Jean Toulet ou de Tristan Derème.

Son nouveau recueil : *Doux et Cruel*, nous le montre en pleine possession de ses dons d'élégiaque et de paysagiste sentimental. A cinquante et un ans Ruet a gardé toute sa fraîcheur de jeunesse et l'on retrouve dans la plupart de ses récents poèmes la grâce naturelle et la souriante simplicité qui faisaient le charme de tant de vers cadencés par lui entre sa vingt-cinquième et sa trentième année. L'amour de sa Wallonie natale aux collines voilées de brumes légères ne le quitte jamais et se mêle dans son cœur à l'amour qu'il a pour la ville des villes, pour ce Paris puissant et familier dont il nous vante les multiples beautés dans une préface étrangement émouvante. Emouvant, voilà bien l'adjectif qui semble entre tous lié à la poésie des pages les plus denses de *Doux et Cruel*; émouvant dans la mélancolie de même que dans la tendresse et secret comme une confidence à peine murmurée :

Il emplissait ses yeux de la nuit étoilée.
Des colombes volaient, blanches, dans son cœur noir.
Il chantait pour sa grâce enfantine en allée.
Il pleurait sur la cendre amère de l'espoir.

Il était seul. Il regardait couler la Seine.
Les arbres chuchotaient des mots qu'il comprenait.
La lune avait pour lui, dans sa lumière pleine,
L'attrait lointain d'un visage qu'on reconnaît.

Et tandis que Paris dormait dans le silence,
Que des ombres glissaient sur les pierres du Louvre,
Il entendit les pas, les rires d'une danse
Et son cœur était frais comme une fleur qui s'ouvre.

Alors il vit le front, les yeux de Lucienne,
Il leur parlait encore à la pointe du jour.

A sa voix répondait sa voix musicienne
Et le soleil naissait avec son jeune amour.

Le son de ce livre est largement humain et les poèmes que Ruet a composés pour son père et pour sa fille comptent parmi les meilleurs qu'il nous ait donnés depuis longtemps. *Doux et Cruel* nous touche autant par son harmonie pénétrante presque toujours parée des attraits de l'adolescence que par sa tristesse grave et profonde marquée par les nombreuses duretés de la vie quotidienne. Mais, au lieu de se plaindre, Noël Ruet demeure pudique à souhait, se réfugie souvent aux lisières du silence et du songe et se console de tout en voyant à la fin d'avril briller ainsi qu'une espérance miraculeuse un vaste champ de fleurs devant ses yeux émerveillés.

●

Maurice Carême, Belge comme Noël Ruet, fait aussi partie de la génération des poètes qui ont juste dépassé la cinquantaine. Les *Petites Légendes* qu'il vient d'offrir au public français laissent discerner sans doute plus que tout autre de ses livres son désir de concentration. Bien que ce titre charmant soit emprunté à Emile Verhaeren, on ne remarque chez Carême aucune affinité avec le chantre vigoureux des *Villes Tentaculaires*; mais on peut au contraire rapprocher aisément plusieurs de ses poèmes des inoubliables chansons de Maurice Maeterlinck où toute l'essence du symbolisme semble être contenue.

Carême suggère plutôt qu'il ne raconte et les plus accomplies de ses « petites légendes » s'ouvrent sur le rêve comme des fenêtres fleuries de capucines sur une calme rue de province. Plus que devant un poète nous sommes ici devant un magicien qui n'ignore pas que le *Clair de Lune* de Verlaine n'a que douze vers et que l'*Adieu* d'Apollinaire n'en a que cinq et qui vise à une brièveté tout ensemble mystérieuse et substantielle. Il est difficile de choisir dans ces *Petites Légendes* entre tant de menus chefs-d'œuvre. Voici pourtant le *Collier* qui est sûrement une pièce d'anthologie :

Ne prenez pas les armes
Et gardez votre peine.
Le collier de la reine
Est un collier de larmes.

Que pourrais-je vous dire
Que vous ne sachiez pas?

Nous avons tous un roi
Caché sous notre rire;

Nous avons tous un monstre
Attaché à nos pas
Et les bras de son ombre
Sont l'ombre de nos bras.

Nous connaissons la tour
Où le roi veille en armes:
Mais nous aimons l'amour,
Peut-être pour ses larmes.

Peu de temps après les *Petites Légendes,* Carême a fait paraître aux éditions Stock une jolie réimpression de la *Lanterne Magique* écrite pour les enfants. Beaucoup de grandes personnes prendront plaisir à lire ou à relire ces poèmes pleins de vivantes surprises et qu'il faut placer parmi les meilleurs modèles d'un genre particulièrement difficile. Souhaitons que la publication de ces deux excellents ouvrages aide à répandre en France le nom de Maurice Carême déjà fort connu en Belgique depuis une dizaine d'années au moins.

•

Lorsque, en 1942, la *Rue aux Oiseaux* parut à Villeneuve-lès-Avignon, nous sûmes qu'un nouveau poète nous arrivait, chargé de promesses et capable d'allier une réelle inquiétude à la fraîcheur d'âme la plus spontanée. Roger Bellion ne cachait certes pas son admiration pour l'Apollinaire d'*Alcools* et pour le Carco de la *Bohème et mon Cœur;* mais son originalité commençait d'apparaître en de courtes pièces où des anges se parlaient à voix basse dans une trouble atmosphère de pluie, de brume et de fumée. Les *Faubourgs du Ciel* suivirent en 1943, le *Sang d'Iphigénie* fut publié en 1944, et voici maintenant les *Pays-Refuges.* Ce livre est le meilleur de Bellion, celui où il a mis le plus de lui-même et de son cœur, lourd d'angoisse et tourné vers les ombres errantes de la nuit. La musique assourdie de ses vers semble parfois percer un étrange brouillard; mais c'est une musique venue de très loin et qui porte en elle des secrets à demi rêvés d'enfance.

Ces *Pays-Refuges* contiennent également des poèmes d'une grande force lyrique comme, par exemple, cette pièce liminaire

où les beaux vers se pressent et bondissent dans un audacieux mouvement :

Je n'attends rien que le silence de mon être,
La nuit repose entre les rêves de la mer...
Que cette paix de l'ombre et des flots me pénètre,
Que ce calme des eaux ne soit plus que ma chair.

Que je me perde en vous, fontaines de l'espace,
Muet ruissellement des songes, des sommeils...
Si je puis me confondre à ce torrent de grâce,
Mon sang réchauffera les sources du soleil.

Si je puis me dissoudre en cette heure ineffable,
Si je puis retrouver l'ange des profondeurs,
Demain, mon cœur battra dans un château de sable,
Mes lèvres calmeront l'angoisse des pécheurs.

Si je puis épouser cette paix qui m'appelle,
Si je puis devenir ces flots vierges du vent,
Si je puis m'alléger de mes œuvres mortelles,
Si je puis oublier ce que pèse le temps,

Si je puis rassembler les saisons éternelles...

La puissance n'est cependant pas la marque essentielle de la poésie de Bellion. Il incline beaucoup plus volontiers vers le flou, vers l'indicible, vers une sorte de grâce indécise et quasi languissante qui a d'ailleurs un charme très authentique. Le songe, la neige et le silence jouent un rôle important dans son inspiration à la fois naturelle et surnaturelle; et l'on doit bien augurer des prochains recueils de ce poète de trente-cinq ans, s'il parvient à ne rien perdre de ses dons si rares et si personnels, tout en œuvrant avec un plus vif souci de perfection.

Philippe Chabaneix.

Cette autre mer profonde, par *Pierre Grosclaude* (Éditions de la Tour d'Argent, Paris, 2, rue Chaptal). — Voilà sans doute le meilleur recueil paru à ce jour de l'auteur d'*Au fil du fleuve*, de *la Poursuite obstinée*, d'*En exil*, de l'*Eternelle escorte*. C'est aussi dans ce volume que l'actuel président de la Société des Poètes français semble s'être complètement délivré de certaines influences et qu'il nous découvre son authentique personnalité de poète, sans d'ailleurs qu'il ait renié quoi que ce soit de ce qu'il doit à ses maîtres. D'une forme très dépouillée où seul l'essentiel est retenu dans les mailles serrées d'un vers respectueux de la plus stricte observance classique, les poèmes de « Cette autre mer profonde » expriment avec une sensibilité frémissante une émotion contenue et qui par là même nous atteint davantage, cette angoisse métaphysique qui déjà se faisait jour dans les précédents ouvrages de Pierre Grosclaude, mais avec moins de sûreté dans l'expression. Le problème de l'être et du devenir reste le souci permanent du poète. Un certain hégélianisme se fait jour dans cette pensée mouvante qui cherche au delà des apparences et de soi-même une certitude qu'elle sait bien qu'elle ne pourra jamais atteindre. C'est cette instance perpétuelle, cette quête de soi-même à travers les paysages, les sensations et les sentiments qui

confère à cette poésie toute sa valeur, toute sa portée philosophique, bien que rien ne soit plus éloigné cependant du poème philosophique. La pensée ici se dégage directement de la transposition uniquement poétique et verbale, de tout un monde mystérieux de sentiments, de songes et où se construit dans l'écoulement des choses, l'œuvre d'art, seule certitude donnée par la solidité d'une forme pure aux fluctuations de l'idée, à l'imprécision d'une émotion, à l'instabilité humaine.

Sonnets, par *Alain Beckers* (Bruxelles, Librairie Dietrich). — Le poète belge Alain Beckers nous offre une suite de cent douze sonnets absolument remarquables et par la pureté de la forme qui obéit aux exigences étroites de la loi du genre sans aucune défaillance, ni concession. Beaucoup plus que de Heredia, ces sonnets se réclament de la haute leçon mallarméenne. Cette influence directe, quel poète de notre temps et parmi les plus grands, ne l'a point subie? Mais ce n'est point tant dans l'expression, chez Beckers toujours transparente, ni dans un parti pris d'hermétisme — qui quoique l'on en ait pu dire n'était pas chez Mallarmé un parti pris ou même une volonté concertée de poser des énigmes, tout le souci et l'essentiel de la recherche du Maître d'Hérodiade ayant été de transposer poétiquement dans une sorte d'alchimie verbale les objets généralement simples et naturels qui servaient de prétexte à ses plus étonnantes découvertes — mais justement par ce souci de nous révéler par la seule magie du verbe le mystère quotidien qui nous entoure de toute part et qui s'incorpore au plus banal décor, au paysage le plus familier, à l'instrument le plus usuel. C'est assez dire combien, avec des mots de tous les jours, Alain Beckers élève jusqu'aux plus hautes spéculations de la pensée le moindre prétexte. Cependant le poète jamais ne s'éloigne du concret, sans quoi la pensée désincarnée ne saurait subsister, ni être communicable. L'émotion au contraire palpite ici sous chaque mot, dans l'inflexion de la phrase et la souplesse merveilleusement adaptée d'un rythme sans défaillance, ni rupture. Un chant très pur transporte le lecteur dans un monde merveilleusement ordonné où le songe ne se sépare plus de la réalité sensible. On voit jusqu'à quel degré de l'initiation orphique le poète porte ici la puissance du verbe.

Etudes latines, par *Jean-Michel Renaitour* (Alphonse Lemerre, éditeur). — Ce livre comblera d'aise les raffinés, ceux dont le goût a été formé lentement par l'étude des poètes latins et alexandrins, fruit d'une civilisation qui demeurera toujours celle où l'esprit et le cœur humain ont épanoui leurs plus belles fleurs. Ces poèmes ne sont ni des traductions ni des adaptations en vers français de Catulle, Martial, Stace ou Properce. Mais sous l'affabulation poétique où l'on retrouve les noms mêmes qui se lisent aux poèmes d'Ovide, de Martial, de Catulle, c'est tout de même les traits particuliers de l'esprit de Jean-Michel Renaitour que nous trouvons en ces vers irréprochables tout parfumés de senteurs méditerranéennes. L'antiquité n'est ici qu'un prétexte poétique. Nous y découvrons une âme qui chante ses peines et ses joies sous la marque des grands poètes dont quelques-uns nous furent révélés sur les bancs du lycée.

Mais de quelle culture vaste, profonde et précise témoigne un tel tour de force qui est ausi éloigné de la traduction que du pastiche! Il me semble qu'Henri de Régnier eût aimé ce livre et les suprêmes élégances de ces jeux qui vont beaucoup plus loin que le stratagème à l'abri duquel Jean-Michel Renaitour a voulu dissimuler son propre cœur.

La joie du dernier jour, par *Pierre Yvernault* (à l'enseigne de l'homme méditant, Paris, 4, rue Joseph-Bara). — Une importante et pertinente préface de Luc Estang nous introduit utilement à la lecture des poèmes de M. Pierre Yvernault. Il n'est pas indifférent de savoir que celui-ci est prêtre. Mais on l'eût deviné si on n'en avait été prévenu. Les poèmes de M. l'abbé Yvernault sont écrits en vers blancs, mais parfois de lointaines assonances ou contre-assonances en précisent le contour et en accentue curieusement la mélodie. Toutefois le rythme de ces vers manque souvent de netteté et de fermeté. Si la quantité y est toujours, la place des accents n'est pas toujours heureuse et souvent il y a des ruptures rythmiques qui arrêtent désagréablement le lecteur qui se laisse cependant entraîner par le mouvement intérieur, sensible et profond du sentiment poétique. La joie du dernier jour est un hymne d'espérance et de foi dans le dogme de la résurrection des corps promise par le Christ même. Mais ici, toute la création participe à cette espérance

et le poète et le prêtre trouve dans la nature toutes les raisons de croire et d'espérer en ce renouveau dans l'éternel d'une chair régénérée et purifiée. Le ton de ces poèmes est singulièrement exaltant et la simplicité, la sobriété de l'expression, l'économie des moyens ajoutent encore à la force persuasive de ces accents qui émeuvent l'âme au plus profond de sa vie secrète.

Le Poème de la Meuse, par *Jules-René Thomé* (éditions de la Grève). — Aux premiers vers du prologue de ce très beau poème de la Meuse, Jules-René Thomé se défend d'invoquer les dieux grecs et latins selon la Muse épique. Mais quoi qu'il en ait, le ton familier de ce poème par lequel il nous fait suivre le cours de la Meuse à travers la France, la Belgique et jusqu'en Hollande, garde ce je ne sais quoi hérité de cette admirable veine homérique où, sans enflure ni grandiloquence et par le seul mouvement de ses vers, le poète nous entraîne presque sans que nous nous en apercevions sur la route peu fréquentée des grands aèdes. Et c'est avec des mots de tous les jours qu'il compose une vaste symphonie où comme dans les œuvres des plus grands maîtres passent dans l'orchestre et comme en transparence les refrains de chansons populaires, les évocations d'anciennes légendes qui se développent et se transforment en thèmes larges et puissants. La vie de la rivière, des provinces qu'elle traverse, le souvenir de Domrémy et de l'épopée de Jeanne, les grands peintres, les poètes qui furent de ces pays sont tour à tour évoqués beaucoup plus par allusions et d'une manière très indirecte, qu'en leur personne précise. Et c'est ici que justement apparaît l'authentique poète qui transpose verbalement les réalités sensibles qu'il mêle à celles non moins vraies d'un monde invisible.

J.-R. Thomé, qui connaît toutes les ressources infinies de son art, passe du vers libre, assonancé ou non, à l'alexandrin le plus rigoureusement classique, selon les besoins essentiels du récit, de l'évocation et les nécessités d'un lyrisme généreux et pur qui s'épanouit en de larges cadences appolliniennes.

Ce beau poème, largement développé, laisse dans l'esprit du lecteur entraîné par le mouvement irrésistible d'un rythme sans défaillance une impression de grandeur et de plénitude que l'on éprouve assez rarement aujourd'hui devant les œuvres poétiques contemporaines.

Poèmes, par *Edgar Valès* (Les Febvres du vers nº 2, Paris, Henri Lefebvre). — Ce recueil, édité avec un soin et une élégance qui font honneur à Henri Lefebvre, est d'une qualité singulière. Les poèmes qui le composent, inspirés par Chartres, la Vallée d'Avre, se terminent par une admirable suite de sonnets où le métier sans défaut de l'artiste du vers ne le cède en rien à la densité et à la force de l'inspiration. Edgar Valès est l'ami d'André Berry à qui il a consacré une magistrale étude dont nous rendrons compte tout à l'heure. Mais cette amitié, si elle suppose une influence réciproque exercée par l'un et l'autre de ces vrais poètes, laisse voir davantage une parenté d'esprit, des affinités plus qu'électives entre ces deux tempéraments qui demeurent chacun très personnels. Cette poésie nous transporte loin de ce monde désordonné où ce siècle barbare nous condamne à vivre. Mais elle reste d'un ton très direct et le poète passe avec aisance du ton le plus familier à l'expression lyrique la plus haute. Poésie chargée de sens, d'émotion et de significations secrètes qui nous enveloppe de mystère et nous rend sensible tout un monde invisible où se révèle la présence divine. La noblesse de ces poèmes s'exalte encore par la beauté simple et pure de la langue et la virtuosité avec laquelle Edgar Valès sait jouer de toutes les ressources d'une prosodie exigeante et rigoureusement traditionnelle.

André Berry, poète des Esprits de Garonne et du Trésor des Lais, par *Edgar Valès* (Henri Lefebvre, éditeur). — Cette remarquable et pertinente étude est la seule complète qui ait été faite sur André Berry. L'amitié qui lie l'auteur de cet ouvrage à l'objet de son étude, si elle donne un ton particulier de chaleur aux développements d'Edgar Valès, ne lui ôte aucune liberté d'esprit et de jugement. Mais elle rend plus vivante cette analyse approfondie de l'œuvre de Berry et lui ôte toute sécheresse érudite, tout caractère de pédanterie. Il est juste que le prodigieux conteur en vers, le poète fécond du Trésor des Lais ait inspiré un si bel ouvrage. Nous savons particulièrement gré à Edgar Valès d'avoir mis l'accent sur le lyrisme contenu et secret du poète des Esprits de la Garonne, sur la signification universelle de ses poèmes et sur le caractère hautement spirituel et quelquefois mystique

que la virtuosité de l'artiste, ses dons incroyables de conteur ont quelquefois dissimulés aux yeux de critiques moins avisés. Le livre sera indispensable à ceux qui voudront étudier la poésie de ce siècle où André Berry occupe indiscutablement une place importante.

LIVRES REÇUS. — Jean Chambrin : *Avers et Revers* (Cahiers du Nouvel Humanisme); Bernard Citroën : *Contes Espagnols* (chez l'Auteur); May Day : *Marche à l'Aube* (Points et Contrepoints); Fac : *Vers de Mirliton* (Lescaret); Gérard Guillon : *Rimes au Vent* (Regain-Monte-Carlo); Jean Laroche : *L'Eclat du Ciel* (Editions de la Revue Moderne); Roger Maurice : *Traduit de Moi-Même* (chez l'Auteur); Lucien Reynaud : *Eaux-Fortes et Pastels* (Cahiers du Nouvel Humanisme); Olivier Sten : *Les Pitres Bleus* (Editions France-Poésie); Raymond Syte : *Mots à Personne* (Debresse); Odette Trémélat-Legay : *Le Miroir Secret* (Cahiers du Nouvel Humanisme); Jean-Jacques Vaure : *Gare de Triage* (Debresse).

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

CINEMA

L'ECOLE ANGLAISE. — Voici plusieurs mois, comme j'avais introduit quelques réserves dans un article de l'*Ecran français* consacré à *Noblesse oblige*, je me suis fait vertement reprendre de divers côtés, et presque pour anglophobie. C'est comme on a l'honneur. C'est peut-être assez dire aussi la haute réputation conquise en cinq ans par le cinéma britannique. Car à l'époque où Georges Charensol et votre serviteur signalaient parmi l'indifférence opaque des confrères une éclatante réussite issue de l'école documentaire d'outre-Manche — *Western approaches*, de Pat Jackson, simple histoire d'un convoi transatlantique, où le *Technicolor* était servi par une exemplaire discrétion — il eût été hardi de prédire que le jour était proche où l'Angleterre et l'Italie se partageraient la plus haute estime du public parisien. Les Italiens ont affermi l'école néo-réaliste, qui techniquement se distingue par le tournage dans les rues compliqué d'éclairages artificiels, et dont le message social trouve sur le continent entier ces spectateurs innombrables dont la familiarité avec le chômage, l'occupation, le brassage des races, le marché noir fait qu'ils peuvent s'identifier aux héros de l'écran. L'apport anglais est moins compact, parce que l'enseignement documentaire s'effrite, parce que la production joue sur plusieurs tableaux, et parce que la représentation du monde y demeure soumise à des impératifs qu'on croirait intemporels. Mais il consiste en quelques chefs-d'œuvre et en une haute qualité moyenne.

Si l'on devait condenser l'apport anglais en quelques lignes, peut-être pourrait-on cavalièrement le résumer ainsi. Œuvres para-documentaires : *Western approaches*, *La route est ouverte*, *Waverley steps*, *Come Saturday*, *Daybreak in Udi*, *Target for to-night*. Documentaires : *Stelle*, *The beginnings of history*, *The*

world is rich, des films scientifiques. Couleur : *Steel* encore, *Henry V*. Grands morceaux de prestige à caractère expérimental : *Hamlet* (théâtre et cinéma), les *Chaussons rouges* (danse et cinéma), à la rigueur *Une question de vie ou de mort*. Films de fiction construits sur un arrière-plan documentaire, le mot entendu dans un sens stylistique : *Men of two world*, *The way to the stars*, *Ceux qui servent en mer*, *Scott de l'Antarctique*, *Millions like us*, *Heureux mortels*, *The Blue lamp*, et *Brève rencontre* si l'on veut, pour autant qu'une œuvre pareille puisse échapper à la catégorie des classiques. Films d'époque : *Olivier Twist*, les *Grandes espérances*, la *Reine des cartes*. Drames : *Huit heures de sursis*, *L'Honorable M. Sans-Gêne*. Néo-réalisme : *Il pleut toujours le dimanche*. Comédies sociales : *Noblesse oblige*, *Passeport pour Pimlico*, *Whisky galore*, *Chance of a life time*, *the Winslow boy*. Comédies sur l'enfance : *A cor et à cri*, *Première désillusion*. Comédie policière : *Au cœur de la nuit*. Comédie : *L'esprit s'amuse*. Peut-être encore une comédie mondaine : *Spring in Park lane*.

La plus claire impression qui se dégage de ce bilan admirable est que, à quelques exceptions près, que nous nommerons des éléphants blancs — *Hamlet*, la *Reine des cartes*, *Question de vie ou de mort* — le cinéma anglais est d'autant meilleur qu'il est plus spécifiquement anglais, comme le cinéma italien est d'autant meilleur qu'il est plus spécifiquement italien. Mais qu'est-ce qu'un film spécifiquement anglais? C'est un film de bonne observation sociale, puisque l'Anglais est l'animal social par excellence; de style et de tradition documentaires, puisque l'école documentaire anglaise a pour caractère distinctif de s'attacher à la représentation des hommes entre eux, c'est-à-dire au social; c'est un film marqué par les traits les mieux affirmés de la psychologie anglaise, tels que le laconisme suggestif, la discrétion, la pudeur des sentiments, le masque de l'humour. Evidemment, voilà bien des clichés, mais qu'y peut-on? La seconde impression, c'est que ce cinéma spécifiquement anglais est régi — laconisme, discrétion, humour — par des valeurs masculines : à quatre ou cinq titres près, la liste dressée impromptu et qui constitue comme l'épine dorsale de cette chronique est une liste de films où sont débattus des problèmes où la femme n'a qu'une part marginale ou de contre-point; voyez le contraste que cela fait avec le cinéma français, où l'érotisme est un mot de passe et où son omni-présence s'insinue au cœur des mêmes problèmes, comme, exemplairement, dans le *Diable au corps*; où le marivaudage a nourri au moins un chef-d'œuvre : le *Silence est d'or*. Voyez aussi

le contraste du cinéma anglais et du cinéma américain de ce même point de vue : le cinéma américain étant conçu dans ses moyennes sur la mythologie de la vedette féminine et sur l'érotisme qui n'ose pas dire son nom, comme on le voit clairement dans la scène de *Notorious* où Rita Hayworth ôte son gant avec une longue, provocante et presque religieuse solennité; le cinéma américain étant celui d'une société que régit la femme, victorieuse ou déchue; étant aussi, ou ayant été, celui du marivaudage (*New-York-Miami, Sérénade à trois*).

Les tabous régnant, une extrême pudeur jointe au respect des autres et qui font qu'on ne redoute rien tant que de les embarrasser, la frayeur naïve de la femme si distinctive de l'adolescent anglais, tout cela contribue à bannir l'érotisme. Il est pourtant de charmantes Anglaises, comme chacun le sait, et l'on peut rêver indéfiniment sur la marchande de crevettes de Hogarth; il est pourtant des périodes anglaises de licence et de grossièreté; mais la poésie qui s'offre au voyageur est partout la poésie sociale, ou celle de la nature, nulle part celle de l'érotisme; à conclure que la reproduction de l'espèce y est mystérieuse et clandestine. Le moins admirable de ce tableau est bel et bien le mépris de la femme. Robert Hamer, l'un des scénaristes britanniques les plus intelligents (je suis moins sûr de son génie de metteur en scène), a fait deux films — *Il pleut toujours le dimanche*, *Noblesse oblige* — le premier dans l'East-end, le second sur les grands de ce monde, où, en chaque cas, les femmes sont des oies. Uniquement et simplement des oies. Affolées, dans les faubourgs, par l'idée de chanter dans un jazz; héritières acéphales, dans *Noblesse oblige*. A l'autre extrémité, Celia Johnson, l'épouse admirable de *Brève rencontre*, sensible et pourtant fidèle, mue par le sens de sa responsabilité (je ne suis pas chargé du courrier du cœur, mais il peut intéresser quelques lecteurs, peut-être quelques lectrices, de savoir qu'une jeune femme française, selon ce qu'elle m'a confié, est demeurée au foyer conjugal après avoir vu le film). Entre Celia Johnson et les oies d'Hamer, rien ou à peu près. Nous sommes loin de Mme de Merteuil. Vive, en somme, la parthénogénèse mâle! Certes, il y a, dans le cinéma britannique, quelques ravissants minois plus ou moins bien utilisés — Vivien Leigh, Jean Simmons, Joan Greewood —; mais — ce n'est pas le moins troublant — la plus populaire vedette en est Margaret Lockwood, parfaite incarnation de la désolante vulgarité des classes moyennes. Evidemment, un peuple n'est pas voué à l'érotisme, qui préfère Margaret Lockwood à Rita Hayworth.

Il n'est certes que d'accepter le cinéma britannique tel qu'il

est; d'avoir le bon esprit de préférer les vertus du style documentaire à l'obsession érotique qui, érigée en système, est responsable de cent navets américains ou français; et il faut encore célébrer la maîtrise de la couleur, ainsi que le caractère expérimental des œuvres ambitieuses, qui achèvent de distinguer la production anglaise. Celle-ci souffre malheureusement d'un début d'ankylose, pour avoir emprunté à Hollywood les somptueuses méthodes de travail qui ne lui conviennent pas du tout et qui gonflent les budgets bien au delà du raisonnable. Tournage d'une lenteur minutieuse, entrecoupé de tasses de thé (ce qui est d'ailleurs plus anglais qu'américain). Exigences syndicales de plein emploi, légitimées certes par l'avant-guerre anarchique, mais qui conduisent à la notion, non plus de l'équipe minimum, mais de l'équipe maximum, dans une spécialisation si poussée qu'elle avoisine la farce. Enorme appareil administratif, énormes cachets, énormes limousines, chargés des relations avec l'extérieur, aimables, élégants, intelligents, fastueux, mais qui gagnent en vingt heures de parlotes hebdomadaires autant que trois ou quatre critiques français, de quelque autorité, en soixante ou soixante-dix heures, à gratter le papier. Vaiment, comme si les positions commerciales d'Hollywood étaient partout entamées, comme si le cinéma britannique était assuré d'une somptueuse rentabilité sur la planète, comme s'il était immunisé contre la concurrence. La claire conséquence est qu'après avoir conquis le premier rang dans l'ordre du succès d'estime, il va de marasme financier en marasme financier, et qu'il se produira sans doute une quarantaine de films en Grande-Bretagne cette année, contre une centaine en France, et cent cinquante, peut-être, en Italie. Qu'on songe qu'*Hamlet* a coûté cinq cent cinquante millions, et *Jour de fête* quinze. Tout le mal que l'on souhaite à l'admirable cinéma anglais, c'est donc de redécouvrir que le cinéma est un fait artisanal.

Jean Quéval.

Macbeth. — Laurence Olivier, transposant *Hamlet*, a entrepris un grandiose exercice de style. Comment faire du cinéma avec du théâtre? Voyez *Hamlet* (par exemple). Orson Welles, transposant *Macbeth*, a choisi le sujet où pourraient s'inscrire son tempérament et sa vision. Il ne s'est pas trompé de sujet. C'est un monde marqué par le péché originel et d'avant la civilisation qu'il propose; le monde du bien et du mal, en deçà du bon et du mauvais goût; un monde tellurique aussi, taillé dans la roche et les peaux de bêtes. On n'y retrouve ni *Kane* ni les *Ambersons*, mais on y retrouve Welles, qui paraît mettre en pratique l'axiome de Cocteau : ne pas avoir un style, mais du style. Qu'en tout cas ce sont là bien des libertés avec Shakespeare? Fondamentalement, il y aurait à dire. Formellement, oui. Mais pourquoi pas? L'indignation contre les *digests* est du pédantisme puritain purement moderne et assez sot;

les anciens n'avaient pas ces préjugés; ils avaient raison (si les *digests* sont souvent imbéciles, c'est un autre problème). Enfin Shakespeare lui-même ne prenait pas de gants avec ses prédécesseurs. D'ailleurs les croquants qui se choquent des formes burlesques et barbares de la transposition de Welles sont ceux mêmes qui se choqueraient de Shakespeare sans la référence de Shakespeare. Pour le reste, il se trouve que l'esthétique de Welles ne m'a pas touché et que je n'aurai pas l'envie de revoir son film; mais je suis sorti de la vision de *Macbeth* quelque peu désarmé à l'égard de l'auteur.

Singoalla. — Une picaresque et délirante grande machine qui fait vaguement songer à la *Couronne de fer;* des fragments de poésie tragique sur l'amour et la mort; une réflexion sommaire sur l'incommunicabilité entre les classes et les races; un moyen âge suédois stylisé; des personnages vêtus de défroques animales-végétales. Le tout inscrit dans une anecdote qui, résumée, est plus ridicule que nature et que voici : l'héritier d'une lignée aristocratique quitte son château et sa noble fiancée pour une bohémienne; la tribu de celle-ci vole le trésor de la chapelle du château; son chef, et l'amoureux gitan de la belle bohémienne, et la mère de l'amoureux gitan, décident d'empoisonner le blond seigneur suédois; combat entre la tribu et les soldats du château; le seigneur est récupéré, mourant; pour le reste, match nul, car le trésor a été perdu dans la bataille; des années passent; le seigneur a épousé la fiancée princesse qui lui a donné un enfant blond, cependant que, des mêmes œuvres, la bohémienne a mis au monde un enfant brun; il y a la peste; l'enfant brun trouve le chemin du château, découvre le trésor, le rapporte à son papa; en outre, il conduit son papa vers sa maman; la tribu gitane attaque le château; tout le monde est tué, apparemment, sauf le seigneur, qui emporte avec lui un cadavre et un souvenir. Là-dessus, essayez-vous à résumer n'importe quel drame élisabéthain. Mais si ce n'est donc pas dans le sujet même — une légende suédoise, que Christian Jaque a tourné sur place — que gît le ridicule, où est-ce? Suggérons hardiment quelques explications, pour ce qu'elles valent. Nous sommes parfois dans la tragédie lyrique et parfois dans le mélo le plus avoué, du fait de l'adaptation. Celle-ci, conçue en commun par Pierre Véry et par le metteur en scène, comporte, il m'a semblé, le défaut supplémentaire d'introduire les chevauchées et les combats en contrepoint du dialogue d'amour d'une manière intempestive. Puis, presque tout le monde dit faux, et le fils de la bohémienne a l'accent de Poil de Carotte. Puis, Pierre Véry — pourtant l'un des écrivains les plus habiles et les plus vigoureux du cinéma français — ne paraît s'être méfié ni du coefficient d'éloquence que des images lyriques conféreraient à ses répliques, ni de la convention de la poésie tragique au cinéma qui est le legs de l'impérialisme prévertien. C'est dommage. Car les éclairages de Christian Metras sont uniment admirables et tout le travail de Christian Jaque — mouvements d'appareils discrets, au rebours de sa réputation, montage brillant des scènes de bataille, maniement des foules, cadrages efficaces — contraint à rendre les armes. Musique d'un lyrisme redoutable. Comédiens impossibles à juger. Dommage, dommage. On voudrait penser du bien, autrement qu'en saluant des moments bien venus et des prouesses techniques, de ce film indiscutablement raté, surtout peut-être parce qu'on n'y a cru que juste assez pour essayer de le réussir selon les formes et canons.

Miranda. — Une sirène exerce ses ravages amoureux parmi la bonne société de Londres. Le postulat est nourri de bonnes situations comiques (elle mange les poissons rouges, etc.), et de situations dramatiques moins originales. Aimable, bien joué, un peu longuet, d'une reposante amoralité superficielle. On est fixé sur le ton dès la première image, on abdique donc volontiers les attributs du critique, on n'est jamais tenté de les récupérer, on est heureux d'une heure et demie de détente sans vulgarité. Entre les œuvres ambitieuses et les sornettes déshonorantes, ainsi se situe exactement ce film, excellent dans sa catégorie, et tel qu'il en faudrait beaucoup. Il m'a renvoyé à *Sirenland*, de Norman Douglas, le Valery Larbaud des Anglais : c'est le plus charmant livre d'érudit qui soit. Jacques Vallette devrait bien le traduire pour le *Mercure;* mais me mêlé-je des oignons d'autrui?

Courts métrages français. — Tout le pilpoul esthétique sur les plafonds de *Citizen Kane*, la dramaturgie de la profondeur du champ dans les *Meilleures années de notre*

vie, la télévision dans les *Enfants terribles*, n'empêche pas le cinéma d'être un commerce. C'est à faire que le commerce n'étrangle pas l'art que le critique, entre autres, doit veiller. De ce point de vue, la sauvegarde du court métrage, où il se dépense plus de recherche et d'énergie créatrice que dans tout Hollywood, et littéralement infiniment plus, est une tête de chapitre capitale. Il y faudrait une refonte complète de la législation. Mais c'est quelque chose déjà que la salle Pleyel ait été remplie l'autre jour à l'invitation du *Syndicat des producteurs français de films éducatifs, documentaires et de courts métrages*. Des cinq films, aucun qui soit une révélation; mais leur ensemble donne l'assurance que le genre demeure vigoureux, malgré d'incroyables entraves de toutes sortes, et que ce pays-ci est peut-être encore le plus riche en ce domaine ensemble sacrifié et privilégié. Non pourtant que la soirée ait brillamment débuté.

Au fil de la Charente. — *Au fil de la Charente*, de Marc Magnin, est en effet le type achevé du documentaire banal, où le financement — ici, les syndicats de fabricants de cognac — s'inscrit un peu trop clairement dans toutes les images. Méchant mixage, en outre, du commentaire et de la musique, et déplorable enregistrement de celle-ci. En dehors de quoi, certes, et documentaire banal pour documentaire banal, celui-ci est bon, et vaut surtout par la superbe photographie des paysages d'eau.

Une plongée du Rubis. — Le dernier film du commandant Cousteau, consacré à la plongée d'un sous-marin. La quête des images est cette fois sacrifiée dans quelque mesure à l'exposé didactique. Mais c'était le sujet, il est traité avec maîtrise, et sa fascination même fait le reste. La caméra étanche est un bel instrument.

Le chaudronnier. — Le chaudronnier du moyen âge travaille aujourd'hui sur tous les métaux en feuille. Il fait donc des carénages d'avion, des prototypes de carrosserie d'automobile, des réservoirs d'essence, des coques, des ponts, des mâts de navires. De ce sujet traité sur commande, Georges Rouquier, sans l'escamoter, au contraire en l'exposant clairement, efficacement, a fait pourtant un exercice de style fascinant et fort. Quelle maîtrise de l'exposé, des éclairages, des cadrages! Guy Bernard a écrit une jolie musique obsessionnelle, qui malheureusement tourne un peu court, et il l'a conjuguée avec un bruitage suggestif. De l'excellent travail, tout cela, et le meilleur moment de la soirée.

Gauguin. — Alain Resnais a porté l'une des dimensions du film d'art très près de son point de perfection quand il a tourné *Van Gogh*, biographie dramatisée par l'œuvre même du peintre. Lui-même déclare, avec cette scrupuleuse et déconcertante humilité qui le distingue et l'honore, qu'il n'est point trop satisfait du *Gauguin* conçu selon les mêmes principes. Sans doute a-t-il tort et raison. Le commentaire, emprunté à Gauguin lui-même, est dépourvu cette fois du lyrisme embarrassant qui gâtait un peu *Van Gogh;* en cela, il y a progrès. Pour le reste, le second film — le second, du moins, par la chronologie de la projection publique — souffre de la comparaison, par le simple fait d'abord qu'il est le second en effet, et qu'ainsi le choc émotionnel est émoussé. Mais qu'y pouvaient le réalisateur, et Gaston Diehl, qui est aussi à l'origine, et qui fut ici, si je comprends bien, le conseiller artistique de cette double entreprise? Dans pareil ordre de choses, comparaison n'est donc pas raison. Malheureusement, même sans s'arrêter à l'injustice de ces vues extrinsèques, *Gauguin* semble bien être le moins heureux des deux films, pour des raisons qui échappent à la réalisation — montage, mouvements d'appareil, truquages, musique de Darius Milhaud, d'un baroque un peu provoquant sur le générique, mais ensuite excellente. Plutôt serait-ce affaire de matière première et d'alchimie. D'une part, nous n'avons pas, pour cause, de témoignage sur Gauguin avant sa conversion à l'art, et il manque ainsi le contraste avec sa vie bourgeoise; nous n'avons pas non plus les auto-portraits nombreux, hallucinants et qui disaient les étapes de la tragédie où s'inscrit l'œuvre de Van Gogh; les écrits du peintre, enfin, sont fragmentaires. C'est seulement d'ailleurs depuis le récent et passionnant livre de T'serstevens que les dernières années commencent de trouver leur vérité et leur couleur. Voilà pour la matière première. L'alchimie, c'est que la couleur n'a pas toujours découvert sa meilleure adéquation noire et blanche, comme dans *Van Gogh*. Encore doit-on s'excuser du ton trop acéré

de cette note sur un film fascinant, qu'on n'a encore vu qu'une fois, qu'on reverra certes plusieurs autres avec plaisir, et qui exige quelque familiarité pour fonder un jugement sérieux. A ce propos, *Van Gogh* a obtenu un Oscar 1950 à Hollywood.

La montagne est verte. — *La montagne est verte* — film de Jean Lehérissey, produit par J.-K. Raymond Millet — clôturait la soirée. Victor Schœlcher, les Antilles, l'abolition de l'esclavage. Le sujet est noble, et un spectateur au moins a beaucoup appris. Mais la pureté documentaire est compromise dans un genre hybride qui exige que des personnages de l'histoire soient incarnés par les comédiens, etc. Ce côté de farce n'engendre pas l'émotion. Œuvre impossible, donc, mais honnête dans ses limites.

Mélodies natales. — Le folklore biélo-russe. Danses et chants, sur des mélodies populaires anciennes et modernes. Plans d'ensemble, à peu d'exceptions près, qui mettent en valeur, à l'arrière-plan, ou entre deux morceaux, un quai de gare villageoise, les nuages, un lac, le blé qui lève. Jeunesse des visages, sûreté et souplesse des mouvements, justesse des timbres, mise en place des chœurs, virtuosité des passages burlesques, costumes ravissants. Des transitions d'opéra, mais enlevées avec une simple bonne grâce qui rappelle les réussites de la comédie autrichienne d'avant-guerre. Détonnent, parce qu'elles furent tournées en studio, la séquence dansée en mime des rivaux amoureux, et, à un moindre degré, celle du tourbillon de neige. Quels progrès, se disait-on, ont faits ces Russes! Pour un soir, plus d'icones, plus de Sixième Socialiste, plus d'initiales ni de mots de passe, rien que des Russes, et, pour un soir, l'obsession politique rangée au vestiaire! Quel repos, de ne plus avoir à réfléchir sur le train du monde! Alors, sur la dernière scène, éclata l'hymne d'amour à Staline, déifié sur une icone colossale, encadré d'icones minuscules. Au couvent, la récréation est de courte durée. Les croyants seront scandalisés de notre frivolité; mais pensent-ils à Staline quand ils dansent?

Autres courts métrages soviétiques. — *Mélodies natales*, vingt-neuf minutes sur trente d'excellent cinéma, était projeté par le *Studio de l'Etoile* en même temps que d'autres courts métrages russes, dont il est de loin le meilleur. Il faut cependant dire le saisissant intérêt, visuel et scientifique, des *Plantes carnivores* qui, pour citer le commentaire, situent « les frontières relatives, conditionnelles et mouvantes » qui séparent le végétal de l'animal. La visite au zoo russe — on a oublié le titre — montre, en somme, la rééducation pacifique des enfants de fauve qui sont nés là. Attachant. En revanche, de la *Vallée du Soleil* — une ville d'eau du Caucase, photographiée en *Agfacolor* — on pense le plus grand mal, à une douzaine de plans près, ceux des vastes paysages : les visages sont plus atroces que ceux du *technicolor*, le commentaire est d'une naïveté épouvantable, et ce qu'on nous montre d'une exposition de peinture est à donner du génie aux pires pompiers de France.

Dessins animés soviétiques. — Les dessins animés qui complètent le programme — *Première leçon*, *Le gai potager*, *Histoire d'un soldat* — sont naturellement en *Agfacolor*. Ils sont intéressants par leur contenu éducatif indirect; une recherche plastique qui aboutit à quelques beaux plans parmi beaucoup d'autres; la tentative, réussie ici et là, d'intégrer le paysage et toute la nature. Mais il n'y a pas de stylisation du dessin, peu de gags, peu de mouvement, presque pas de scénario, et le fantastique est d'une indigente timidité. Le mieux de l'expérience est encore dans une certaine humanisation des bêtes, même quand elle contredit les naturalistes (où les scénaristes ont-ils pris que l'éléphant *se targue* d'être fort?). Il est, au total, impossible de ne pas préférer Paul Grimault et Walter Lantz.

L'héritage de la chair. — Le second film anti-raciste réalisé par le metteur en scène Elia Karan; le premier, *Gentlemen's agreement*, était consacré à la question juive (on dirait plus justement, à l'égard du film comme de la juste définition de l'obsession malfaisante qu'il peignait : la question anti-juive); celui-ci concerne les noirs d'Amérique. Deux scénaristes, dont le vieux routier Dudley Nickols. Ils ont imaginé des personnages où s'incarne, si l'on en croit les livres, comme l'arc-en-ciel d'un problème où le devoir de justice est clair, mais où les solutions sont parfois difficiles : celui de la cohabitation du blanc et du noir dans le sud des Etats. L'indigence et le mépris où ils sont tenus dégradent certains noirs, devenus chenapans, ou pire; d'autres sont nuiment admirables;

dans certaines familles persiste un rapport de pure charité chrétienne entre noir et blanc; en général, le blanc est pharisien, hypocrite, vil, moche. C'est ce qui ressort du film et c'est ce qu'enseignent les livres. Le plus clair. c'est l'état de demi-servitude où est maintenue la communauté noire par la coalition des puissances en place — police, justice, chefs d'industrie. André Philip a formé naguère des remarques analogues sur l'état de sécession entre les classes dans *Le problème ouvrier aux Etats-Unis*. L'argument, ainsi fondé sur de solides données d'obsérvation, individuelle et sociale, se développe en situations plausibles, où les surprises du rebondissement dramatique ont leur juste part. Tout au plus regrette-t-on, vers la fin, une espèce de discours : les discours, hélas! sont toujours explicites. D'où vient que le fil soit un peu détendu, à quoi attribuer la démarche de feuilleton de cette œuvre d'intentions valables et nobles? Il faudrait lire le découpage pour répondre. Il y a encore beaucoup plus grave. La mise en scène est au rebours de la crédibilité (sauf deux ou trois passages, dont celui où le phare d'automobile de deux voyous fouaille les dessous de l'héroïne qui les fuit) : éclairages léchés; photographie d'art; arrière-plan sonore de grenouilles, de poules, d'oiseaux; musique attendue et inutile. Toute cette confection, toute cette théâtralité ruinent l'argument. Jeanne Crain, la négresse « blanche » autour de qui s'articule l'anecdote, est excellente; la grand-mère noire crève l'écran; plusieurs silhouettes, fait rare dans les films américains, sont chargées.

Mariage dans l'ombre. — Le thème de ce film allemand, d'ailleurs emprunte à un fait divers authentique, est admirable dans sa simplicité tragique. Un couple d'artistes, elle Juive, lui Gentil, se suicide, pour éviter la déportation de l'épouse, la séparation, la persécution morale et l'agonie du souvenir qui guetteraient le mari. Honnêtement narré et interprété, au regard de ce thème ambitieux, le film est lent, bourré d'embarrassantes réminiscences techniques, construit avec une lourdeur sans surprises, et d'un manque d'imagination, visuelle et dramatique, qu'on voudrait imputer au louable souci d'effacement devant une belle histoire. Mais cette relative indigence ne sert pas le thème.

MUSIQUE

REPRISE D'ARIANE A NAXOS *(Opéra-Comique)*. — Une reprise? Oui, puisque *Ariane à Naxos*, donné pour la première fois en France au Théâtre des Champs-Elysées par la troupe du Berliner Staatsoper pendant l'Exposition de 1937, fut monté dans une version française à l'Opéra-Comique en mai 1943. Mais la représentation de 1937 fut sans lendemain; et celles de l'Opéra-Comique eurent lieu en un temps où bien des Parisiens se trouvaient éloignés, de telle sorte que la reprise est presque une création. Des modifications ont été apportées aux décors; la mise en scène est nouvelle. L'ouvrage de Richard Strauss mérite d'ailleurs qu'on y revienne : c'est un chef-d'œuvre accompli, le chef-d'œuvre du *Barok-Styl* cher à l'auteur du *Chevalier à la rose*, et, en tout cas, l'une de ses plus parfaites réussites. Il est singulier qu'un tel ouvrage, de si haute valeur, et tellement significatif, ait attendu plus d'un quart de siècle pour paraître sur une scène française. Richard Strauss, en effet, en acheva la première version en 1912; la seconde en 1917. Est-ce donc qu'*Ariane à Naxos* effrayait par

son audace ceux qui ont pour tâche de faire connaître les chefs-d'œuvre?

L'audace peut paraître aujourd'hui sans danger, qui mêle plaisamment le bouffon au sévère. *Le Chevalier à la rose*, rencontrant le succès dès sa création à Paris, en semblait préparer la voie. Elle ne fut, tardivement, qu'entr'ouverte. On souhaite maintenant voir *Ariane* se maintenir au répertoire... Les chefs-d'œuvre authentiques n'abondent pas tellement! Je crois M. Emmanuel Bondeville décidé à les soutenir, ce qui, dans le passé, leur a manqué trop souvent. Le public est parfois long à les adopter et jusqu'à ce qu'il l'ait fait, le théâtre perd de l'argent : argument qui favorise ceux qui n'ont point la foi.

On sait l'histoire d'un ouvrage qui fut d'abord un divertissement pour *le Bourgeois gentilhomme :* M. Jourdain, pour éblouir ses invités, leur offrait un opéra, joué sur son théâtre privé. C'était *Ariane à Naxos*, Ariane abandonnée par Thésée et consolée par Bacchus. D'accord avec Strauss, et même sur ses instances, Hugo von Hofmannsthal, son librettiste, modifia le scénario. M. Jourdain fut remplacé par un riche seigneur viennois, non moins fier de sa fortune, mais plus habitué à être servilement obéi. Celui-ci décide d'adjoindre à l'*opera seria* dont il redoute l'austérité, une farce de la *commedia dell'arte*. Au dernier moment, il exige même que la farce et l'opéra soient mêlés. Et la version définitive *d'Ariane à Naxos* commence à l'instant où son intendant vient signifier au malheureux compositeur et à ses interprètes l'ordre du maître. Le prologue est fait des colères et des querelles qu'il soulève. Tout finit par s'arranger grâce aux charmes de Zerbinetta qui enjôle le musicien. Et l'on frappe les trois coups.

La toile se lève sur le décor représentant la grotte devant laquelle Ariane repose, brisée par le chagrin. Trois Nymphes — une Naïade, une Dryade et Echo — bercent son rêve. Quand elle s'éveille c'est pour gémir et demander à la Mort de la prendre. Alors surviennent les bouffons italiens, Zerbinetta, et Truffaldin, et Scaramouche, et Brighella. Arlequin suit Zerbinetta, naturellement. Elle tente d'apaiser Ariane qui ne l'écoute point. L'abandonnée croit entendre le messager d'Hadès qui l'appelle. Mais c'est Bacchus qui tend les bras à la dolente Ariane, et l'entraîne vers l'empyrée.

Qu'un tel écheveau d'intrigues embrouillées reste clair, c'est le miracle réalisé par Hofmannsthal et Strauss. En réalité, les deux intrigues demeurent indépendantes, les comédiens se contentant de commenter joyeusement l'opéra. Ce qui constitue le miracle, c'est que Richard Strauss ait su passer du style noble au style

bouffe avec une telle aisance et un tel naturel, avec tant d'humour et tant de grâce. Il fallait pour tenir la gageure une maîtrise peu commune. Les réussites de cette sorte sont réservées aux artistes de génie.

Tout au long de la partition, Richard Strauss prodigue ses richesses. Par instants, on jugerait qu'il s'amuse à se parodier lui-même, et ce n'est pas sa moindre réussite que cette sorte d'ironie amusée : il faut être très grand pour s'y risquer sans dommage. Autre audace : la composition de l'orchestre. Après avoir utilisé dans *Elektra* — et on l'en railla — une centaine d'instrumentistes, Richard Strauss en réduit le nombre à trente-quatre dans *Ariane*, comme s'il voulait prouver — il l'a dit — qu'il savait « faire autant de bruit » avec une poignée de musiciens. Mais ce « bruit », éclatant en effet dans le finale, est constamment délicieux. Le quatuor est très restreint, les bois sont par deux, un piano et un harmonium prennent place dans la fosse. Et cela sonne avec une plénitude surprenante, avec une douceur non moins extraordinaire quand il le faut. Le paradoxal harmonium lui-même, en quelques rares endroits à découvert, parle le langage qu'il faut. L'écriture polyphonique de Strauss déconcerte par son habileté.

La partie vocale n'est pas moins brillante, pas moins merveilleuse. On a parfois parlé de Mozart à ce propos, parfois aussi de Wagner. La vérité est que Richard Strauss reste à tout moment original, que ses moyens sont personnels, et que si quelque comparaison est légitime, c'est uniquement parce que sa musique se hausse jusqu'aux modèles de la perfection accomplie, et avec une aisance sans cesse renouvelée. Dès le prologue l'air du compositeur l'affirme. Les personnages sont musicalement caractérisés avec une netteté sans pareille. Au cours du tableau suivant, l'on va d'enchantements en surprises : le trio des nymphes, les ensembles des masques, l'air à vocalises — si périlleuses — de Zerbinetta — les airs d'Ariane, l'arrivée de Bacchus et le duo final, forment les sommets d'un acte très développé, et qui paraît trop court.

Il fallait à un tel ouvrage une distribution exceptionnelle. L'Opéra-Comique a pu la fournir sans faire appel à des concours étrangers. Pour être juste, il faudrait citer comme en un palmarès, tous les noms figurant au programme; rare exemple de cohésion d'une troupe qui permet de monter un ouvrage comptant de nombreux personnages sans que le moindre comparse fasse tache. Mlle G. Gamart, qui n'a point ce qu'on appelle une « grande voix », parvient par la qualité de son style à donner d'*Ariane* une interprétation excellente. Mlle Janine Micheau qui, quelques jours plus tôt, créait la Manuela de *Bolivar* à l'Opéra, montre dans Zerbinetta

qu'aucune prouesse ne lui est impossible : elle se joue des vocalises les plus périlleuses avec une assurance qu'on admire. Les trois Nymphes chantent à ravir l'exquis trio. Elles se nomment au théâtre Mmes Maud Sabattier, Solange Michel et Martha Angelici. Une débutante, qui il y a deux ans obtenait son premier prix au concours du Conservatoire, Mlle Margaret Mas, a conquis d'emblée, dans le rôle du compositeur, une place enviable grâce à la qualité de sa voix autant qu'à son art du chant. Il n'est pas sans danger d'incarner un dieu de l'Olympe. A M. Giraudeau échoyait ce redoutable honneur. Il s'en est tiré à son avantage, encore que plus embarrassé de son thyrse que de sa partie dans le duo final. Il n'est que juste de nommer aussi MM. Clavensy, André Noël et Emile Rousseau.

M. George Sébastian, qui les semaines précédentes avait dirigé à l'Opéra une brillante série de représentations du *Crépuscule des dieux*, a conduit l'orchestre de manière à traduire excellemment les moindres intentions de Richard Strauss. Il faut, chaque fois que son nom paraît, répéter les mêmes éloges de ce chef précis, chaleureux et qui est, comme on dit, la musique même. La mise en scène avait été confiée à M. Rodolphe Hartmann, qui fut, à maintes reprises, choisi par Strauss pour monter en Allemagne et en Autriche nombre de ses ouvrages. Lui aussi concourut à l'éclat d'une représentation exceptionellement brillante.

René Dumesnil.

BELGIQUE

Valère Gille, le dernier des « Jeune Belgique », est mort récemment. Il avait quatre-vingt-trois ans — ce dont on ne se doutait point, tant il gardait de verdeur physique et de vivacité spirituelle. Il restait en contact avec le mouvement littéraire et artistique, courait les réunions, les expositions, rédigeait des chroniques, ne manquait pas une séance de l'Académie de Lettres et de Littérature françaises de Belgique où Jules Destrée, lors de la fondation de cette Compagnie, l'avait appelé à siéger parmi les tout premiers. Bien sûr, il se survivait littérairement, mais il ne portait d'aucune manière le poids d'une gloire et d'un nom depuis longtemps historiques. La « Jeune Belgique » elle-même n'est plus chez nous, et ailleurs, qu'un souvenir et une date. Deux dates si l'on préfère, 1880-1900. Comme l'écrivait voici quelques mois Frans Hellens, dans l'édition belge des *Lettres Françaises*, il faudrait opérer une sérieuse révision des valeurs de la « grande époque ». Hellens

pensait sans doute et surtout aux prosateurs. Il a parlé assez durement de Maeterlinck. Il n'a pas touché à Verhaeren. Celui-là reste, et restera, qui fut le prophète de l'Europe, comme Withman fut celui de l'Amérique. Avec toute la différence d'une civilisation de deux millénaires et davantage, et l'héritage de sa race, celle des Van Eyck, des Breughel, des Rubens. Les autres poètes de notre âge héroïque n'ont plus guère de lecteurs. Des parnassiens, que faudrait-il redire? Et les symbolistes? Pour un Max Elskamp, combien de voix mortes qui donnèrent le change? Nous n'entreprendrons pas ici le jeu gratuit du démolisseur. Le témoignage des faits y suffit bien. Et nous voudrions saluer, dans la sincérité d'un juste hommage, le délicat artisan du vers français qui vient de nous quitter, aussi simplement qu'il s'était lui-même éloigné de sa génération. Valère Gille a écrit de beaux poèmes, d'une grande pureté de forme et de langue. S'il n'a pas la puissance, ni le style — si l'émotion ne crée pas ses mots — il possède la grâce et la finesse, l'élégance sensible. Son œuvre a pris rang dans la lignée des poètes de France, son nom figure dans l'armorial de la Littérature française. — Rappelons ses principaux recueils : *Le Château des Merveilles*; *Le Coffret d'ébène*; *Le Collier d'opale*; *La Cithare*; *La Corbeille d'octobre*. Les titres révèlent la nuance de l'inspiration, la discrétion, la distinction du choix. Il convient de retenir aussi *Le Sacrifice* naguère donné à la Comédie Française, et les discours de réception ou d'accueil à l'Académie — Valère Gille y reçut la comtesse de Noailles et Colette. Il commémora, voici peu, Maurice Maeterlinck.

L'on a rappelé que l'écrivain avait été, jusqu'en 1897, le dernier directeur de la « Jeune Belgique ». Une funèbre coïncidence a voulu qu'en même temps que lui, soit à un jour de sa fin, disparut aussi le premier directeur de la célèbre revue, Albert Bauwens, ancien notaire, ancien conseiller communal à Bruxelles. Bauwens était l'aîné de six années de Valère Gille. C'est lui sans doute qui avait fait les fonds du départ et soutenu le mouvement. Depuis longtemps, il avait cessé d'écrire — mais il restait curieux des choses littéraires et musicales. On le revoyait aux concerts de la Société Philharmonique, la haute taille toujours droite, la silhouette anachronique, wagnérienne, de neuvième augmentée, et qui nous évoquait des jours déjà si lointains. Le siècle dix-neuvième s'achève ainsi, parmi les tombes proches. Car il nous faut encore arrêter nos pensées sur un autre deuil de nos Lettres : Hélène Burniaux, romancière et poète, est morte tragiquement des suites d'un accident d'auto. Nous avions, il y a peu de mois, signalé son recueil : *Et voici mes chansons*. Elle avait publié plusieurs romans : *Ame*

de femme; *Ainsi va la vie*; *Fait divers*; *Obsession*, qui reflètent sa propre vie, d'idéalisme, de confiance en l'homme, en la femme, de dévouement et d'amour. Ses vers sont trempés de tendresse, d'émotion d'âme. Ils perpétueront ses ferveurs.

De tous les livres qui paraissent, et nous parviennent, chaque semaine, chaque jour, dans ce pays bilingue, où le public francophone est si réduit qu'il compte à peine d'une ancienne province de France, les plus obsédants, les plus obstinés sont les plaquettes de poèmes. On affirme partout, et dans toutes les langues, que la poésie n'est pas morte... Elle vit et fleurit chez nous d'une sève sans saisons. Nous relisons, pour cette chronique, quelque soixante opuscules, tirés d'une moisson qui s'est accumulée. La plupart, sinon tous, révèlent des qualités. L'on est surpris de les rencontrer surtout chez ceux qui restent fidèles au vers classique, aux formes régulières. Les « novateurs » suivent par trop la mode « surréaliste », elle-même prisonnière de sa voltige incohérente et divagante, hélas, souvent. Tout est permis à qui découvre, à qui se trouve en nous montrant à nous-mêmes. Rien n'est pardonné à qui se leurre et nous abuse avec des mots, sans la musique et le verbe. Sans doute aimerait-on, préférerait-on, l'inentendu. Encore faudrait-il qu'il fût perceptible — qu'il eût résonance et sens — qu'il eût forme et voix. Nos jeunes s'attardent aux approximations, aux balbutiements. Sortiront-ils de ces limites? L'un ou l'autre dégagera-t-il le vœu secret de cette poussée? La simplicité le conseillera. Et cette présence, que l'on sent, d'une âme collective, du personnage anonyme en qui l'art a fixé jadis ses traits et sa puissance de rayonnement, de durée. Il n'était point inutile, peut-être, que les modernes détruisissent les vieilles images. La besogne est faite. Il s'agit maintenant de recréer et nous attendons le bâtisseur. Au palier où nous sommes, il y a, en Belgique, des poètes. Ne disons pas, de transition. L'on vient d'attribuer à Armand Bernier le Prix triennal de la poésie. Le dernier lauréat fut Maurice Carême. Ces choix sont heureux.

Nous avions retenu, pour en parler ici, *La Famille Humaine* d'Armand Bernier, édition des Cahiers du Nord. La page littéraire porte cette dédicace : « Aux hommes de l'avenir, pour qu'ils ne connaissent plus la guerre. A ceux d'aujourd'hui pour qu'ils soient de bonne volonté », et ces mots manuscrits :

Un peu de sang a plus de prix
Que tous les métaux de la terre.

Livre d'amour, livre de foi dans l'homme. Beau livre aux fraîcheurs de matin, tout « enveloppé de fleurs et de feuillage ».

Les oiseaux confiants descendent de partout.
Je les accueillerai, les bras levés, debout
comme un bouleau dans la lumière.

Un poète ignore les servitudes de la mesure et de la rime. Il n'a d'autre règle, d'autre loi, que son chant, que sa parole ailée. Elle va, libre et légère, au gré des heures, toujours neuve, puisque le monde est toujours nouveau — et que chacun le voit par ses yeux, l'écoute par ses oreilles. Ces bruits, ces sons qui se répondent, personne encore ne les avait entendus comme celui-ci, et nul ne les a dits comme il les chante.

Un oiseau doucement chantait
Sur la branche basse d'un pin
et les passants croyaient que c'était peu de chose
cet oiseau qui chantait
Mais je voyais l'arbre trembler
Je voyais tout le ciel se rapprocher de l'arbre
Et je savais que Dieu quelque part dans l'espace
écoutait.
Et j'écoutais aussi le chant se prolonger
de seconde en seconde
et je disais tout haut « quelle joie dans le monde »
parce qu'un simple oiseau s'était mis à chanter.

Et voici *Sacre de l'Univers*, de Geo Libbrecht, le poète de *Ville détruite* autant à l'aise dans le vers ordonné que dans le vers fluide, aérien, sans poids de nombre. Octosyllabes, alexandrins? L'on n'y songe guère, et l'on suit la pensée, l'image visible, à travers la lisse des harmoniques arpégés. L'accord y frappe les silences, au repos du cœur

C'est le rythme profond qui soulève la mer
et chavire le cœur aux montantes marées
c'est le chant apaisé des lointaines pensées
et c'est avec le soir un goût de fruit amer

Les *Moissons Intérieures* de Jules Minne nous sont venues d'Afrique, de Costermansville, au Congo belge. L'auteur y administre une société coloniale. Jules Minne a obtenu, en 1935, le Prix Verhaeren. Il a publié depuis, en 1938, aux Cahiers du Journal des Poètes : *Champs de l'Angoisse*, en 1943, au Congo, *L'Habitant de la Terre*; au Congo encore, *Rythmes solaires* (1944) et *Bornes de l'Océan* (1946). A son dernier recueil de vers est joint l'essai : *Univers et poésie* (Léopoldville (1945). — Une préface nous prévient que ce livre achève « le cycle de la forêt » commencé avec *l'Habitant de la Terre :* « retour à l'homme, par l'intermédiaire des éléments ». Cette définition convient à l'ensemble de notre production poétique. Nous le disions — nos lyri-

ques se cherchent au delà des apparences, au delà du monde actuel, en vue de retrouver l'humain. Jules Minne, au sein des violences telluriques et célestes de l'univers africain semble avoir entrevu le nouveau visage :

Il descendait du ciel par les chemins de l'âme
Pour être près de nous dans ce voyage humain
Mais qui pouvait le voir marcher parmi les palmes
qui fermaient l'horizon comme d'immenses mains.

C'était, dit-il, le « hors-la-vie aux rives des vivants ». Et il était pareil à celui qui regarde avec les yeux du rêve. Nous pensons que son exil a rapproché Jules Minne de cette patrie commune où nous reconstruisons l'homme et son but en nous-mêmes. Et pour en attester d'un dernier témoignage, en ce fécond été, le onzième livre du poète exclusif Georges Guérin : *La lumière endormie.* Il vient de paraître aux Editions Lesigne, à Bruxelles. Le sous-titre : *Symphonie poétique* (1920-1945), dit le souci de construction et les dilections du Wallon qu'inspirent et la douceur de sa terre et les vocations de sa race. Les horizons cycliques et la rumeur des sources, la plainte égale des rivières y conjuguent l'ondoyance des lignes et la nuance des tons. Les vers de Georges Guérin font songer à la musique de César Franck. Ils ont cette pureté fraîche et claire, cette virginité mystique en leur amour des choses, des âmes, des aubes et des jours à naître. Tout est ravissement pour ce confident du silence où chaque instant palpite comme d'un bruit d'ailes. On ne rencontre ici que l'Espérance et la Prière — que la beauté, sœur des oiseaux et des fleurs. L'art est parfait, dont vivent un peu lointaines, telles d'un Fra Angelico, les fresques accomplies.

Les colombes d'espoir ont refermé leurs ailes
L'heure s'afflige et pleure. Il faut bien que comme elles
je ferme sur mon sein l'aile de mon amour
Il est vain de renaître à l'ivresse du jour...

Georges Guérin, comme Geo Libbrecht, comme Armand Bernier, comme Jules Minne, comme la plupart de nos jeunes, restés ou revenus aux formes traditionnelles, sont déistes — du moins invoquent-ils Dieu dans leurs poèmes. Cela nous semble signer aussi l'inquiétude, ou, mieux, les aspirations, la quête anxieuse et sereine d'un temps.

René Lyr.

La Soledad. Roman, par *Max Deauville* (Ed. L'Ecran du Monde, Bruxelles. Sfelt, Paris). — Max Deauville est un écrivain chevronné. Il a publié, depuis quelque quarante années, une série d'ouvrages remarquables et remarqués. Des romans, *La Fausse route; Le Fils de ma femme; Le Métier d'homme; Jonas; La Tournée Alberoni*, etc... Des contes : *Le Cavalier blanc; Contes Persans; Aisha...* Des pièces de théâtre, qui toutes furent jouées, entre autres : *Rien qu'un homme; Ecce Homo; Tamerlan; Le Calvaire de Vincent Van Gogh;* des « Souvenirs » de la campagne 1914-1918 : *Jusqu'à l'Yser; La Boue des Flandres; Introduction à la Vie militaire. Jusqu'à l'Yser* a été signalé, naguère, par un jury américain, comme le meilleur livre de la première guerre mondiale.

Max Deauville est président du *Pen Club* belge d'expression française. C'est dire l'estime dans laquelle ses confrères le tiennent.

Le roman qu'il vient de nous donner ne dément point les dons d'observation psychologique et de création originale du fécond écrivain. Il fait honneur à son talent. Celui-ci est fait de fines touches superposées qui sont autant de notations sans doute prises sur le vif, mais ordonnées, réfléchies dans la réalité pensée, plus vraie que la chose vue et vécue. Un sentiment profond — la simple bonté de l'homme qui double, chez Max Deauville, le clinicien, le médecin qu'il est de profession — soutient l'analyse. Il n'empêche pas la dureté, la précision du trait. Non plus que l'ironie. L'humour tempère ce que la pointe a de mordant, et le style d'acide. Le romancier se penche ici sur les laideurs d'une société cruelle aux humbles, aux malchanceux, aux exilés du sort conforme. L'héroïne est une pauvre fille que rien ne défend, qui est victime, tour à tour, de l'étudiant qui la contamine et l'abandonne; de l'employé qui l'épouse par calcul, pour son confort, pour l'économie de sa dépense; de l'artiste qui lui joue la comédie de la passion, tandis qu'il accroche sa médiocrité « surréaliste » aux faveurs lucratives d'une dame du monde. Elle mourra, dans la solitude du rêve qu'elle a poursuivi, à travers les déceptions, du seul amour qu'elle a conçu pour un jeune bourgeois égoïste qui ne s'en est pas même aperçu, et qui, lorsqu'il la retrouve, n'a d'autre souci que sa revanche de mâle déçu, de mari trompé par la riche héritière jadis préférée. L'histoire serait banale, si ce drame intérieur ne s'accompagnait de la constante rédemption, de l'élévation de cette femme, digne en sa déchéance du nom que lui a donné Max Deauville : *La Soledad*. C'est celui d'une statue de la Vierge que l'on visite dans une vieille église bruxelloise. Elle est vouée aux solitaires — c'est à elle que « Mary-Lou », devenue « Barbara », adressait des prières. C'est elle qui la gardait, pure de chair et d'âme, jusqu'à la mort qui l'accueillit — « avec son éternelle indifférence ».

La Part du Silence. Roman, par *Louis Dubrau* (Editions de l'Ecran du Monde, Bruxelles-Paris). — Le nouveau livre de Mme Louis Dubrau a été très discuté dans nos milieux littéraires. Le procès qu'en fit publiquement M. Richard Dupierreux à *l'Association des Ecrivains belges* était plus qu'une critique. Le caractère de scandale attribué au dessein de l'auteur n'a pas trop desservi son œuvre. Celle-ci, d'ailleurs, ne justifiait point tant de sévérité. Certes, il s'agit d'un livre aux peintures hardies — moins toutefois que celles de l'*Enfer de Barbusse* — une certaine obsession d'ordre sexuel hante l'écrivain. Est-ce attitude, perversion ou simplement disposition d'esprit, curiosité naturelle? Peu importe, quand d'indéniables vigueurs de style et un caractère personnel marquent le récit et définissent les personnages : Mme Dubrau a du talent. Les violences de l'écriture correspondent à la puissance du rythme, et l'on passe volontiers sur les défauts pour mettre à son rang une œuvre déjà très affirmée, exceptionnelle dans notre littérature.

La Charade de l'Avent, pièce en trois actes en prose, par *Johan Daisne* (Edition du Calame d'or, Bruxelles). — M. Johan Daisne est un écrivain flamand et ce curieux ouvrage a été traduit du néerlandais par l'auteur lui-même. Une note indique qu'il forme la fin « indépendante » du *Roman de l'Avent*. L'affabulation est fantasque. Le déroulement des scènes confus et compliqué. L'on y trouve tous les genres, y compris la pantomime, le mélodrame. La charade se développe en surimpression d'une comédie qui tient du roman policier, de la farce, du ballet et de la tragédie. Seul un nordique a pu concevoir ce « cocktail » au demeurant d'une atmosphère hallucinante et d'une suggestion emportée. Peut-être la réalisation scéni-

que ferait-elle apparaître les plans novateurs de cette « Charade » pour laquelle une musique a été composée par M. Claude Graffé. Mais quel théâtre tenterait l'expérience? — R. L.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

PARMI LES MOTS. — La philologie nourrit dans plusieurs de nos grands périodiques une rubrique attentivement suivie. A en juger par le nombre et le succès des livres d'Eric Partridge sur la langue anglaise, on peut croire que nos voisins s'intéressent à cette partie de leur patrimoine national plus même que nous ne le faisons pour le français. Il y a peut-être, cependant, assez de nos compatriotes friands de questions anglaises pour qu'il vaille la peine de leur signaler ces travaux attachants. C'est pour eux que j'écris aujourd'hui.

Partridge est bien armé pour explorer ce domaine où il est prince. Lecteur inépuisable, il foisonne en exemples aussi variés qu'imprévus. Fureteur à la curiosité jamais rassasiée, il ne sait pas s'ennuyer et écrit avec esprit et vivacité. C'est un savant solide, riche et qui a la manière de nous donner pâture. Grammairien, historien et philosophe, il a composé *The World of Words* (London, H. Hamilton, X-201 p., 12/6), bonne introduction à l'anglais où, dans les familles de langues, il situe la sienne, en esquisse l'évolution, en précise quelques traits généraux et, n'ayant pas oublié au passage l'américain, en arrive à la vie des mots sous ses aspects sérieux et comiques, et à la raison d'être de la grammaire; un de ses chapitres, non le moins réussi, est consacré à l'anglais « bon », « mauvais », et même « pire »!

C'est encore en historien et en sociologue que Partridge se fait grammairien et lexicographe et pratique ses coupes sous tous les angles et dans tous les sens. Sous le titre amusant de *Usage and Abusage* (Ib., Id., 384 p., 15/), il a montré que, même après le manuel classique de Fowler, *English Usage*, il restait à dire sur le bon emploi de l'anglais. Dans *Name into Word* (Ib., Secker and Warburg, XV-644 p., 25/), il interroge la littérature de tous les temps et de tous les pays (notamment l'anglaise, de la Bible à Shakespeare et à Dickens), l'histoire (entre autres les batailles, de Waterloo à Balaclava, et les généraux, de Wellington à Raglan, sans oublier Blucher), les sciences (voyez les savants Dahl, Fuchs, etc.), la géographie (noms d'origines de vins, d'étoffes, de fromages) et bien d'autres sources pour prouver à quel degré, dans ce domaine, le langage est « le miroir de la société et l'indice de la civilisation » (je signale au vol, pour une

réédition, l'absence de « Rowton lodging-houses »). Et l'argot militaire donc! A l'égal d'autres organes de fonctions qui prolifèrent, la guerre accélère la production et l'évolution de la langue à une cadence qui rend nécessaires de fréquentes remises au point. D'où l'utilité du *Dictionary of Forces' Slang*, 1939-1945 (Ib., Id., XI-212 p., 12/6), dernier état de la question en ce qui concerne l'anglais.

Distinct de l'argot tout court, l'argot de métiers est une mine d'une incroyable richesse. C'est celui des criminels et autres picaresques déshérités ou professionnels douteux qui a fourni ses quelque 20.000 mots et locutions au dernier recueil de Partridge : *A Dictionary of the Underworld, British and American* (Ib., Routledge, XV-804 p., 50/). Le panorama s'y étend de la Renaissance au monde contemporain. Les limites en sont incertaines. « Doss », qui signifie entre autres choses une sorte d'endroit à « pieuter », serait de bas argot, alors que « doss-house » est de la langue familière courante. « Quid » (= une guinée, puis une livre sterling) serait lui aussi de bas argot, mais trouve place dans ce dictionnaire. On voudrait parfois une étymologie, comme pour « bloody » adjectif ou adverbe plus que trivial. « Cushy » (« pépère ») est-il vraiment si bas, ou si correct et si général, qu'il ne doive pas être retenu, alors que l'est « cush »? Un tel ouvrage s'expose inévitablement à des discussions de cet ordre, sans que sa valeur en soit moindre.

Des objections semblables guettent la notion de cliché sans diminuer notre gratitude pour *A Dictionary of Clichés* (Ib., Id., IX-259 p., 8/6), dont un des grands intérêts consiste dans l'étymologie. A le feuilleter, on est accablé de voir combien tous ceux qui parlent anglais, soi-même compris, emploient de locutions éculées. Acceptera-t-on pour telles toutes celles qu'énumère l'auteur? Nous méprisons le cliché, en principe, parce qu'il est prostitué, comme l'argent ou la courtisane : c'est l'instrument de tout le monde. Mais par quoi le remplacer souvent? Ce qu'il faut proscrire, ce qui agace à juste titre, ce n'est pas toujours tant une forme de discours en soi que son emploi par l'esprit affecté ou « primaire » qui n'en sent pas l'indiscrétion. Au surplus, il faut une monnaie d'échange : fuyons, dans des limites raisonnables, la tentation de la stérilité. Ne trouverait-on pas aussi de quoi ajouter à la liste de Partridge? Par exemple, « Ivory tower ». « Silver spoon », « to have no brief for », « to warm the cockles of one's heart », « to pick holes », « like a pig in a poke », sur lesquels l'auteur pourrait n'être pas d'accord, car nous sommes ici à la frange du goût personnel, de l'usage et du bon sens. Tout

ce qui précède n'est en somme qu'un hommage à notre lexicographe, pour ce qu'il ajoute à nos connaissances et pour le branle utile qu'il imprime à nos réflexions.

Jacques Vallette.

LIVRES

Shakespeare's Heraldry, by *C. W. Scott-Giles* (London, Dent, 1950, x-237 p., 35/). — Le blason joue un grand rôle dans Shakespeare, du point de vue historique et du point de vue linguistique (car l'entente de certains termes suppose une teinture d'héraldique). L'auteur a découvert du nouveau à ce dernier égard. Son texte et ses nombreuses illustrations au trait et en couleur sont un commentaire fouillé des pièces historiques du dramatiste, et en facilitent la compréhension. D'une question biographique (l'identification de Shallow et de Lucy), il paraît ignorer le dernier état. Mais il donne d'utiles détails sur les armes des Shakespeare et leur sens.

International Modern Plays (Ib., Id., 1950, XIII-304 p., 5/). — A part *La machine infernale* de Cocteau, cet ensemble de pièces contemporaines traduites en anglais devrait intéresser les Français qui le lisent : notamment *Hannele* de Hauptmann, la *Vie des insectes* de Capek, et *Le masque et le visage* de Chiarelli, qui seront pour beaucoup des révélations. Introduction de A. Dent.

The Complete Patience Book, by *B. Dalton* (Ib., Richards Press, 256 p., 5/). — Pour les amateurs de cartes, voici sans doute le dernier mot sur les « patiences », dont un nombre incroyable sont décrites, suivies de problèmes et de leurs solutions. Livre de vacances, mais aussi occasion d'apprendre un vocabulaire étendu.

The Collected Poems of I. Rosenberg (Ib., Chatto, 1949, VIII-240 p., 10/6). — Ce poète, mort à la première guerre, aurait sans doute été l'un des grands de notre époque. Son œuvre supporte bien l'épreuve du temps, avec son style à la fois ample et compact, sculptural a-t-on dit, son goût de la grandeur, son maniement des ensembles dramatiques qui rappelle le Beddoes du siècle dernier. Quelques-uns de ses poèmes de guerre sont dans les anthologies. Mais il faut lire, pour connaître l'étendue de son registre, ce volume où pour la première fois on peut voir une édition définitive.

Themes and Variations, by *A. Huxley* (Ib., Id., 1950, III-260 p., 12/6). — Sept essais qu'il importe de méditer; cinq sur l'art et la religion, l'art baroque, Greco, Piranèse, Goya; le premier (152 p.) sur Biran; le dernier sur la « double crise » démographique et alimentaire qui nous menace de destruction. Tous ravissent par l'ingéniosité fertile des idées, par la formule incisive, par la clarté et l'aisance de l'écriture. Les deux derniers cités sont pleins d'angoisse quant à notre sort prochain. Comment échapper au déclin causé par le despotisme de la machine, la disparition de Dieu au profit de l'Etat, et la guerre qui est au bout du fanatisme nationaliste? Huxley trouve un esprit frère en ce Biran qui, déçu temporellement, s'est réfugié dans l'introspection. Mais en un temps combien plus libre que le nôtre! La tragédie est que l'esprit humain retarde toujours sur les événements (ex. : Biran, Marx). Il faut tenter de prévoir. Saurons-nous écouter ces exhortations à une politique mondiale de la population et des ressources, et ce rappel passionné, bien que sans guère d'illusions, de l'homme à sa vocation spirituelle?

The English Muse, by *O. Elton* (Ib., Bell, XIV-464 p., 15/). — Auteur d'un tableau de la poésie anglaise en 6 volumes, Elton reprend ici ce panorama des origines jusque vers 1930. Il s'occupe plus de la forme et du contenu que de l'histoire. Chez lui, l'érudit incomparable n'étouffe pas l'amateur enthousiaste et éclairé, ni la joie du détail l'idée d'une évolution harmonieuse et suivie. Sans prétention à l'originalité, l'accent de l'auteur est toujours personnel; son jugement sensible et ferme résulte d'une pratique directe, d'impressions toujours fraîches, d'un feu allumé au plus grand et au plus riche ensemble poétique qui soit.

Lyrical Poetry from Blake to Hardy, by *H. J. C. Grierson* (Ib., Hogarth Press, 159 p., 5/). — Un autre spécialiste, bien agréable à lire, de la poésie anglaise la pré-

sente ici dans une période fameuse, sous un format plus réduit. Le meilleur de cette période, à son sens, n'est ni dramatique, ni épique, mais lyrique, c'est-à-dire « extatique et dyonisiaque ». Outre les grands noms, on voit passer de petits maîtres mal connus en France — Beddoes, Darley à qui l'on ne rend pas assez justice, et surtout Clare, le poète-paysan. Très utiles aussi seront pour les Français de subtiles considérations sur le mètre et le rythme.

The Captain's Death-Bed and Other Essays, by *V. Woolf* (Ib., Id., 1950, 224 p., 10/6). — Troisième et, hélas ! dernier recueil posthume des essais de V. Woolf. Toujours la curiosité, la vivacité d'impressions, la joie à les exprimer, la malice, l'application passionnée à capter la vie dans sa vérité secrète, la vigueur dissimulée sous une grâce déliée et familière, qui font l'unité de ce grand écrivain. Des considérations sur la lecture, le cinéma, la critique, etc.; des souvenirs sur L. Stephen, l'illustre père de l'auteur; une conversation imaginaire avec Conrad; des essais sur divers écrivains (je laisse au lecteur la surprise drôle de découvrir qui est le « capitaine » du titre). Et, bienvenu parce qu'introuvable autrement, un fameux manifeste, dur, clairvoyant et un peu injuste, mais si amusant, contre les romanciers du premier quart de notre siècle.

Science and Literary Criticism, by *H. Dingle* (Ib., Nelson, 1949, VIII-184 p., 7/6). — Livre très intéressant, qui conclut à l'impossibilité présente de constituer la critique en science. La valeur essentielle en réside dans un examen rigoureux des méthodes et des théories de Sainte-Beuve, et surtout d'écrivains dont l'œuvre critique exerce en Angleterre une grande influence depuis quelque vingt-cinq ans, notamment Richards et T. S. Eliot. Dans trois essais sur Wordsworth, Swinburne et Browning, Dingle montre ce qu'il entend par méthode critique : remonter de l'œuvre à l'homme, et non l'inverse.

The Autobiography and Journals of B. R. Haydon (Ib., Macdonald, 1950, XXXIII-675 p.). — Quiconque s'intéresse à la société et aux lettres anglaises de la première moitié du XIXe siècle, et particulièrement à Keats, à Hazlitt, aux Browning et à leur milieu, doit connaître l'autobiographie de Haydon qui est ici bien présentée, et éditée avec une longue introduction et 315 p. de son journal, condensé de façon à donner de sa vie un tableau suivi. C'est d'abord l'histoire d'un peintre fanatique de son art, et qui — son autoportrait publié parmi seize excellentes illustrations le prouve — avait de grands dons de portraitiste. L'homme séduit par sa vigueur franche, reflétée dans un style plein de joyeuses colères et dans mille anecdotes et raccourcis, à propos de contemporains, qui font de son livre une friandise.

Building a Character, by *C. Stanislavski*, transl. by E. R. Hapgood (Ib., Reinhardt and Evans, 1950, 300 p., 15/). — Acteur et fondateur du Théâtre d'art de Moscou, l'auteur a condensé dans ce livre ce qui, de son enseignement, concerne la technique extérieure de la composition : parole, voix, gestes, rythme de la diction, vêtement aussi — dans la perspective d'une œuvre et d'un rôle. Ce sont des leçons supposées, dans le primesaut et avec les surprises d'un ingénieux animateur, d'ailleurs très exigeant, soumis à la nature dont il cherche à se rapprocher par l'art, par une ascèse dont l'inspiration recréée sera la récompense. Ses observations, à travers la scène, percent vers la vie de tous les jours et nous stimulent au jeu.

Stoneleigh Abbey (Derby, English Life, 32 p., 27 pl., 2/6). — **The Story of Stratford upon-Avon**, by *J. C. Trewin* (London, Staples, 1950, 80 p., 8/6). — **English Cathedrals and Abbeys** (Ib. Odhams, 128 p., 9/6). — **Spain**, by *S. Sitwell* (Ib., Batsford, 1950, XII-148 p., 16/). — Quatre livres de belles et nombreuses images, aidées de textes compétents et soignés. Une abbaye cistercienne du Warwickshire, devenue riche résidence. La patrie de Shakespeare, avec les souvenirs d'histoire et de théâtre qui s'y rattachent. L'Angleterre des cathédrales et des abbayes divisée en quatre régions, expliquée des points de vue architectural et historique, et illustrée de plus de 150 remarquables photos. A cet égard aussi, le livre de S. Sitwell sur l'Espagne constitue un magnifique ensemble. Le texte, de plus, rédigé par un connaisseur doublé d'un écrivain renommé, introduit dans l'intimité du pays, de ses richesses artistiques et de ses habitants. La signature de l'éditeur Batsford garantit la haute qualité du livre à tous les points de vue, sous sa couverture en couleurs.

The Ministry of Fear, by *G. Greene* (Ib., Heinemann, 1950, 268 p.,

7/6). — L'auteur intitule « divertissement » ce roman donné sous sa forme définitive. Il y règne un mystère oppressant, une atmosphère hallucinatoire dans une maison de santé, une recherche d'un « chez moi » chez un être désaxé. La part qu'y a l'élément policier ne l'empêche pas d'avoir en vue un objet élevé ; la compréhension de l'âme humaine « dans sa noble simplicité ».

Essays in Translation from French, by *R. L. G. Ritchie and C. I. Simons* (Cambridge Univ. Press, x-405 p.). — L'un des meilleurs manuels de traduction du français en anglais, celui de Ritchie et Moore, date de plus de trente ans. Appuyé, il le proclame, sur l'enseignement reçu en France, il contient plus de préceptes que d'exemples. Celui-ci, au contraire, œuvre de l'auteur survivant aidé d'un plus jeune, présente 114 textes français traduits en regard, sans autre théorie que d'abondantes notes qui, à elles seules, constituent une méthode de compréhension et de choix. Professeurs, étudiants, traducteurs, quiconque s'intéresse à cet art doit connaître ce beau recueil de modèles, suggestif et enrichissant.

Shakespeare Survey III, ed. *by A. Nicoll* (Id., 1950, VIII-167 p., 12/6). — La publication de ce recueil annuel d'études shakespeariennes, dont voici le troisième, est désormais un événement attendu. Le thème en est Shakespeare en tant qu'homme et qu'écrivain. Les articles principaux ont pour sujets : coup d'œil sur la vie et le milieu de l'auteur, depuis 1900; l'utilisation par celui-ci de ses lectures; une discussion des dernières théories sur la chronologie des pièces; l'influence possible sur *Coriolan* de troubles civils en 1607; la construction des tragédies; le sens de *Mesure pour mesure;* Shakespeare au Danemark; une hypothèse sur l'origine de l'in-4° de 1603 « piraté » de *Hamlet;* la scène élisabéthaine (remarquable essai, qui remanie les données acquises). Sans compter des rapports sur diverses représentations, et une revue des études consacrées à Shakespeare pendant l'année écoulée. L'illustration, comme toujours, est belle et soignée.

Philosophy and Politics, by *B. Russell* (Id., 29 p., 2/6). — Conférence nourrissante et de lecture aisée, où le philosophe bien connu défend un libéralisme tolérant fondé sur une pensée libre de tout dogme.

Lord Acton on Nationality and Socialism, by *G. E. Fasnacht* (Oxford Univ. Press, 1949, 32 p., 2/6). — Deux conférences où les rapports du socialisme avec la pensée d'Acton sont mis en lumière. Un appendice sur les ms. d'Acton relatifs à Burke.

Queen Elizabeth in Drama, by *F. S. Boas* (London, Allen and Unwin, 1950, 212 p., 15/). — Neuf études dont les deux premières sur Elisabeth et le drame de son temps. Les autres sur Shakespeare (sa culture classique, historique et autre) ; Ovide et les élisabéthains ; les livres de Th. Bodley; Lamb et les dramatistes élisabéthains; le soldat dans leurs œuvres; l'Amérique reflétée dans les lettres anglaises de Shakespeare à Burke.

A History of England, by *K. Feiling* (Ib., Macmillan, 1950, XXXIV-1229 p., 30/). — Cet historien d'Oxford nous donne une remise à jour de son sujet dont peu d'hommes étaient capables comme lui. Le besoin d'un tel travail était urgent depuis Greene et Trevelyan entre autres. On le consultera avec gratitude. Ce panorama n'est pas sans quelques manques : l'histoire des institutions, des idées, des arts n'est pas très développée. Celle des événements intéresse l'auteur davantage. On y gagne qu'il n'abuse pas du système et voit mieux que d'autres les fluctuations d'une réalité mouvante. Ses sympathies de Tory ne le rendent guère injuste que pour les radicaux de la fin du XVIIIe siècle, et ont cela de bon qu'il accentue le rôle du propriétaire terrien dans l'histoire anglaise; elles ne l'empêchent pas de mettre en lumière l'esprit de liberté de la tradition nationale. Plus des deux tiers du livre concernent la période de Henri VIII à nos jours. Les meilleurs chapitres sont consacrés aux origines, et aux temps modernes de 1837 à 1938. L'information est sûre, et grand le talent du narrateur, sa science du raccourci et de la formule claire et juste, qui le font lire avec grand plaisir. On le suit avec sympathie, soit qu'il admire sa patrie dans sa gloire passée ou qu'il expose ses difficultés et ses incertitudes présentes.

A Century of French Painting, by *G. Ring* (Ib., Phaidon, 1949, 256 p., 35/). — Comme tous les livres des éditions Phaidon, celui-ci est très soigné à tous égards. Une longue

introduction démontre l'importance encore mal reconnue de la peinture française du xve siècle et la met constamment en parallèle avec celle des Van Eyck, des Bosch, des Della Francesca; elle constitue aussi un commentaire suivi des 150 planches (cette peinture se prête particulièrement à la reproduction en couleurs) et des 50 illustrations dans le texte. Nos musées ne donnent qu'une faible idée de tant de richesses de premier ordre : on pourra faire ici une excursion dans nombre de collections étrangères. Plus de 50 p. de catalogue raisonné contiennent une foule d'informations propres à intéresser les spécialistes. Au surplus, notes biographiques sur les peintres, liste de leurs noms joints à ceux des grands pour qui ils travaillèrent, et carte de la France médiévale.

Prophesy to the Wind, by *N. Nicholson* (Ib., Id., 1950, 80 p., 8/6). — Nicholson, poète dont il faut faire grand cas, a écrit une pièce en vers qui se passe dans son Cumberland natal et incorpore bien le parler populaire au langage poétique. En un âge futur, un jeune ouvrier de notre époque arrive dans une communauté retournée aux mœurs primitives et veut y rétablir la civilisation industrielle. Ni la perspective de la richesse, ni la dignité de la science, ne parviennent à convertir ces sages qui décident de tuer le jeune homme. Il a aimé la fille du chef : le fils qui naîtra d'elle héritera peut-être les dons de son père. Ainsi la pièce se termine sur l'espoir dans un avenir où recommencerait, plus réussi, notre présent.

The English Mystics, by *G. Bullett* (Ib., M. Joseph, 1950, 239 p., 12/6). — Non travail érudit, mais moyen d'approche. Des hommes et des femmes largement séparés dans le temps et dans l'espace, saints, prêtres, poètes (p. ex. Vaughan, Traherne, Blake, Wordsworth), quakers, membres de la haute Eglise ou agnostiques, illuminés de tout ordre, croyants ou non, du moyen âge au xixe siècle, nous sont présentés surtout dans leur biographie. Même si l'on s'explique mal certaines omissions (Newman), les analyses de Bullett éclairent des coins mal connus de la vie anglaise et contribuent utilement à la discussion du « fait mystique ». Plusieurs illustrations.

Strangers and Brothers (1948, 320 p.); **The Light and the Dark** (1949, 392 p.); by C. P. Snow); chacun : London, Faber, 10/6). — J'ai signalé ici *Time of Hope* du même auteur et demandé qu'on le traduisît en français. Autant à dire de ces deux romans, qui se distinguent par les mêmes qualités — celles du roman d'analyse français — et complètent le récit commencé dans le premier. *The Light and the Dark* surtout retient par sa peinture des milieux universitaires et de trois personnages : le Maître d'un « College », sa femme, et un jeune « fellow » romantique et tourmenté.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

CHRONOLOGIE COMPAREE D'EGYPTE ET DE MESOPOTAMIE. — Les grandes civilisations anciennes du Moyen-Orient sont de mieux en mieux connues, mais il n'est pas inutile d'établir de temps en temps le bilan de ce que nous en savons. C'est ce que fait M. P. Gilbert, dans une plaquette dont l'importance dépasse de beaucoup ce qu'on attendrait d'un volume aussi mince (1). L'histoire-batailles de l'Egypte y est réduite à l'indispensable, mais l'auteur, conservateur adjoint du Musée du Cinquantenaire, professeur d'archéologie égyptienne et mésopotamienne à l'Université de Bruxelles, bien placé pour saisir les points de contact

(1) *Esquisse d'une Histoire de l'Egypte Ancienne.* Bruxelles, Office de Publicité, 1949.

entre les deux cultures, insiste sur ce que l'on peut considérer comme assuré des rapports entre les deux civilisations. Il apprécie en artiste les monuments de l'Egypte et, par des citations bien choisies, nous fait sentir le charme enjoué, l'émotion, la haute spiritualité que l'on rencontre tout à tour dans la littérature égyptienne.

Un des points les plus intéressants du volume me paraît être la mise au point pour les hautes époques de la chronologie comparée de l'Egypte et de la Mésopotamie, sur laquelle planent encore tant d'obscurités. Les Egyptiens suivaient une année solaire de 360 à 365 jours; le début en était marqué par l'apparition simultanée, au lever du soleil, de l'étoile Sothis que nous nommons Sirius. Il manquait à cette année civile de 360 jours un quart de jour comme à la nôtre; mais comme elle n'était pas compensée ainsi que nous le faisons avec nos années bissextiles, il se produisait un décalage d'un jour tous les quatre ans entre l'année vraie et celle qu'ils concevaient. Pour que le lever de Sothis coïncidât exactement de nouveau avec le lever du soleil d'une année civile, il fallait attendre quatre fois trois cent soixante-cinq ans, soit mille quatre cent soixante ans. Comme les Egyptiens se rendaient compte de ce décalage (dont ils ne paraissaient pas souffrir), il arrivait qu'on notât de temps en temps à propos d'un événement, quel était alors le rapport entre l'année vraie et la leur. C'est ainsi que sous le règne de Thoutmès III, l'écart atteignait trois cent vingt-huit jours; il était donc indifférent que des fêtes d'été puissent tomber en hiver et réciproquement. La conséquence vraisemblable est que ceux qui travaillaient la terre ne s'embarrassaient pas de ce calendrier savant et imparfait. Tel quel il donne des points de repère.

En outre, les Egyptiens ont laissé des listes exposant la suite des dynasties, les noms des rois qui les composaient dans leur ordre de succession et le nombre d'années de leur durée. Il semble donc qu'il n'y aurait qu'à additionner ces données pour reconstituer la chronologie de l'Egypte et la notation, pour certains événements, de leur position dans un cycle sothiaque devrait coïncider avec ces nomenclatures. Mais les listes sont souvent fautives et ne tiennent pas compte de ce que certaines dynasties rivales ont pu régner en même temps dans le Nord et dans le Sud, alors qu'elles figurent à la suite dans les listes. Les résultats obtenus restent donc sujets à discussions.

En Mésopotamie la situation n'est pas plus enviable. Les Babyloniens et Assyriens ont rédigé des listes royales; on peut leur adresser, pour leur imprécision, les mêmes reproches qu'aux listes

égyptiennes et l'incertitude s'accroît de ce que les Mésopotamiens ont laissé beaucoup plus de ces documents que ne l'ont fait les Egyptiens; chaque fois qu'une nouvelle liste est découverte, on tente de l'adapter à la chronologie ou de faire coïncider la chronologie avec elle; de nouvelles interprétations sont proposées et le résultat de tous ces tâtonnements est que, depuis plus de vingt ans, cette chronologie est en perpétuel devenir. Car d'autres facteurs s'ajoutent à cette utilisation de documents sujets à caution.

Les Mésopotamiens, fervents d'astrologie, ont noté avec soin les éclipses et occultations d'étoiles constatées au cours de certains règnes. Les astronomes en ont calculé la date. Il s'y est glissé, d'abord, certaines erreurs inhérentes aux calculs eux-mêmes. L'astronome X. Kugler pour certains phénomènes a fait subir lui-même de fortes corrections à ses premières propositions et l'astronome Fotheringham en a présenté d'autres. De plus, comme ces phénomènes sont sujets à des retours plus ou moins espacés, il faut choisir la date à adopter parmi plusieurs qui ont été régulièrement obtenues par le calcul. L'examen des listes dynastiques, leur interprétation et leur confrontation avec deux ou trois retours successifs d'une éclipse, fait pencher le choix pour une date ou pour une autre, sans entraîner un accord unanime.

Parfois il se produit une heureuse circonstance qui met sur la voie d'une rectification. Ainsi l'on admettait, sur la foi des listes dynastiques d'ailleurs, que le roi de Babylone, Hammurabi, avait dû régner plusieurs générations avant le roi d'Assyrie Samsi-Adad. Or des archives royales découvertes à Mâri sur l'Euphrate ont prouvé que les deux rois étaient contemporains. On a jugé qu'il convenait d'abaisser fortement (environ deux cents ans) la date de Hammurabi. Si le rajeunissement est un peu fort, il satisfait en gros à des desiderata historiques. On pouvait être frappé de voir qu'après la dynastie de Hammurabi (placée trop haut dans le temps), toutes les grandes nations du Moyen-Orient ancien accusaient une période obscure, avant le moment où le cours de l'histoire semblait reprendre partout. Cette période d'éclipse disparaît, maintenant que la dynastie de Babylone y prend place.

Si nous revenons à la chronologie comparée de l'Egypte et de la Mésopotamie, pour laquelle aucun document de haute époque concernant les deux pays n'a été découvert jusqu'ici, l'archéologie a projeté dans ces dernières années quelque lumière sur ce sujet. L'Egypte connaissait une période prédynastique, sans histoire, d'élaboration de sa civilisation, suivie de la période thinite (Ire et IIe dynasties), qui vit la fusion de la Haute et de la Basse-Egypte et dont on plaçait le début vers 3200 avant notre ère.

Or on a découvert, pour la Mésopotamie, des périodes précédant l'histoire qui sont celle d'Obeid (site voisin d'Ur), néolithique; d'Uruk (l'ancienne Erech de la Bible) où apparaissent le métal, l'écriture, le sceau et la sculpture; de Jemdet-Nasr (site près de Kish, voisin lui-même de Babylone), où les découvertes précédentes se développent. Ces périodes sont suivies de l'époque historique avec le Cimetière royal d'Ur, et la lignée des dynastes de Tello qui nous conduit à la grande invasion sémitique des Akkadiens.

Or, d'après le style des monuments rencontrés en Egypte et en Asie, on peut admettre (laissant de côté l'origine de ces rapports) qu'après le prédynastique égyptien synchrone avec la période d'Obeid, la période thinite répond à la fin de celle d'Uruk et à celle de Jemdet-Nasr, l'ancien Empire aux Dynasties archaïques mésopotamiennes. C'est ainsi que, d'après M. Gilbert, une des tombes du Cimetière d'Ur datant de la première dynastie de cette ville a fourni un reste d'ornement de bouclier en bronze dont le thème (lions foulant sous leurs pattes un ennemi) est fréquent en Egypte depuis le roi Sahuré de la Ve dynastie. La ressemblance entre la ziqqurat et la pyramide, rapportée ici même dans une précédente chronique (2), fait partie des preuves à invoquer. Sous la VIe dynastie, l'Egypte pour protéger ses intérêts commerciaux dirige des expéditions sur la côte syrienne; or, c'est de Syrie que se déverse sur la Mésopotamie l'invasion des Sémites akkadiens, dont l'art, en progrès sur celui de Sumer, permet des comparaisons avec celui des Ve et VIe dynasties d'Egypte. Voici donc des termes de comparaison et des synchronismes bien vraisemblables, établis entre l'Asie et l'Egypte, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'Ancien Empire.

Le Moyen Empire, qui lui succède après une période de trouble, permet de poser un nouveau jalon. Les Syriens offrirent au roi Amenhemhat II, qui régnait au XIXe siècle, un tribut, retrouvé à Toud, de matières précieuses, parmi lesquelles des cylindres-sceaux en lapis-lazuli; leur style, les thèmes décoratifs et les courtes inscriptions qu'ils présentent les font dater d'une période allant de la IIIe dynastie d'Ur à la Ire dynastie babylonienne. Ces cylindres, assez frustes, donnent l'impression d'objets hors d'usage et ayant fait partie du trésor pour la rareté de leur matière.

La date d'Amenhemhat II (XIXe siècle) permettrait donc celle de la première moitié du XVIIIe qu'on fixe maintenant au règne

(2) Voir *Mercure* du 1er janvier 1950.

de Hammurabi, compris dans l'époque où se rencontrent les thèmes qu'on voit figurer sur les cylindres offerts au roi d'Egypte.

A partir de ce moment nous possédons des synchronismes déjà anciennement fixés entre l'Egypte et l'Asie, au cours du II[e] millénaire. La proposition de M. Gilbert d'une contemporanéité entre la VI[e] dynastie et celle d'Akkad, alors que la trouvaille de Toud permet de localiser Amenhemhat II (XIX[e] siècle) un peu avant Hammurabi de Babylone, mérite donc la plus sérieuse considération.

Dr G. Contenau.

HISTOIRE

DU NOUVEAU SUR L'HOTEL DE BOURGOGNE (1). — Longtemps on a confondu l'histoire du théâtre et l'histoire de la littérature dramatique. C'est la curiosité des moliéristes qui a attiré l'attention sur l'histoire de la troupe de Molière et, par conséquence, sur celle des autres troupes de campagne ou parisiennes, notamment celle de l'Hôtel de Bourgogne, la « seule troupe royale », comme elle s'appelait fièrement pour se distinguer de la « troupe du Roi » dirigée par Molière et qui lui fit une redoutable concurrence.

Patiemment, des chercheurs comme E. Soulié, H. Chardon, E. Rigal, et, plus près de nous, MM. Fransen, Liebrecht et H. Lancaster édifièrent peu à peu une histoire théâtrale au XVII[e] siècle, qui fait partie de l'histoire des mœurs. On tâtonna longtemps, les documents originaux étant rares et difficiles à dénicher. On était tout heureux quand on en avait trouvé un, qui apportait quelque lumière sur un point précis et controversé. D'un seul coup, Mme Deierkauf-Holsboer nous offre quarante-deux actes inédits extraits du minutier central des Archives Nationales. La gerbe est imposante et mérite à la moissonneuse de vives félicitations.

Son travail est centré sur la biographie d'Alexandre Hardy, cet extraordinaire auteur-acteur, qui écrivit quelque six cents pièces dont une trentaine seulement nous sont parvenues. Mme W. Deierkauf-Holsboer a pu compléter et rectifier ainsi la biographie de Hardy, jadis établie par Rigal. Ceci n'étant pas de ma compétence dans cette rubrique, je ne m'y arrêterai pas. Mais ce qui nous intéresse vivement, du point de vue de l'histoire des mœurs et du goût du public, c'est ce que ces documents inédits nous appor-

(1) S. Wilma Deierkauf-Holsboer, *Vie d'Alexandre Hardy, poète du roi*, reprinted from Proceedings of the American philosophical Society, vol. 91, n° 4, 1947, pp. 328-404, in-4° sur deux colonnes.

tent de nouveau sur l'histoire de la troupe, ou mieux des troupes qui se sont succédé à l'Hôtel de Bourgogne depuis les premières années du XVIIe siècle, qui virent naître notre théâtre classique et le goût prononcé du public pour les spectacles — pas toujours pour les meilleurs d'ailleurs.

Le premier chef de troupe connu est Valleran Le Conte qui pérégrina en province et à l'étranger avant de s'installer à Paris. Alexandre Hardy faisait partie de la troupe comme poète à gages et la fournissait de comédies et de tragédies. Les Confrères de la Passion, propriétaires de l'Hôtel de Bourgogne, exploitaient leur privilège en louant leur salle. Une troupe anglaise y joua en 1598. L'année suivante, Valleran y arrive avec ses compagnons. Des contrats retrouvés, il ressort qu'il avait ses propres décorateurs à qui il commandait directement « toutes peintures de ville, châteaux, rochers, feintes, bois, bocages, gazons, artifices ». Les Confrères de la Passion ne louaient donc qu'un plateau nu. Chaque troupe était entièrement autonome. Non seulement elle recrutait ses membres, mais formait des comédiens. C'est au milieu des comédiens que fonctionna la première école d'art dramatique. Des contrats d'apprentissage au pair — c'est-à-dire sans versement de part ni d'autre — étaient passés par-devant notaire, pour apprendre « la science de comédien », exactement comme pour les apprentis. Leur apprentissage terminé, ils débutaient à demi-part, avant d'accéder à la part entière. C'est ainsi que Bellerose en 1609 et le fameux Montdory en 1612 firent leur apprentissage chez Valleran Le Conte.

Malheureusement, le répertoire du théâtre nouveau de Hardy qui avait enchanté les provinces déplut à Paris, resté fidèle à ses farceurs, Turlupin, Gros-Guillaume et Gaultier-Garguille et aux troupes italiennes de passage. Valleran fit de mauvaises affaires. Et cela montre que le public parisien, sans doute très populaire, était moins ouvert que le public provincial aux nouveautés et aux pièces régulières, sinon encore classiques. La troupe repartit donc pour la province où elle resta plusieurs années. Elle revint en 1609 rue Mauconseil. La seconde expérience fut aussi désastreuse que la première. Les dettes s'accumulent et les Confrères de la Passion sont des propriétaires exigeants. Les comédiens doivent hypothéquer la recette des loges et se contenter de percevoir la maigre part du parterre. Hardy remonte sur les planches pour aider ses camarades.

C'est alors que Valleran Le Conte, à bout de ressources, s'avise d'un curieux expédient, dont nous n'avions pas encore d'exemple. Une nouvelle troupe italienne le menaçant d'une dangereuse

concurrence, il s'abouche avec son chef et signe un contrat d'un genre très particulier. Sans fusionner, les deux troupes se partageront le plateau; les Parisiens, après la tragi-comédie de Hardy, auront, comme une récompense, leur spectacle favori, celui de la comédie italienne. Ces représentations bilingues attestent le goût du public pour la commedia dell'arte et expliquent les nombreux emprunts que lui fera plus tard Molière. Le partage de la recette entre les deux troupes ne se fit d'ailleurs pas sans difficultés.

Un autre point sur lequel Mme Deierkauf-Holsboer nous apporte des précisions nouvelles est celui des rapports des comédiens avec leur poète à gages. Après avoir servi Valleran Le Conte, A. Hardy passa au service de son élève, le fameux Bellerose — dont notre auteur nous promet une biographie nouvelle. Il traita donc avec eux pour la fourniture de pièces nouvelles. Au XVIIe siècle, l'usage était que la propriété des pièces vendues à une troupe leur était assurée dans leur nouveauté; lorsque les comédiens cessaient de la représenter, l'auteur pouvait la faire imprimer et elle tombait alors dans le domaine public. Le cas de Hardy et de Bellerose se révèle un peu différent. Il ne s'agit plus de cession temporaire, mais définitive, d'une véritable *vente* — le mot est dans le contrat. Hardy s'interdisait d'imprimer ses pièces et perdait définitivement tous ses droits contre un versement unique de cent livres tournois, sans part sur la recette. La troupe seule pouvait décider de l'impression. La suite des événements montre que, le succès des poèmes de Hardy étant persistant en province et s'imposant enfin bientôt à Paris, Bellerose fit bien des difficultés à son fournisseur de tragédies pour lui permettre d'en tirer quelque bénéfice par l'édition. C'est ce qui explique que Hardy ne put faire paraître qu'en 1625 le tome premier de son théâtre. Bellerose défendait âprement un répertoire à succès dont l'infime partie imprimée était exploitée par les troupes concurrentes. A grand'peine, Bellerose autorise, en 1625, la publication de cinq nouvelles pièces, contre la fourniture d'une nouvelle d'ailleurs. « Bellerose le traite comme un mendiant. » Hardy quitte ce chef de troupe trop âpre au gain et s'engage au service d'un de ses rivaux, Claude Deschamps, sieur de Villiers, que les moliéristes connaissent bien. Il s'engage, par contrat notarié, à lui fournir six pièces par an pendant six ans, et touchera, pour la première fois, une part d'auteur sur la recette. Bellerose en conserva une rancune durable contre lui et, après sa mort, alors que le jeune Rotrou était son fournisseur attitré, refusa à la veuve de Hardy le droit d'imprimer les pièces qu'il avait « achetées » jadis. Et voilà pourquoi nous ne possédons plus que le

vingtième environ de la production monumentale de cet auteur fécond.

Cette *Vie d'A. Hardy* dépasse donc largement son titre. Si elle nous permet de refaire, sur des données enfin certaines, l'histoire du premier grand poète tragique du XVII[e] siècle, qui, détrôné par Théophile de Viau, du Ryer, Auvray, précurseurs de Scudéry et de Corneille, survécut à sa gloire, elle nous apporte des vues nouvelles sur la vie des troupes au début du XVII[e] siècle, sur leurs pérégrinations et leurs séjours à Paris. Combinés avec ceux qu'a découverts M. Fransen, les documents inédits publiés par Mme Wilma Deierkauf-Holsboer nous permettent d'établir, à peu près complète, la liste des troupes, fort nombreuses, qui ont joué à l'Hôtel de Bourgogne, de 1600 à 1630, période jusqu'ici la plus obscure de l'histoire de notre théâtre. Sans doute nous manquera-t-il toujours pour l'Hôtel de Bourgogne l'équivalent du Registre de La Grange pour la troupe de Molière et la Comédie-Française. De ce que nous savons du moins maintenant, les historiens du théâtre pourront tirer des conclusions valables sur le genre de spectacles préféré des Parisiens et, par conséquent, sur l'évolution du goût du public en matière d'art dramatique.

On voit donc l'extrême importance, au point de vue de l'histoire du théâtre en général, de cette minutieuse publication — dont on a quelque honte à la voir paraître en Amérique.

Georges Mongrédien.

Joseph Bonaparte, par *Bernard Nabonne*, 1 vol. in-16 de 253 pages (Hachette). — Ce n'est point une hagiographie, mais une réhabilitation mesurée et solidement étayée de documents contre les détracteurs de la famille impériale, trop sévères. Joseph avait, à défaut de génie, du bon sens et de la clairvoyance. Bien des fois, il devina les malheurs que son illustre cadet ne prévoyait point. Ce fut le cas notamment pour la guerre d'Espagne. Auteur d'un *Bernadotte* et d'une *Pauline Bonaparte*, Bernard Nabonne, bon connaisseur de l'époque, était tout désigné pour devenir le biographe de Joseph, dont nous ne possédions pas encore de bonne histoire d'ensemble. Il sait allier la minutie du détail, la prudence du jugement et l'agrément de la présentation. — G. M.

Français à Berlin, par *Bernard Druène*, 1 vol. in-4° de x-190 pages (Berlin et Paris, Maison du Livre). — Historien militaire, le lieutenant-colonel Bernard Druène a entrepris d'évoquer, à travers huit siècles, l'histoire des Français à Berlin, depuis les moines et paladins du moyen âge jusqu'aux occupants actuels. Préfacé par le général Blanc, son ouvrage vaut par la richesse de la documentation et par l'abondance et le choix heureux des illustrations. Ce livre est aussi agréable à feuilleter que profitable à lire; on y trouvera de fort utiles détails sur l'influence française à Berlin à toutes les époques. — G. M.

Voix de Napoléon, par *P.-L. Couchoud*, 1 vol. in-16 de 281 pages (Milieu du Monde). — C'était une idée originale que de rechercher dans les souvenirs de Rœderer, de Molé, de Talleyrand, de Metternich, de Caulaincourt et de quelques autres, les propos authentiques de l'Empereur jusqu'en 1815, pour les réunir dans l'ordre chronologique. Disques brefs, phrases hachées, saccadées, c'est le même style que celui de la correspon-

dance. Un choix parallèle parmi les témoins de Sainte-Hélène rendrait un son fort différent. L'expérience vaudrait d'être tentée. — G. M.

Rouher et le Second Empire, par *Robert Schnerb*, 1 vol. in-8° de 351 pages (Armand Colin). — Certains jugeront peut-être un peu massif cet ouvrage sur un personnage malgré tout de second plan. Mais tout était à dire, car M. Robert Schnerb n'avait pas de prédécesseur. Rouher n'avait encore donné lieu qu'à des études partielles. Il apparaît ici peint en pied, infatigable travailleur, mêlé de près aux questions économiques importantes (chemins de fer, douanes), puis « vice-empereur », porte-parole de Napoléon III devant l'Assemblée, vedette du gouvernement qu'on appelait alors par dérision le « rouhernement ». L'étude de M. R. Schnerb ne laisse aucun point dans l'ombre; une excellente bibliographie et une table rendent son livre utile et aisé à consulter. Il constitue incontestablement une importante contribution à l'histoire du Second Empire. — G. M.

La vie quotidienne sous Louis XVI, par *Charles Kunstler*, 1 vol. in-16 de 350 pages (Hachette). — Cet ouvrage est un des meilleurs de la collection qui a entrepris de vulgariser les résultats acquis par l'école d'histoire économique et sociale des Marc Bloch, Henri Sée et Lucien Febvre. Son succès atteste le goût du public pour ces évocations concrètes et précises de la vie de nos ancêtres. M. Charles Kunstler a utilisé les grands voyageurs comme Young, les observateurs français comme Restif de la Bretonne et Sébastien Mercier, pour évoquer la vie quotidienne dans nos provinces, dans nos campagnes, à Versailles et à Paris. Très riche en précisions (et même en chiffres et en statistiques, quand cela est nécessaire), l'ouvrage est aussi complet et varié que possible et agréablement présenté par un écrivain délicat, qui connaît fort bien l'époque, ayant étudié précédemment Marie-Antoinette et Fersen. Une utile bibliographie est jointe à ce volume aimable et solide. — G. M.

Bismarck, par *Constantin de Grunwald*, 1 vol. in-8° de 491 pages (Albin Michel). — Très au courant de l'histoire politique européenne et surtout allemande, M. Constantin de Grunwald, historien de Metternich et de Stein, retrace la biographie du chancelier de fer en s'appuyant uniquement sur les documents, correspondances, mémoires et témoignages, jusqu'à ceux publiés, en russe ou en allemand, pendant la dernière guerre, et qui ne nous sont guère accessibles. L'idée centrale du livre est que le cas de Bismarck demandait à être révisé, après l'expérience nazie. Celle-ci sert évidemment à l'auteur de repoussoir facile pour réhabiliter en quelque manière le vieux chancelier qui, bien qu'il sût allier la ruse à la force, était un grand diplomate, ayant l'expérience des cours étrangères et une très solide culture, toutes choses qui manquèrent à ses sinistres successeurs. — G. M.

Henriette d'Angleterre et sa légende, par *Claude Derblay*, 1 vol. in-8° de 263 pages (Sfelt). — Le titre seul indique que l'ouvrage vient en réaction contre la « légende » d'une Madame toute gracieuse, charmante, innocente et persécutée. Mme Claude Derblay, délaissant la prose admirable, mais officielle, de Bossuet, s'est documentée aux sources originales. Elle trace de l'époque pré-versaillaise un tableau d'ensemble assez noir, mais qui nous paraît juste. Intrigues galantes et politiques s'emmêlent curieusement. Mme de Lafayette a conté les aventures de Madame, en les voilant, de son propre aveu. Mme Claude Derblay croit qu'Henriette a été plus que coquette et a été victime du tourbillon de plaisirs de l'époque. Si Louis XIV, puis Guiche et Vardes furent ses amants, elle avait au moins une excuse : c'est son mari, piètre individu, débauché méprisable. Un livre sincère au total, où la plus fine psychologie féminine éclaire une solide documentation. — G. M.

Le Roi Très Chrétien, par *Jean de Pange*, 1 vol. in-16 de 448 pages (A. Fayard). — Thèse de doctorat, ce livre se présente sous une forme austère, avec l'appareil critique indispensable. Il étudie cependant un problème général qui intéresse tous les amateurs d'histoire, celui de l'histoire du sacre et du caractère mystique et divin de la royauté. Vicaire de Dieu sur la terre, comme le Pape, le roi oint de l'huile de la Sainte-Ampoule prend un caractère sacerdotal; ainsi naît une véritable religion royale dont Jean de Pange étudie dans ses moindres détails le caractère et l'évolution. Une étude approfondie et, en bien des points, neuve. — G. M.

Naissance de la France, par *Ferdinand Lot*, 1 vol. in-16 de 863 pages (A. Fayard). — Le haut moyen âge, c'est la chasse réservée des chartistes, qui ne se compromettent pas volontiers avec les vulgarisateurs et le grand public. Un de leurs meilleurs maîtres, M. Ferdinand Lot, n'a cependant pas dédaigné de faire pour nous le point des connaissances acquises sur cette époque obscure. Il en résulte un livre austère, parfois difficile, mais accessible à tout honnête homme ayant le goût de l'histoire. Faisant suite à son ouvrage sur *la Gaule*, paru dans la même collection, cette *Naissance de la France* attachera surtout le lecteur par l'étude des institutions, de la vassalité qui conduira à la féodalité, de la vie économique et des arts et lettres. Et que de sage prudence dans l'exposé, qui veut s'en tenir aux faits acquis, en négligeant tant d'hypothèses hasardeuses! Œuvre de bonne foi d'un grand savant qu'on doit remercier de cette synthèse brillante, véritable somme sur le haut moyen âge. — G. M.

Miroir de l'Histoire, 61, rue de Vaugirard. — Je signale bien volontiers aux amateurs de lectures historiques agréables cette nouvelle publication de vulgarisation. Chaque mois, elle offre à la curiosité des amateurs d'histoire et d'anecdotes une centaine de pages de textes variés et vivants, signés des meilleurs historiens contemporains, agréablement illustrés et faciles à lire. Chaque numéro s'ouvre sur un calendrier historique du mois, propre à rafraîchir et même à meubler la mémoire. Une sympathique entreprise pour le grand public. — G. M.

L'Ecole militaire de Paris (1751-1788), par *Robert Laulan*, 1 vol. in-4° de 140 pages (A. et J. Picard). — Ancien bibliothécaire de l'Ecole supérieure de guerre, M. Robert Laulan s'est attaché à l'histoire du magnifique bâtiment où il a travaillé pendant quinze ans, et son propre nom revient souvent dans sa bibliographie. Ce bâtiment que Louis XV fit élever par Gabriel pour concurrencer les Invalides de son prédécesseur, aucun historien d'art ne s'y était attaché. M. R. Laulan a dû dépouiller maints cartons inédits des archives nationales pour retrouver l'histoire de la conception, de la construction, qu'il détaille année par année, et de la décoration de l'édifice dirigée par l'architecte. On y apprend que Gabriel dut remanier et réduire ses plans plusieurs fois. Aussi précieuse pour l'histoire que pour l'histoire de l'art, cette scrupuleuse monographie, toute nouvelle, est illustrée de belles planches, reproduisant notamment les plans successifs, qui éclairent le texte. — G. M.

Histoire de France et d'Angleterre, par *Jean Albert-Sorel*, 1 vol. in-8° de 569 pages (Les Editions françaises d'Amsterdam). — Le sous-titre de l'ouvrage : « La Rivalité, l'Entente, l'Alliance », en marque le plan et en dessine l'idée générale. De cette longue histoire des relations franco-britanniques, des origines à nos jours, l'auteur a recherché les causes profondes. Issue d'une « guerre de couronnes », la rivalité traditionnelle se fixa autour du problème des frontières naturelles qui « trouva son terme dans le compromis franco-anglais en Belgique », après les traités de 1815, date-charnière qui marque l'heure du renversement de la situation. A partir de ce moment, l'entente, l'alliance et le combat en commun étaient dans la nature des choses. Telle est la thèse générale de l'ouvrage, un peu massif peut-être, qui retrace toute l'histoire des relations franco-anglaises. — G. M.

Histoire de l'Italie contemporaine, 1870-1946, par *Maurice Vaussard*, 1 vol. in-16, 352 pages (Hachette). — Traducteur des *Archives secrètes* du comte Ciano, ayant longtemps vécu en Italie et connu personnellement les principaux acteurs de l'histoire qu'il retrace, M. Maurice Vaussard parle de ce qu'il connaît bien. La bibliographie abondante qu'il donne, accompagnée de brefs commentaires critiques, est un modèle du genre, d'un genre difficile et dangereux. L'ouvrage remonte en réalité aux origines de l'unité et nous conduit jusqu'à la fin de la dynastie qui l'a réalisée. Faisant partie de la collection de « l'Histoire racontée à tous », il devait s'interdire la discussion, réservée aux seuls spécialistes, des problèmes encore controversés. Mais les faits sont clairement exposés, classés en courts paragraphes titrés. Et M. Maurice Vaussard a su juger avec objectivité et pondération des hommes et des événements si proches de nous qu'ils soulèvent encore les passions. Son portrait de Mussolini et son histoire du fascisme sont, à cet égard, remarquables. — G. M.

Cinq mois tragiques aux Affaires Etrangères (21 mai-1er nov. 1940),

par *F. Charles-Roux* (Plon, 1949, in-8°, 405 p., 480 fr.). — Le témoignage le plus pondéré et le plus précis sur les événements politiques et diplomatiques de cette période, sur le désastre, l'armistice, les débuts du gouvernement de Vichy, sur ce que fut et ce qu'aurait dû être la politique extérieure de ce gouvernement, — témoignage d'un homme qui, d'une part, et par habitude professionnelle, pèse ses mots et qui, d'autre part, comme secrétaire général aux Affaires Etrangères, a été mêlé directement à un grand nombre de décisions gouvernementales, le plus souvent pour les discuter, y faire des objections et les désapprouver. C'est en dire l'importance exceptionnelle. — G. L.

Les accords secrets franco-anglais de décembre 1940, par le *Prince Xavier de Bourbon* (in-8°, 118 p., Plon, 1949, 150 fr.). — Le témoignage apporté par l'auteur, confident de Jacques Chevalier et de lord Halifax, établit la réalité des accords intervenus par l'intermédiaire de ceux-ci, relativement à l'attitude de « froideur artificielle » à maintenir entre Français et Anglais dans l'intérêt des uns et des autres. Il a une importance capitale pour l'étude des responsabilités encourues. Reste à établir par les historiens dans quelle mesure ces accords furent observés... — G. L.

De la paix de Briand à la guerre de Hitler, par *H. Lémery* (in-16, 245 p., J. Vigneau, 1949). — Rien de plus tristement émouvant que le rappel de ces avertissements donnés périodiquement à la tribune du Sénat par un homme résigné d'avance à jouer les Cassandre!... La lecture de ces quatorze discours, prononcés de 1931 à 1939, provoque les réflexions les plus amères... et les plus utiles. Mais du point de vue purement historique, et faute d'y trouver également les répliques des adversaires et celles du gouvernement, on peut discuter l'intérêt de telles publications. Elles peuvent réhabiliter, justifier ou grandir l'homme qui prononça ces discours; elles peuvent alimenter des polémiques : elles ne peuvent satisfaire les besoins des historiens ou même la curiosité des simples lecteurs. — G. L.

Considérations sur les causes des deux guerres, par *J. Bourdon* (in-16, 214 p., Hachette, 1946). — Ces « considérations » portent, non seulement sur les causes immédiates, mais aussi sur le problème des nationalités, qui est à l'origine de ces guerres. Elles sont à la fois d'ordre géographique, historique, statistique et politique, et elles présentent d'autant plus d'intérêt qu'elles heurtent et renversent plus d'idées reçues. Mais le livre date de 1946. Ses conclusions auraient besoin d'être remaniées pour tenir compte de la situation politique actuelle. — G. L.

Les Archives secrètes de la Wilhelmstrasse, I. *De Neurath à Ribbentrop* (*sept. 37-sept. 38*) (in-8°, XI-613 p., Plon, 1950, 795 fr.). — La publication de ces Archives, ou plutôt des quelques centaines de tonnes de papiers qu'on en a retrouvées dispersées à travers l'Allemagne, présentait un intérêt évident pour l'histoire. On ne peut que féliciter les gouvernements alliés de l'avoir entreprise. Mais à en juger par ce premier volume de l'édition française, on peut craindre qu'elle ne satisfasse ni les historiens ni le grand public. Chaque pays a adopté des règles particulières pour le choix des documents et pour le mode de publication. Il en résulte que nos historiens ne pourront se dispenser de recourir aux publications américaine et britannique. Quant au grand public, il aurait besoin d'une table analytique et d'une abondante annotation pour ne pas être noyé dans cette masse de textes. Cela est d'autant plus regrettable qu'un grand nombre de ces documents (rapports d'ambassadeurs, résumés de conversations avec des hommes politiques étrangers, etc.) éclairent singulièrement non seulement la politique allemande, mais aussi celle des autres Etats. — G. L.

Les Archives secrètes du comte Ciano, 1936-1942, trad. de M. Vaussard (in-8°, III-500 p., Plon, 1948, 600 fr.). — Autant les *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse* nous paraissent difficilement utilisables, même par les historiens spécialisés, autant celles-ci sont intéressantes, même pour le grand public, en dépit de lacunes, que comble d'ailleurs en partie le *Journal* de Ciano publié en 1946. Les quelque 200 documents groupés dans ce recueil sont reliés par de clairs résumés des événements et accompagnés de notes précises. Ils sont presque tous d'une importance capitale pour la connaissance de l'idée que Hitler et Mussolini se faisaient de la situation internationale, ainsi que des buts réels de leur politique.

Ils nous renseignent sur les sentiments vrais de nos amis et alliés à l'égard de la France. Ils nous font pénétrer dans le jeu complexe et machiavélique d'un Franco. Ils nous transmettent les propos les plus confidentiels d'un Chamberlain, d'un Schussnig, d'un Stoyadinovitch. — G. L.

Histoire du Maroc des origines à l'établissement du Protectorat français. Tome I, par ***Henri Terrasse.*** 1 vol. in-8° de VIII-401 pages, 11 cartes dans le texte (Editions Atlantides, Casablanca). — M. Henri Terrasse qui a enseigné pendant plus de vingt années l'Histoire du Maroc à l'Institut des Hautes Etudes marocaines de Rabat, entreprend ici un essai de synthèse à l'usage des étudiants et des chercheurs. Synthèse qui ne sera pas définitive puisque les sources ne sont pas toutes inventoriées (les « Sources inédites de l'histoire du Maroc » ne marchent qu'au ralenti faute de crédits), mais qui rendra de grands services par le clair exposé des faits. Une importance particulière est accordée au substrat berbère : succès de l'hérésie kharijiste qui trouva un terrain favorable chez ces démocrates nés que sont les Berbères. Chapitre intéressant sur le Maroc aux Xe et XIe siècles, reposant sur une documentation inédite communiquée par Mr. G. S. Colin.

Ce premier tome s'arrête à l'année 1269 : chute des Almohades. Le récit se trouve très morcelé par la succession des dynasties. On aimera lire les vues d'ensemble sur les faits sociaux et spirituels que l'auteur nous annonce pour la fin de l'ouvrage.

On souhaite aussi que paraisse bientôt l'inventaire méthodique des sources, l'auteur ayant dû se borner à une brève bibliographie générale. — M. M.

Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age, par ***Yves Renouard.*** 1 vol. in-8° de 272 p., 480 fr. (Librairie Armand Colin, collection « Economies, Sociétés, Civilisations »). — Premier ouvrage d'ensemble sur la question par un spécialiste des compagnies commerciales du XIVe s. qui a réuni une importante documentation, surtout dans les archives italiennes. C'est merveille de voir comment l'initiative privée de quelques hommes crée tout un réseau d'échanges, surtout à dater de l'époque des croisades, jetant ainsi les bases du capitalisme. Certaines habitudes modernes sont nées des nécessités commerciales : ainsi la substitution du 1er janvier à la fête mobile de Pâques pour marquer le début de l'année, à cause des bilans à dates fixes.

L'avènement d'une civilisation urbaine permet le triomphe de la Renaissance : les tentatives humanistes des siècles précédents n'étaient le fait que de clercs isolés, tandis qu'au XIVe siècle elles trouvent un public dans la société des villes.

Chaque période envisagée est précédée d'un exposé des conditions générales : on peut juger ainsi de ce que l'économique doit au politique, et inversement.

On regrette l'absence de toutes notes et d'une bibliographie détaillée qui auraient permis à ce bel ouvrage de servir de point de départ pour des travaux complémentaires. — M. M.

La république communiste chrétienne des Guaranis (1610-1768), par *C. Lugon.* 1 vol. in-8° de 296 p.; avec un hors-texte et une carte, 550 fr. (Les Editions ouvrières, « Economie et Humanisme »). — Livre attachant qui renouvelle, d'après de nombreux récits de voyageurs, une question qui eut notamment pour historien P. Lafargue, gendre de Karl Marx. Qu'une république autonome d'Indiens se soit maintenue pendant cent cinquante ans, sur une superficie de 600 km², que les sept conditions nécessaires, d'après Staline, à la définition d'une société communiste y aient été observées avant la lettre, qu'un état social et économique brillant en ait été le résultat, telle est la réussite due à une poignée de Jésuites de toutes nations et saluée par des esprits comme d'Alembert, Voltaire, Montesquieu.

Il serait intéressant de savoir l'influence qu'a pu avoir sur les conceptions des fondateurs l'*Utopie* de Thomas Morus.

A ajouter à la bibliographie : *Aimé Bonpland*, par R. Bouvier et E. Maynial, paru depuis. — MARIANNE MAHN.

Livres reçus : *Calonne*, par Pierre Joly (Plon). — *Correspondance de la Marquise de Montcalm, née Richelieu*, publiée par E. de Levis Mirepoix (Editions du Grand Siècle) : Lettres d'A. de Noailles, Mme de Genlis, Mme Swetchine, etc., et trente-quatre lettres inédites de Lamartine. — *Louis XIV*, par le Comte de Saint-Aulaire (Arthème Fayard). Conclusion : « Mettons-nous à l'école de Louis XIV pour rétablir l'ordre chez nous ». — *Nouvelle Histoire d'Angleterre*, par Jean Allary (Hachette). — *Histoire*

du Commonwealth britannique, par Jacques Crokaert (Presse universitaires de France). — *La formation des Etats-Unis* (1493-1765), par Léon Lemonnier (Gallimard). — *Le prince Jules de Polignac*, par Pierre Robin-Harmel (en dépôt à la librairie Paillard). — *La vie aventureuse de Louis XVIII*, par Jules Bertaut (Lardanchet). — *Mémoires et Documents de la Société historique et archéologique de Rambouillet et de l'Yveline*, tomes XXXVII et XXXVIII.

HISTOIRE DES RELIGIONS

SEMITISME (1). — Pendant près de cinquante ans Adolphe Lods a enseigné à la Faculté de Théologie protestante, puis à la Sorbonne, puis de nouveau à la Faculté du Boulevard Arago l'histoire et la littérature hébraïques. Le présent ouvrage représente donc non seulement le labeur de toute une vie de savant, mais le résumé et la mise au point de toute la critique historique appliquée à l'Ancien Testament. Cette *Histoire* commence avec les origines mêmes de la littérature hébraïque puisque l'auteur traite déjà du stade de la tradition orale qui précède le stade de l'écriture. Elle se poursuit jusqu'au début du II[e] siècle de notre ère, c'est-à-dire au moment où les lettres juives prennent avec la naissance de la littérature talmudique cette orientation nouvelle qui aboutit à une science nouvelle.

L'auteur suit un plan chronologique très simple. 1° Des origines au début du grand prophétisme, l'âge des poésies populaires et des traditions nationales (760). 2° Le grand prophétisme, depuis Amos, vers 760, jusqu'à la réforme de Josias (622). 3° L'époque deutéronomique jusqu'à l'Exil (622-586). 4° L'Exil. Déclin du prophétisme. Début de la formation de la Loi Sacerdotale (586-538). 5° La Restauration. De l'Exil à Esdras (538-400 environ). 6° D'Esdras à l'insurrection des Maccabées (400-167 av. J.-C.). 7° La période hasmonéenne et le Judaïsme hellénistique (de 167 à 63 av. J.-C.). 8° L'époque hérodienne et romaine jusqu'à la ruine de Jérusalem (63 av. J.-C.-70 ap. J.-C.). 9° Après la ruine de Jérusalem (70-135 ap. J.-C.).

Ouvrage merveilleusement informé qui rétablit Israël dans le cadre de l'Ancien Orient, au courant de toutes les questions soulevées par les découvertes archéologiques et les recherches de la critique. Il forcera beaucoup de gens à réformer leurs idées

(1) *Histoire de la littérature hébraïque et juive depuis les origines jusqu'à la ruine de l'Etat juif* (135 *ap. J.-C.*), par Adolphe Lods, de l'Institut (Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1950, in-8° de 1054 p., 1.200 fr.).
La Bible cananéenne découverte dans les textes de Ras Shamra, par H. E. del Medico. Préface de R. Guilland (Paris, Payot, « Bibliothèque scientifique », 1950, in-8° de 239 p.).

sur la formation de cette partie de la Bible que nous appelons l'Ancien Testament. L'auteur est mort au printemps de 1948. M. Parrot a bien voulu mettre au point la documentation bibliographique jusqu'à ces derniers mois. Œuvre de valeur, bien supérieure à tout ce qui a paru sur ce sujet depuis nombre d'années.

•

Le site de Ras Shamra, un tell de la côte syrienne à 12 km au nord de Lattaquié, a été l'objet d'une série de campagnes de fouilles par MM. Schaeffer et Chenet, deux préhistoriens qui s'étaient déjà fait connaître par leurs recherches en Alsace. Au cours de la première campagne, en 1929, des tablettes couvertes d'une écriture cunéiforme d'un type inconnu furent mises au jour. Le nombre restreint de signes, 27 ou 28, permit rapidement de reconnaître qu'il devait s'agir d'une écriture alphabétique. MM. Bauer, Dhorme et Virolleaud parvinrent à déchiffrer cette langue nouvelle, ancien cananéen ou proto-hébreu, et les textes édités par Virolleaud ont été publiés avec transcription, traduction et commentaires.

Depuis ce premier déchiffrement, les textes de Ras Shamra ont été souvent repris avec des divergences qu'il convient de signaler. Il a été néanmoins possible de reconnaître que, sur le site de Ras Shamra, s'élevait autrefois une ville importante qui portait le nom d'Ugarit et on a même pu lire le nom du souverain qui régnait sur la contrée. Les tablettes nous ont livré des légendes religieuses, des chroniques et des prières.

C'est de ces textes ugaritiens que M. Del Medico nous donne une nouvelle édition. Elle diffère en nombre de points des traductions antérieures et l'ouvrage nécessiterait incontestablement de très nombreuses notes linguistiques, historiques et autres. Nous ne pouvons donc le considérer que comme une pierre d'attente d'une œuvre beaucoup plus considérable qui constituera comme la justification de ce premier travail. Tel qu'il est, il soulèvera de nombreuses discussions, mais ses vues originales, ses rapprochements avec la Bible et l'histoire de l'antiquité orientale ne manqueront pas de faire naître des hypothèses de tous points fécondes pour la connaissance du Croissant Fertile.

Albert Vincent.

Les grands courants de la mystique juive, par *G. G. Scholem*, professeur à l'Université de Jérusalem. Trad. de M.-M. Davy (Bibliothèque scientifique), Paris, Payot, 1950. In-8° de 432 p. — Déjà dans la période du second Temple, les cercles pharisaïques enseignaient une doctrine ésotérique où la *Merkaba*, le trône de Dieu dépeint par Ezéchiel, jouait le rôle du plérôma des Gnostiques. Les communautés juives de Babylone ont donné à ces considérations mystiques sur l'essence de Dieu d'abondants commentaires. Elles devaient trouver dans la Kabbale et le Zohar un développement inattendu qui s'est imposé surtout en Orient avec Isaac Louria de Safed. Des déviations se manifesteront plus tard avec Sabbatai Lévi qui donnera naissance à la secte judéo-musulmane des Deumeh et les Khassidistes des Carpathes que les Frères Tharaud ont fait connaître en France. L'auteur définit correctement la mystique une connaissance de Dieu par l'expérience. En fait on s'aperçoit bien vite qu'il s'agit surtout de doctrines secrètes et de spéculations purement intellectuelles qui prétendent se fonder sur l'Écriture, mais qui en réalité proviennent d'une tradition sans cesse accrue par l'imagination et l'ingéniosité des rabbins. L'ouvrage est presque entièrement écrit d'après les sources juives, et de ce fait il mérite qu'on s'y arrête, mais il soulève des questions qui ne sont pas résolues. Sauf erreur de ma part, je n'ai pas vu que M. Scholem ait fait état de l'ouvrage de Bahya Ibn Paquda : *Introduction au devoir des cœurs*, cette somme ascétique et mystique des débuts du moyen âge.

Le Coran, par *Régis Blachère*. Traduction selon un essai de reclassement des sourates. Collection Islam d'hier et d'aujourd'hui, vol. IV. Paris, G.-P. Maisonneuve, 1949. Petit in-8° de XIII-536 p. — La seule édition et la seule traduction vraiment scientifiques que nous ayons du Coran. La traduction ici offerte ne suit pas l'ordre de la vulgate musulmane qui commence par les sourates les plus longues et finit par les plus courtes. Elle se fonde sur le reclassement proposé par Nöldeke et Schwally qui, dans sa ligne générale, tend à évoquer avec une exactitude relative les phases selon lesquelles l'apostolat de Mahomet s'est déroulé d'abord à la Mecque, puis à Médine. C'est le début de la critique scientifique dans l'exégèse du livre sacré de l'Islam. Les arabisants constateront une exactitude et une fidélité parfaites et le respect de la langue originale. Les historiens des religions n'auront plus le droit de se servir d'une autre édition que celle de M. Blachère. Une bibliographie exhaustive permet de vérifier le travail. Ce premier volume qui renferme 83 sourates fait vivement désirer la suite. On regrettera qu'il n'y ait pas de table des matières.

Les tendances modernes de l'Islam, par *H. A. R. Gibb*. Trad. de B. Vernier. Islam d'hier et d'aujourd'hui, vol. VIII. Paris, G.-P. Maisonneuve, 1949. In-12 de XXIX-186 p. — Où va l'Islam? L'auteur se l'était déjà demandé dans un précédent ouvrage. Je crois que personne ne peut prévoir l'avenir aussi longtemps que subsistera l'antinomie entre un conservatisme attardé et exagéré, non seulement des masses populaires, mais aussi des grandes universités musulmanes, et le modernisme enfantin de quelques penseurs musulmans; entre le refus d'admettre un certain progrès, une évolution nécessaire et les exigences d'une saine critique. L'auteur, professeur à l'Université d'Oxford, est un des meilleurs connaisseurs du monde arabe.

Arabia Deserta, par *Charles M. Doughty*. Préface de T. E. Lawrence. Textes choisis par E. Garnett et traduits par J. Marty (Bibliothèque historique), Paris, Payot, 1949. In-8° de 335 p. — Doughty est mort en 1926. Son grand ouvrage *Arabia Deserta* a paru en 1888 et n'a été réédité complètement qu'en 1921 à l'instigation du colonel Lawrence. L'ouvrage n'est pas seulement l'un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, il constitue un document comme il n'en existe aucun autre sur l'Arabie nomade, et à ce titre j'ai toujours regretté qu'il ne soit pas traduit intégralement en français. Quoi qu'il en soit, les islamisants, les ethnographes et les géographes trouveront dans ces textes, malheureusement incomplets, nombre de détails du plus haut intérêt.

Les Païens, par *W. Howells* (Bibliothèque scientifique). Trad. de R. de Saint-Senne. Paris, Payot, 1950. In-8° de 335 p. — Dans ce beau livre, l'auteur explique ce que sont le mana et le tabou, la magie noire et blanche, la maladie et la médecine, la sorcellerie et le chamanisme, le culte des ancêtres, le

totémisme, les démons et les dieux, l'essor et le déclin des religions. Ouvrage irrégulier où certains chapitres comme ceux sur le mana et le tabou sont remarquables à tous points de vue, où d'autres, comme ceux sur les démons ou les dieux, sont faibles. Pourquoi? Parce que l'auteur, professeur d'anthropologie, se base presque uniquement sur une science où il est un maître, mais ignore par trop la typologie de l'histoire des religions et la nécessité qui s'impose de saisir les interférences qui existent entre les religions des primitifs et les religions de peuples d'une civilisation plus évoluée.

Sanskrit et Culture, par *Louis Renou*, de l'Institut. L'apport de l'Inde à la civilisation humaine. Paris, Payot, 1950 (Bibliothèque historique). In-8° de 189 p. Prix : 540 fr. — Le titre dit mal ce qu'est le volume. Il constitue plutôt une initiation parfaite aux études indiennes. N'oublions pas que le sanscrit, cette très ancienne langue indo-européenne, est encore parlé aux Indes et que sa littérature s'est enrichie depuis des siècles de formes spirituelles dont la valeur est universelle. Il convient de signaler tout particulièrement les chapitres sur le Véda, ces textes, les plus anciens de l'Inde et qui sont à la base de la religion védique, la forme la plus ancienne de l'hindouisme. C'est celle que les Aryens, arrivant dans les plaines du haut Indus, bien des siècles avant notre ère, avaient en partie amenée avec eux d'habitats antérieurs, en partie développée sur le sol indien. Cette religion n'est jamais morte et, même à l'heure actuelle, certains sacrifices sont encore offerts selon l'antique rituel. Il y a là sur l'évolution du sacrifice des documents du plus haut intérêt.

Anthologie persane, par *Henri Massé* (XIe-XIXe siècles). Paris, Payot, 1950. In-8° de 399 p. — Lorsqu'on parle de la Perse, il convient de ne jamais oublier ce fait d'une importance primordiale, c'est que les Iraniens ne sont pas des Sémites, mais des Indo-Européens. L'Hellénisme n'a pas eu sur eux d'emprise véritable, l'Islam n'a pu s'imposer qu'à la condition de se transformer en une hérésie, le Chiiisme. De là une littérature persane très spéciale et qui n'a pas son équivalent chez les Arabes, épopées nationales, poésies lyrique, religieuse et mystique, épopées romanesques et même drames religieux.

De cette production littéraire, le grand public français ne connaît guère que quelques poètes, Khayyam, Saadi et Hâfiz. D'autres, tout aussi grands, sont à peu près ignorés, comme Attar et Djami. Ils sont rares ceux qui ont lu Firdousi et ce chef-d'œuvre qu'est le Livre des Rois avec ses admirables morceaux lyriques. Il convient de signaler également ces mystères de la passion qui commémorent le massacre de Hosayn et des siens et qui seraient à rapprocher de certains de nos mystères du Moyen Age.

Mais les plus judicieuses considérations sur le génie d'un auteur étranger n'instruiront jamais autant que la lecture des œuvres elles-mêmes, et c'est pourquoi nous ne remercierons jamais assez M. Massé de nous avoir permis le contact avec cette littérature persane et de nous avoir fait toucher du doigt l'intérêt qu'elle présente pour la littérature comparée et l'histoire des religions.

Histoire des sectes chrétiennes des origines à nos jours, par *G. Welter* (Bibliothèque historique). Paris, Payot, 1950. In-8° de 272 p. Prix : 525 fr. — M. G. Welter ne se place pas au point de vue catholique et c'est pourquoi, considérant l'Église romaine, les diverses Eglises réformées, l'Eglise orthodoxe grecque comme des Eglises chrétiennes, il étudie uniquement les déviations doctrinales ou rituelles, les sectes détachées de ces Eglises-mères.

Il passera donc en revue les grandes hérésies des premiers siècles, les sectes hérétiques du Moyen Age, Albigeois et Vaudois, les sectes évangéliques antérieures à la Réforme comme les Hussites, les sectes protestantes, les dissidences catholiques des temps modernes, comme le Modernisme ou l'Intégrisme. Un dernier chapitre particulièrement bien informé traite des sectes russes. L'auteur s'est cantonné sur le terrain de la stricte objectivité historique. On pourrait cependant le chicaner sur un certain nombre de points. C'est ainsi, par exemple, qu'on pourra lui reprocher d'avoir fait de l'Américanisme une hérésie, alors que celle-ci n'a jamais été qu'une hérésie-fantôme, inventée par quelques exaltés. — A. V.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

LE DERNIER AMOUR D'HENRI IV. — L'histoire du dernier amour d'Henri IV, que M. Charles Samaran a rappelée, en l'éclairant avec des documents inédits, aux membres de la *Société de l'Histoire de France* dont il est le secrétaire, a débuté dans le vivant et pittoresque récit qu'il en a donné comme un conte de fée, continué en roman d'aventures scabreux. En 1609, Henri IV ayant alors cinquante-six ans, il y avait à la cour une jeune fille de quinze ans à peine, dont les contemporains disent qu'on ne pouvait rien voir sous le soleil de plus charmant, ni de plus enjoué. Elle était si blonde et si blanche, ses yeux étaient si bleus, si clairs et si gais, sa bouche si mutine, son teint si transparent et si rose, qu'on l'avait surnommée Aurore.

C'était Charlotte-Marguerite de Montmorency, dernière fille du connétable Henri de Montmorency, alors âgé de soixante-quatorze ans, qui la destinait à un vieux compagnon d'armes du roi, le Lorrain François de Bassompierre futur maréchal de France. Mais ce projet qui, selon ce qu'en dit Bassompierre dans ses *Mémoires*, aurait été jusqu'à de véritables fiançailles, à l'automne de 1608, fut traversé par un événement bien imprévu au dire de certains, et décisif. Pendant une des répétitions d'un grand ballet mythologique donné au Louvre avant le carême de 1609, où la reine elle-même tenait un rôle, et dans lequel la jeune Charlotte de Montmorency paraissait vêtue — ou plutôt dévêtue — en nymphe, le roi surgissant dans la galerie se trouva vis-à-vis de la jeune fille qui, raconte Tallemant des Réaux, brandissant un javelot, fit mine de le prendre pour cible et avec tant de grâce que le souverain, fort inflammable, se sentit aussitôt blessé au cœur et faillit s'évanouir! Le mariage Bassompierre fut retardé par des indispositions bien opportunes du roi et du connétable de Montmorency, et bientôt il n'en fut plus question, car le roi, saisi d'une passion folle, y mit obstacle de la façon la plus décidée et la plus cynique, en cherchant à la jeune Charlotte de Montmorency un mari complaisant, ou supposé tel. Henri IV crut le trouver dans la personne de son neveu Henry de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, en qui les contemporains voyaient du reste un de ses bâtards, né de Charlotte-Catherine de la Trémoïlle, princesse de Condé. Ce jeune homme de dix neuf ans, qui ressemblait physiquement au roi, s'en différenciait à d'autres égards par une aversion pour les femmes, propre, pensait le souverain, à

seconder ses desseins. Henri IV, qui n'usait guère de périphrases, le qualifiait tout crûment de « bougre ».

Personne, naturellement, ne se mêla de faire échec aux projets du roi, si clairs qu'ils apparussent dans leur cynisme : ni Bassompierre, ni Montmorency, flatté de cette « grande et digne alliance ». Quelques membres de la famille, comme ce cousin de Charlotte, Henri de la Tour, duc de Bouillon, poussèrent même à la roue avec entrain. Le contrat fut signé le lundi 2 mars 1609 dans la galerie du Louvre, le mariage célébré le 17 mai au château de Chantilly, et Henri IV, connu pour sa ladrerie, combla les jeunes époux avec une générosité voyante, qui donna carrière aux potins de cour. L'envoyé de Toscane nota dans une de ses dépêches : « ...le roi s'est dernièrement épris de cette jeune femme, il en est absolument fou, et dit la vouloir à tout prix, dut-il lui en coûter un demi-million. Mais le prince résiste, il est ombrageux, brutal, et n'entend pas être berné. »

Une semaine ne s'était pas écoulée depuis le mariage, que la mésintelligence régnait dans le ménage, la princesse de Condé se compromettant en coquetteries ouvertes, et entretenant avec le roi une correspondance secrète en langage convenu, dont on pense avoir retrouvé des copies dans les archives du château de Villebon en Eure-et-Loir, où Sully est mort en 1641.

M. Samaran a eu communication de quatre de ces curieuses lettres, qu'il a étudiées, interprétées, et qui l'ont amené à entreprendre de multiples vérifications dans divers dépôts de manuscrits, ce qui a valu aux membres de la *Société de l'Histoire de France* la révélation d'autres inédits, sur cette singulière affaire. Sa conclusion, prudente, c'est que si l'on n'a pas la preuve formelle que ces quatre lettres — auxquelles d'autres peuvent s'ajouter — sont d'Henri IV et de Charlotte de Montmorency, un faisceau de présomptions le laisse croire en tout cas. Il s'agit, répétons-le, de copies très fidèles, comme le révèle l'examen de la graphie, souvent imitative, copies contemporaines d'originaux sans doute interceptés par curiosité, ou plutôt par intérêt. Ce que ces lettres révèlent se trouve confirmé par maints documents de personnages contemporains, conservés dans divers dépôts publics. Une lettre inédite, par exemple, du jeune Condé au connétable où l'on trouve ceci : « Quant à moy j'obéiray à tous les commandemens du roy, et trouve bon que ma femme revienne de Valéri aux nopces de Monsieur de Vendosme. Considérez, Monsieur, en l'honneur de bien, la raison où je me mets et quelles peuvent estre les choses que l'on requiert de moy. Si on m'en demande davantage, j'aime mieux mourir que d'estre en la bouche de tout le monde, et

n'appréhende rien puisque Dieu et mon innocence me défendent, et ne sera jamais dit que je manque à un seul point de l'obéissance et du service et de la sujection que je dois à Sa Majesté, espérant qu'il me laira, comme ce soir il me l'a dit, toutefois plutôt par forme de mépris que de permission, la disposition de celle sur qui Dieu et vous m'ont donné pouvoir. » Le jeune « bougre » on le voit tenait à sa femme, et n'était pas mari aussi complaisant que l'avait imaginé Henri IV.

Le 7 juillet 1609, le couple assiste en effet aux noces de M. de Vendôme à Fontainebleau. Puis la princesse repart au château de Valery, près de Sens, où le roi lui rend visite. Condé, furieux, l'emmène dans une autre de ses terres, à Muret, près de Soissons; mais le roi se déguise pour aller voir sa bien-aimée et se livre à mille extravagances pour la surprendrre. Condé a recours alors à un moyen radical mais osé : il met frontière entre les amoureux, et sous prétexte d'aller voir aux Pays-Bas espagnols sa sœur la princesse d'Orange, il part le 29 novembre 1609, avec sa femme sous escorte. Dans les Flandres et les Pays-Bas d'abord, à Milan ensuite, il est sous la protection des Espagnols, les ennemis du roi, jusqu'au jour où le couteau de Ravaillac supprimera brusquement son enragé rival, qui n'hésitait pas à envisager un enlèvement de la princesse en territoire étranger, et par conséquent un *casus belli* avec l'Espagne.

M. Samaran a cité à ce propos un document daté de 1610 qu'il croit inédit, et qui s'intitule *Propos tenus en la dernière audience donnée par le feu roy Henri le Grand à l'ambassadeur d'Espagne*. Le voici dans sa saisissante concision :

L'AMBASSADEUR : *Sire, je suis icy de la part du roi d'Espagne, mon maistre, pour scavoir de V. M. pourquoy vous armez une si puissante armée et si c'est contre luy.*

LE ROY : *Si je lui avais manqué comme il a fait à moy, il aurait occasion de se plaindre.*

L'AMBASSADEUR : *Je supplie V. M., Sire, de me dire en quoy le roy mon maistre vous a manqué.*

LE ROY : *Il a entrepris sur mes villes, m'a corrompu le mareschal de Biron et le comte d'Auvergne, et retire maintenant le prince de Condé.*

L'AMBASSADEUR : *Sire, il ne pouvait refuser la porte à un prince qui s'est jetté entre ses bras, comme V. M. ferait si un prince estranger le venoit requérir d'une pareille faveur.*

Le ROY : *Si cela m'arrivait, je tascherais à faire son accomodement et à le renvoyer en son pays, et de plus vostre maistre n'a jamais voulu prester argent à l'Empereur, si ce n'est maintenant qu'il a secouru de quatre cent mille escus pour faire la guerre contre mes amis et mes alliés.*

L'AMBASSADEUR : *Sire, vous avez ascisté, à la vue de tout le monde, les Pays-Bas d'hommes et d'argent, et avez retiré en France Anthoine Pérès. Je désire savoir si c'est contre le roy mon maistre que vous assemblés une si puissante armée.*

LE ROY : *J'arme mes espaules et ma teste pour empescher qu'on ne me blesse et mettrai l'espée à la main pour frapper ceux qui me faschent.*

L'AMBASSADEUR : *Que manderai-je donc au roy mon maistre?*

LE ROY : *Vous lui manderez ce qu'il vous plaira.*

Peut-on nier, après cela, que cette affaire de cœur, commencée en coup de foudre, ait failli mettre le feu à l'Europe?

Mais jusqu'où la coquetterie a-t-elle mené la jeune princesse? Les contemporains ont pu expliquer son éloignement initial pour son mari par une infirmité qui le rendait impropre au mariage, comme plus tard Louis XVI. Cependant la princesse donna le jour en 1621 à celui qui devait être plus tard le Grand Condé, sans qu'on ait contesté la paternité de son mari. La passion d'Henri IV fut-elle vraiment payée de retour, et faut-il voir autre chose qu'une boutade gaillarde dans cette consolation donnée par Henri IV à Bassompierre qui se plaignait d'avoir été évincé comme mari : « Estime-toi heureux, pendard, tu aurais été le plus grand cocu de tout le royaume! »

Robert Laulan.

Le monument de Midas. — Les fouilles conduites en 1936 en Anatolie centrale, sur le site de la « ville de Midas », par l'Institut français d'archéologie de Stamboul, ont été reprises en 1948, et M. Albert Gabriel, correspondant de l'Académie des Inscriptions, en a fait connaître les résultats à cette compagnie par la voix de M. Jérôme Carcopino. Le monument attenant à l'Acropole, communément appelé « Monument de Midas » ou « tombeau de Midas », n'est pas un tombeau, car le sol, largement décapé, n'a révélé aucun accès à une chambre souterraine. Il est contemporain d'un portique qu'on a dégagé, qui présente une inscription phrygienne de 2 m. 50 de long sur 45 centimètres de haut, et dont la destination est assez énigmatique. Des niches et des rainures se présentent sur la paroi verticale, des cavités et des rigoles sur le sol. Dans toutes, on a retrouvé des fragments de minerai de fer et de charbon de bois. Il s'agirait peut-être d'une fonderie de fer d'un caractère religieux ou magique, car, en ces temps lointains, les métallurges étaient considérés comme des magiciens. Mais la métallurgie du fer est-elle pos-

térieure à celle du bronze, comme on l'affirme communément, ou, en certaines régions de l'Orient, antérieure? La question a été soulevée.

Fragments d'histoire étrusque. — Faute d'une inscription bilingue dont il ne faut pas désespérer qu'elle soit découverte un jour, la langue étrusque reste indéchiffrable. Cela n'avait pas empêché Anatole France de mettre en scène, dans le *Lys rouge*, un savant de l'Académie des Inscriptions, Marmet, qui faisait de la langue étrusque son unique étude, citait par contre les textes latins tout de travers, et se voyait reprocher par son confrère Schmoll de lire trop bien l'étrusque et pas assez bien le latin. Un jour, Marmet refusant publiquement la main, avec un très digne « Je ne vous connais pas », à celui qui le persiflait à chaque séance avec une férocité joyeuse, s'attira cette cinglante riposte : « Me prenez-vous pour une inscription latine? » Mais Anatole France savait à quoi s'en tenir sur la langue étrusque, et il s'agissait là d'une simple transposition : Schmoll, c'était Oppert, et Marmet, c'était Menant, tous deux assyriologues d'inégale valeur, dont les querelles eurent de longs et sonores échos à l'Institut.

L'histoire étrusque devient un peu moins mystérieuse que la langue, grâce, notamment, aux fouilles de M. Raymond Bloch à Bolsena, et à M. Heurgon, professeur à l'Université de Lille, qui vient de donner une interprétation ingénieuse d'une inscription latine mutilée de Tarquinia. Il y est question d'un général qui le premier aurait conduit par mer une armée étrusque contre les Grecs, en Sicile. M. Jean Bayet, devant le séduisant commentaire présenté avec art par M. Heurgon, s'est émerveillé, avec une légère pointe de malice, de ce que les épigraphistes arrivaient à tirer d'un texte lacuneux. Mais l'interprétation de M. Heurgon n'a soulevé que des objections de détail qu'il a accueillies et généralement réfutées avec une parfaite bonne grâce.

Encore les gravures rupestres de Fontainebleau. — Elles ont mis bien du temps à faire parler d'elles, mais elles sont en passe de rattraper le temps perdu. Aux objections rapportées par M. Ch. Picard, sur le degré d'ancienneté de nombre d'entre elles, M. Raymond Lantier a répliqué en donnant une verte leçon au préhistorien transfuge, dont M. Ch. Picard avait relaté les propos. Mais il n'est certainement pas allé y voir sur place, ce dont un nouveau contradicteur peut se prévaloir.

Sommes-nous au début d'une controverse du genre de celle de Glozel, qui avait motivé l'ouverture d'une rubrique spéciale dans le *Mercure?* On se souvient peut-être que le Dr Morlet avait alors intenté un procès à M. René Dussaud, de l'Académie des Inscriptions, qui fut condamné à 1 franc de dommages-intérêts, pour avoir émis des doutes raisonnés sur l'authenticité des fameux signes graphiques. Après le procès, l'avocat gagnant, qui est devenu le confrère de M. Dussaud à l'Institut, confiait à des amis : « Si j'avais défendu la cause de mon adversaire, je disposais d'arguments meilleurs encore. » Me Barbemolle, du *Client sérieux*, n'eût pas mieux dit.

Le secret médical. — Cette question a fait devant l'Académie des sciences morales l'objet d'une communication nouvelle du professeur Portes, président du Conseil national de l'Ordre des médecins, qui a essayé de concilier le respect du secret médical, condition nécessaire de la confiance du malade, avec le développement inéluctable de la médecine collective, autre aspect, note-t-il, du même intérêt public. Le professeur Portes a sans doute raison de protester contre les atteintes sans cesse portées au secret médical. Il y voit une menace d'abaissement de la médecine française au niveau de la médecine totalitaire, et il rappelle que l'article 378 du Code pénal fait une obligation du secret professionnel. Mais que propose-t-il? La solution lui paraît pouvoir être trouvée dans la doctrine du *secret partagé* entre médecins. Un secret partagé est bien près de devenir un secret de polichinelle. Et l'on ne peut pas prétendre sérieusement qu'à l'heure actuelle il ne soit partagé qu'entre deux ou plusieurs médecins. Quand je me rends au bureau de la Sécurité sociale de ma commune, il n'y a pas un des employés qui, me voyant paraître, ne puisse savoir avec une exactitude topographique, le nombre de dents bien à moi qui me restent dans la bouche, et si ma prostate est toujours à sa place. Ce sont là secrets médicaux amplement partagés, puisqu'ils sont, dans mon dossier, à la disposition de tous les fonctionnaires successifs de la Sécurité sociale, et ils peuvent être nombreux. — R. L.

NATURE

TUEURS DE PASSE. — Un drame se joue à l'heure présente dans le Sud-Ouest de la France, qui donne le relief de l'actualité à l'âpre et perpétuel combat livré par l'Homme à la Nature pour s'emparer de toutes les ressources qu'il juge nécessaires à son existence.

Au regard des économistes, la Nature est « l'ensemble des éléments préexistants qui nous sont fournis par le monde dans lequel nous vivons » (Ch. Gide). Ce n'est là sans doute que l'aspect anthropocentrique de la question, mais c'est celui qui met en jeu le plus de passions, d'appétits, de conflits. Ce monde « dans lequel nous vivons », et dont nous avons entrepris l'exploration et l'exploitation méthodiques, nous offre deux sortes de richesses : celles qui dérivent de la vie organisée, et celles qui sont du domaine de la matière pure. A la première catégorie se rattachent la culture et la mise en valeur du sol et des espèces animales; de la seconde relève l'industrie proprement dite. Productions spontanées de la Nature et productions artificielles de l'Homme se sont trouvées dès l'origine en opposition. Pour prendre un exemple, la tâche de l'éleveur ou du cultivateur se borne à employer, à guider l'œuvre de la Vie; celle de l'industriel consiste à déplacer de la matière pour la transformer en ce qu'on est convenu d'appeler du progrès et du mieux-être. Toute utilisation d'énergie, que ce soit celle du vent, de la force hydraulique, de la chaleur, de l'expansion des gaz, de la désintégration atomique, se résume en un artifice. Seule est naturelle quant à ses moyens et à ses fins la tâche de ceux qui se mettent au service ou à la commande de cette force mystérieuse, de cette force intelligente : la Vie.

Voici, dans cet ordre d'idées, le cas très édifiant d'un coin de terre française : en bordure des Pyrénées, toute la région comprise dans un quadrilatère figuré par une ligne qui joindrait Biarritz, Mimizan, Albi et Quillan, est « prospectée », suivant le terme technique, par une société spécialisée dans la recherche du pétrole. Cet hydrocarbure liquide se place, dans la chronologie de l'exploitation des entrailles de la Terre, entre les combustibles solides comme la houille et la tourbe, et les minerais radio-actifs comme la pechblende et l'uranium. Un poète qui serait en même temps un savant pourrait en écrire l'épopée; elle vaudrait bien celle des conquérants humains. Car ce fut une conquête, timide durant des siècles, aux temps lointains de ce puits de l'île de Zante, dont parle Hérodote, où l'on puisait un mélange d'asphalte, de sel et

d'huile, et plus tard des premiers apports des Indes, faits par les Hollandais vers le milieu du XVIIIe siècle. C'est environ la même époque que furent découvertes en Europe les nappes de Galicie et d'Italie, dans les duchés de Parme et de Modène. Dès 1802, la ville de Gênes anticipe résolument sur l'avenir : elle s'éclaire au pétrole!

Mais ce n'est encore là que le prélude d'un fabuleux hymne qui va retentir sur le continent américain, avant-garde de toutes les découvertes naturelles de la jeune « civilisation », en face d'une Europe vieillie et fatiguée. Déjà l'on savait que les Peaux-Rouges connaissaient l'art de creuser en certains points du sol des excavations qui se remplissaient d'huile de naphte; ils la recueillaient en y trempant des tissus de laine qu'ils exprimaient. Ce fut le 27 août 1859 que Drake enfonça la première sonde à Titusville, en Pennsylvanie. Mémorable date sous sa modestie : à 22 mètres de profondeur, une pompe tirait chaque jour trente hectolitres d'huile! Et en février 1861 s'ouvrit l'ère des puits jaillissants : celui que creusa Funck lui fournit 477 hectolitres quotidiens. La grande époque du pétrole commençait. Le sol terrestre allait de toutes parts se voir soumis, par le malin génie des hommes, à de méthodiques ponctions pour y déceler la nouvelle source de chaleur et de lumière dont le besoin de jour en jour s'affirmait plus impérieux, avec la découverte du moteur à explosions et ses applications multiples : automobile, navigation mécanique, aviation. Terre-écumoire, en tous sens taraudée par l'industrieux insecte : terre où les premiers humains ne virent s'élever que des forêts mouvantes et qui maintenant, un peu partout, en France même, et jusque dans les campagnes les plus éloignées du fracas des villes, se hérisse de mille agrès parasites : échafaudages des puits de mines, pylônes, antennes, derricks. Les derricks sont ces sortes de tours à claire-voie, venues d'Amérique, où se logent les organes de forage et de pompage du pétrole. Voilà une belle végétation, bien moderne et existentialiste, pour remplacer les arbres déchus, les céréales et les champs de betteraves! Et ce rapide historique va se localiser à la région pyrénéenne dont je parlais au début de ce propos, à deux simples petits villages, les derniers élus sur le palmarès du pétrole : aux abords presque immédiats de Pau, à quelque 25 kilomètres au nord-ouest de ce chef-lieu, de part et d'autre du gave qui arrose une fertile plaine vouée à l'agriculture, Lacq et Arance nourrissent respectivement 400 et 200 habitants. Mais dans leur exiguïté ils symbolisent la fidélité ancestrale de ce coin du Béarn à ses traditions séculaires, la survivance d'un passé où la terre et la famille forment un bloc indis-

soluble, l'une formant l'assise et le soutien de l'autre, toutes deux se nourrissant mutuellement de leur sève. C'est là, par exemple, qu'on trouve encore maintenu à travers le Code Civil une sorte de droit d'aînesse tacite, où les enfants d'une même souche s'effacent devant le plus qualifié d'entre eux, pour le laisser continuer et diriger l'exploitation de l'héritage foncier légué par les aïeux, de ce champ dont La Fontaine a dit : « Un trésor est caché dedans. »

Ce trésor, hélas! pour d'autres hommes venus d'ailleurs, attirés par la convoitise et l'appât du gain, ce n'est plus comme dans la fable une moisson plus riche en épis, c'est du pétrole!

Voilà ce qu'on récoltera dans peu de temps sur cette terre où déjà se dressent tous les 500 mètres les derricks prospecteurs. Ces champs qu'il a fallu des siècles pour féconder de la plus noble sueur qui soit, quelques heures de bull-dozer suffiront à les retourner, et le patrimoine qu'ils recèlent s'évanouira dans une poussière anonyme, dans la sécheresse d'un de ces assassinats scientifiques où l'on croit relire un chapitre de *Civilisation* de Duhamel.

Sans doute la législation prévoit-elle en principe des indemnités aux propriétaires lésés ou dépossédés à la surface par l'exploitation du sous-sol, puisque l'Etat s'arroge le droit d'en disposer. Mais jusqu'à présent cette législation n'est pas applicable au pétrole, du moins en France, où seule est prévue la « prospection », non l'exploitation. Dans les pays d'exploitation intensive comme l'Amérique, on a dû promulguer des lois spéciales, car elle entraîne automatiquement la disparition de toute activité agricole, non seulement par les installations de forage et de pompage, mais aussi par le bouleversement et l'empoisonnement des terrains, qui deviennent à jamais incapables de revivre et de rien produire, même quand cesse l'exploitation, les nappes une fois taries.

Dans le cas actuel de Lacq et d'Arance, où le pétrole a été décelé, paraît-il, en quantités considérables qui laissent prévoir une production des plus rémunératrices, les cultivateurs expropriés au nom de l'utilité publique, ce « tarte à la crème » de l'Administration, auraient droit évidemment à de substantielles indemnités. Mais une compensation peut-elle s'établir entre une misérable somme d'argent, quelle qu'elle soit, et un foyer où l'Homme a déposé pendant des siècles, comme une abeille son miel, le meilleur de son labeur, de ses espoirs, le suc de sa vie? Tel est le problème posé, dans le cadre de la Nature, par les nappes pétrolifères du terroir de Pau.

Des défenseurs pénétrés de ces idées n'ont pas manqué de se lever, pour protéger dès maintenant, dans toute la mesure possible, les populations rurales menacées : une association présidée par

M. André Claverie, qui fut longtemps notaire dans la région et qui de ce fait la connaît à fond, a établi son siège à la Maison du Paysan de Pau, que dirige M. Miramont. Elle groupe les cultivateurs de Lacq et d'Arance. Et je viens d'apprendre, car la poésie ne perd jamais ses droits et n'oublie jamais ses devoirs, qu'un écrivain de langue béarnaise, Jean-Baptiste Gastellu, dont le nom de félibre est Yan de Sabalot et qui a déjà fait représenter nombre de pièces, en compose une où il présentera le conflit de l'Homme et de la Nature, de l'Homme destructeur en face de l'Homme créateur, de l'Homme au cœur d'acier contre l'Homme au cœur de chair, de l'Homme-chiffre et de l'Homme-machine contre l'Homme qui n'a jamais rompu le contact avec la Nature, et qui continue à se nourrir d'elle par les mêmes racines que les plantes et les mêmes instincts que les bêtes des bois et des champs. Noble sujet que j'ai quelque fierté d'avoir contribué à suggérer, et qui peut-être, avec d'autres arguments plus positifs, donnera à réfléchir aux tueurs de passé.

La loi d'équilibre, même dans l'ordre moral, fait heureusement une conjuration de forces de résistance opposées aux forces destructrices : à la Poésie s'unit en ce lieu l'écrit des techniciens. Je viens de tourner la dernière page d'une traduction récente du fameux ouvrage de Fairfield Osborne, président de la Société zoologique de New-York, *La planète au pillage* (1). Le problème y est envisagé plutôt sous l'angle des ressources naturelles vivantes, exploitées, consommées sans souci de leur conservation ni de leur renouvellement. Pillage et gaspillage. « Si l'Homme continue à détruire la Nature, la Nature le détruira. » Et sans doute supprimer la Vie s'avère-t-il crime plus grave encore que dilapider de la matière; mais c'est elle, c'est la vie qui est d'abord frappée quand on veut accéder à ce qu'elle recèle. Pour le diamant on brise la gangue; pour avoir le pétrole, les minerais, la houille, on supprime les moissons, les prairies, les vergers. *La planète au pillage*, méditons la leçon de ce grand livre : il fait comprendre le drame béarnais que j'ai conté.

Marcel Roland.

Bêtes mes amies..., par *Roger Pecheyrand* (Pierre Clairac, éditeur, Paris). — Le peuple des forêts, des rochers, des landes, est ici mis en scène en drames courts, écrits d'une langue savoureuse et imagée. Tous ces personnages font mieux que vivre, ils s'aiment, se battent, s'entre-tuent, et pour ajouter à l'illusion d'une humanité en double de la nôtre, chacun porte son sobriquet : le Héron se nomme « Squelette animé », la Loutre « Moustachue », le Corbeau « Loque noire », le Renard « Maraud », le Grand Duc « Vol de nuit ». Seule note

(1) *La planète au pillage*, par Fairfield Osborne, traduction Maurice Planiol (Payot, éditeur, Paris).

quelque peu arbitraire de ce livre, qui se lit par ailleurs avec agrément. — M. R.

La Génétique soviétique et la Science mondiale, par *Julian Huxley*, traduction de Jules Castier (Librairie Stock, Paris). — Huxley est un des grands noms de la biologie en Angleterre, et sa qualité de directeur général de l'U.N.E.S.C.O. fait de lui un des savants les plus qualifiés pour juger de haut et de loin la science contemporaine. Il en trace un tableau magistral, en prenant la doctrine génétique soviétique pour terme de comparaison. Certes, tous les gouvernements totalitaires ont tendance à imposer à leurs laboratoires un angle de vision qui cadre avec leur politique; chez les Soviets cette méthode apparaît plus choquante parce qu'elle s'inspire de principes éminemment libertaires. Important ouvrage qui mériterait mieux qu'un rapide aperçu de quelques lignes. — M. R.

Le dressage du chien, par le *Dr Franz Granderuth*, traduction de Christian Braouet (Durel, éditeur, Paris). — Que dire de ce livre, dû à la plume d'un des meilleurs vétérinaires d'Outre-Rhin, éleveur et chasseur, sinon qu'il m'a appris, à la lecture, beaucoup de choses, puisque j'ignore tout du Chien, avouons-le humblement. Mais on nous assure qu'il comble une lacune, même pour les initiés. Je le crois sans peine, et puis en tout cas louer à la fois le texte de ce manuel, et ses illustrations, signées Eric Mailik. — M. R.

QUESTIONS MILITAIRES

UNE ENQUETE DE LA REVUE « ESPRIT ». — Cette revue est de celles qui ne laissent aucun lecteur indifférent. Son numéro de mai, « centré » sur l'Armée française, mérite qu'on lui fasse écho — même si on ne partage pas les idées qui l'ont inspiré.

La « situation inquiétante » de cette armée et les problèmes de tout ordre, moraux, sociaux, politiques, techniques, qui se posent à son sujet lui ont paru justifier une large enquête, notamment dans les milieux militaires.

L'enquête n'a pas donné ce qu'on eût pu en attendre, à la fois parce que l'autorité militaire avait cru devoir, dans des conditions assez singulières, inviter les cadres à n'y pas répondre, le caractère de cette enquête étant « de nature à porter préjudice à l'armée » (!), — parce que certaines parties du questionnaire étaient rédigées en termes plutôt nébuleux (« croyez-vous que l'armée demeure un ordre valable pour tous? ») ou même tendancieux (« la règle traditionnelle de l'obéissance *aveugle* »), — et parce qu'on a prétendu embrasser simultanément trop de questions.

Mais elle a été l'occasion de deux articles très intéressants, tous deux anonymes, évidemment dus à des officiers supérieurs, connaissant par expérience ce dont ils parlaient et ne basant pas leurs affirmations sur des préjugés, comme ont fait d'autres auteurs.

L'un et l'autre abondent en formules heureuses, claires et

nettement frappées, qu'on aimerait pouvoir citer copieusement. Leurs auteurs ne se perdent pas dans les nuages, mais considèrent les faits avec un sens du réel que n'aveugle pas le culte du passé et que ne paralyse aucune timidité d'esprit. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire, dans le premier de ces articles, la remarquable analyse des causes du déclin de notre armée depuis dix ans et, dans le second, le non moins remarquable tableau des ressources et des misères que cache la « façade » qu'est actuellement cette armée : la faillite de 1940, le refus d'en voir les vraies raisons, les cas de conscience dont le désarroi du Commandement ne facilite pas la solution dans l'Armée de l'Armistice, les oppositions qui éclatent lors de la constitution des maquis et des Mouvements de Résistance, l'amalgame, l'épuration, les compressions d'effectifs, la brève expérience des camps légers, le mirage du passé, l'inquiétude des cadres et les évasions, la valeur incontestable d'une grande partie des officiers supérieurs, des officiers subalternes et du contingent, la disparition des sous-officiers, le potentiel certain et le découragement des forces d'Indochine, l'insuffisance des moyens d'instruction, l'« inefficience » presque absolue du temps de service militaire, la désaffection et le scepticisme d'une opinion publique laissée sans orientation, le désordre de l'organisation du Haut Commandement, etc..., tout cela est indiqué et caractérisé en termes d'une rare précision, sans optimisme ni pessimisme systématiques.

Il est d'autant plus frappant de constater que ni l'un ni l'autre de ces esprits éminemment réalistes n'estiment que la bombe atomique ait rendu superflue l'existence d'une armée, — que celle-ci soit condamnée au rôle de rouage anonyme dans une armée internationale, — que le malaise de cette armée soit désespéré et sans remèdes.

Elle ne connaît pas, heureusement, de crise de la discipline, mais plutôt une crise de l'autorité. Qu'on rende aux chefs de tous grades une autorité qu'une centralisation excessive et, chez certains chefs, une prudence poussée jusqu'à l'abstention ont laissé attribuer aux « bureaux » !

Elle ignore trop la notion de rendement et « d'efficience ». Qu'on remette en honneur cette notion, et non pas seulement par l'emploi de méthodes techniques empruntées à l'Amérique !... On y aidera, par exemple, en modifiant l'assiette de son stationnement, — en utilisant au maximum les camps et, en particulier, ce merveilleux camp naturel, au rôle éducatif incomparable,

qu'est la montagne, — en la faisant contribuer largement à des travaux d'utilité publique!

Elle est menacée par la routine. Qu'on la modernise sans cesse et qu'on l'aère en facilitant, sinon en imposant à ses cadres des stages dans les entreprises civiles et dans les armées étrangères!

On lui reproche, non sans injustice d'ailleurs, de trop vivre sur elle-même et à l'écart de la nation. Que, sans renoncer à un mode de formation de ses cadres qui a fait ses preuves, on en rajeunisse les programmes et les méthodes, en donnant une place plus grande aux connaissances scientifiques, politiques, sociales, linguistiques, — connaissances pratiques plus que théoriques!...

Qu'y a-t-il là d'irréalisable, de révolutionnaire, ou même de difficile?

Par ces moyens, l'armée française, tout en se fondant mieux dans la nation, tout en restant fidèle à ses traditions, mais d'une « fidélité-moteur » et non d'une « fidélité-frein », gardera un caractère national, aussi indispensable demain qu'hier, quelle que soit l'évolution de la guerre.

Car « il ne peut y avoir de défense d'un tout multinational s'il n'y a pas de composantes nationales de la force armée collective », et c'est cette participation à une force collective que les événements nous imposent. Le rédacteur en chef d'*Esprit*, M. J.-M. Domenach, tout adversaire qu'il soit de la coalition atlantique, est bien obligé lui-même de reconnaître que l'armée doit accepter cette coalition « comme une nécessité du moment ».

Quelle forme devra donc prendre cette participation?... Nombreuses et profondément divergentes sont les solutions, depuis celle qui admet l'intégration totale et standardisée dans une armée internationale, jusqu'à celles que proposent les deux articles anonymes : solution moyenne et empirique, consistant dans l'articulation d'un corps d'intervention avec une résistance intérieure, préconisée par l'un, ou solution hétérodoxe et hardiment novatrice de l'autre, réduisant l'armée à cent ou deux cents bataillons de choc légers, très fortement encadrés et aérotransportables...

Est-il besoin de redire une fois de plus que le but de ces chroniques ne peut être de préciser et de discuter à fond de telles suggestions?...

On ne voulait que marquer l'importance et l'intérêt de quelques-uns des problèmes soulevés par l'enquête d'*Esprit* et souhaiter que l'examen en soit continué ou repris indépendamment de toute préoccupation de parti et même de toute idéologie.

Général Lestien.

Le Général Frère, par le *Gén. Weygand* (in-12, 247 p., Flammarion, 350 fr.). — Grand soldat, grand chef, animateur et martyr de la Résistance, le Général Frère fut aussi un instructeur et un éducateur dont l'influence se prolongera désormais grâce à ce beau livre. L'auteur n'a-t-il pas déjà subi lui-même cette heureuse influence?... On pourrait le croire, à lire ses chapitres sur la période 1940-1945, où certaines de ses conceptions, jugées parfois, et non sans quelque injustice, exagérément rigides, semblent s'être assouplies...

Mémoires, III, Rappelé au service, par le *Gén. Weygand* (in-12, 616 p., avec 4 cartes, Flammarion, 650 fr.). — Autrement précis et convaincant que les polémiques auxquelles se sont livrés quelques-uns des interprètes, plus ou moins autorisés, de la pensée du Général Weygand, ce récit de ses faits et gestes entre son rappel à l'activité en 1939 et son arrestation par les Allemands en novembre 1942 établit par des détails et des textes incontestables son attitude nettement et constamment anti - collaborationniste. Même si l'on ne partage pas certaines de ses idées, on comprend, à le lire, l'abandon des procédures engagées contre lui. Toujours objectif, il constitue un document capital pour l'histoire de cette période.

L'Expédition de Norvège en 1940, par *R. Sereau* (in-8°, 147 p., avec cartes et illustrations, Baden-Baden, Régie autonome des Publications Officielles, 600 fr.). — Travail documenté aux meilleures sources, qui complète heureusement, en ce qui concerne les opérations du Corps Expéditionnaire français de Scandinavie, l'ouvrage de J. Mordal, *La Campagne de Norvège*, et qui met en lumière les énergiques décisions prises à Narvik par le Général Béthouart, dont il reproduit les ordres principaux.

Bobards 39-45, par *J. Galtier-Boissière* (in-4°, 80 p., *Le Crapouillot*, nouvelle série, N° 7, 300 fr.). — Ce recueil de sottises publiées dans les journaux de toutes nuances au cours de la Guerre aurait pu être d'un comique amer s'il ne s'y mêlait tant de mensonges et de méchancetés, navrants témoignages de la guerre civile qui se développait parallèlement à l'autre. Pour les historiens de ce temps, c'est malheureusement cela qui donnera un vif intérêt à ce choix de gravures et de textes tristement curieux, utile complément aux fascicules que *le Crapouillot* a précédemment consacrés à l'histoire de la Guerre.

Ne perdez pas leur trace! par *G. Dunand* (in-12, 245 p., Editions de la Baconnière). — Tableau émouvant de la vie de Bratislava durant les derniers mois de la Guerre, vue par le délégué suisse du Comité International de la Croix-Rouge, qui, « troisième combattant entre les deux fronts », s'y efforçait, au milieu des pires difficultés, voire même au risque de sa liberté, mais trop souvent en vain, de venir en aide aux Juifs de Slovaquie traqués par la Gestapo, ou tout au moins de retrouver la trace des disparus.

L'humanité doit choisir, par *E.-M. Friedwald* (in-16, 194 p., Calmann-Lévy, 1949, 250 fr.). — Le choix est entre le contrôle de l'énergie atomique et l'acceptation d'une éventualité catastrophique qui pourrait n'être rien moins que le suicide de l'humanité. Il nous est imposé par les progrès récents de la science, qui ont transformé du tout au tout la notion de puissance politique, la géopolitique et les formes de la guerre. Ce remarquable essai ne se borne pas à le démontrer d'une manière saisissante : il donne sur l'évolution de l'humanité des aperçus lumineux.

Un seul but, la Victoire, par le *Général Giraud* (in-12, 381 p., Julliard, 1949, 450 fr.). — On a peut-être été trop sévère pour ces Souvenirs. Sans doute, leur publication pouvait-elle paraître inopportune. Mais, s'ils témoignent d'un grave défaut de sens critique et d'une méconnaissance totale de certaines nécessités politiques, ils témoignent plus encore d'un désintéressement absolu et d'une honnêteté poussée jusqu'à une naïveté que Giraud lui-même qualifie d'incommensurable. Relus à un an d'intervalle, hors de l'atmosphère polémique qui entoura leur publication, ils apparaissent comme un document dont le temps ne fera qu'augmenter l'intérêt. Pour l'historien, dirons-nous à notre tour, « un seul but, la Vérité » — et la Vérité ne naîtra que de la confrontation des témoignages, et non des démentis, des sourires et des haussements d'épaules.

Les tentatives de paix dans la Seconde Guerre Mondiale, par *M. Mourin* (in-8°, 221 p., Payot, 1949, 480 fr.). — Ces tentatives, plus ou moins officieuses, plus ou moins connues et approuvées des dirigeants, furent innombrables. En rassemblant, en analysant et en

confrontant les témoignages déjà publiés, l'auteur a pu en débrouiller le jeu extrêmement complexe. Ces tentatives ne visaient pas toutes à mettre fin à la guerre : certaines furent aussi de curieux épisodes de guerre froide, qui n'opposaient pas seulement les nations en lutte, mais aussi les Alliés entre eux. Aussi se tromperait-on en ne voyant dans ce livre qu'une sorte de roman policier de grande classe, ou une œuvre d'un intérêt purement historique et d'ailleurs incontestable : il n'éclaire pas moins les événements d'aujourd'hui que ceux de la période 39-45.

REVUES

Revue Militaire d'informations, 25 janv. Gén. Curnier, *Propos sur l'infanterie d'aujourd'hui*, Le meilleur article qui ait été publié depuis longtemps sur les caractères généraux des missions pouvant échoir à l'infanterie, sur les possibilités de cette arme et sur les améliorations désirables.

25 févr. Lt-col. Rocolle, *Arnheim*, Après avoir publié en 1949 dans la même revue une étude très documentée portant ce titre significatif : *Le béton a-t-il trahi?* l'auteur recherche maintenant les causes de l'échec de l'opération aéroportée d'Arnheim, dont la principale serait, d'après lui, l'insuffisance des renseignements.

10 mars. Capit. Vagniez, *La préparation géographique des opérations militaires par l'Allemagne* (39-45). Examen des réalisations géographiques allemandes, cartes et notices, au cours de la Guerre.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

LA SORCELLERIE EN LORRAINE. — Il faut bien espérer qu'un jour quelque démonologue averti composera — à la manière de Mac-Orlan, auteur d'un petit *Manuel du parfait Aventurier* — un manuel du parfait sorcier à l'usage de tous ceux qui exercent encore cette pratique séculaire, et ils sont plus nombreux qu'on ne l'imagine : les journaux ne nous content-ils pas quotidiennement les méfaits de la sorcière des Charentes ou du jeteur de sort des Ardennes? La sorcellerie reste une profession très répandue et ses adeptes ne risquent plus, comme au XVe ou au XVIe siècle, de connaître les fagots du bras séculier. Tout au plus les attend parfois le banc de la correctionnelle; leur réputation n'en sort d'ailleurs guère amoindrie...

Ce sujet est de ceux qui passionnent toujours. De tout temps, on l'a étudié. Dès le XVIe siècle, des spécialistes de la sorcellerie, esprits éminents, se sont penchés sur la question. Un Jean Bodin, précurseur de Montesquieu, animé d'un esprit si moderne dans certaines de ses œuvres, n'a pas craint de composer un épais volume consacré à la démonomanie. Un Wier dénombre les esprits malins qui courent à travers le monde et les classe par catégorie de maléfices. Dans nos archives, les sacs de procédures consacrés à ces gens dangereux sont abondants. Il n'est que de puiser pour reconstituer des drames de la sorcellerie.

Le manuel du parfait sorcier, il suffira donc pour l'écrire de colliger les travaux que de patients érudits locaux n'ont cessé depuis un siècle de publier.

Toutefois le dessein de M. Etienne Delcambre, archiviste en chef de Meurthe-et-Moselle, était plus ample et plus précis. C'est à l'aide d'une documentation extraordinairement abondante, en s'appuyant sur de minutieux dépouillements, qu'il a entrepris d'étudier tout le problème de la sorcellerie dans une province déterminée. Les deux volumes qu'il vient de publier sous les auspices de la *Société d'archéologie lorraine* constituent une véritable somme à laquelle tout démonologue aura désormais le devoir de se reporter pour connaître le développement et les aspects du concept de la sorcellerie à travers le duché lorrain au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Les études d'ensemble, jusqu'ici, étaient rares. Celle-ci mérite d'être retenue.

Le premier fascicule est consacré à l'initiation à la sorcellerie et au sabbat. L'initiation peut être provoquée par l'esprit malin lui-même qui n'hésite pas à se révéler à son futur adepte; ou bien, elle est l'œuvre d'un tiers, d'un autre sorcier qui fait office d'entremetteur; ou bien, le néophyte lui-même invoque Satan à l'aide d'un cérémonial propitiatoire approprié : c'est l'évocation; parfois enfin, grâce à un rituel magique dont il connaît le secret, il prétend contraindre le diable à l'aider dans ses entreprises : c'est la conjuration. De ces quatre modes d'initiation, la tentation directe est le plus répandu en Lorraine. M. Delcambre passe successivement en revue, d'après les procès qu'il a dépouillés, les états psychologiques favorables à la tentation (misères et chagrins moraux, infortune conjugale, désir de vengeance, attrait du mystère : ce dernier désir vaut surtout, l'on s'en doute, pour les femmes). Il décrit ensuite, en puisant dans les innombrables descriptions que sorciers et sorcières en ont complaisamment laissées, les différents aspects du Tentateur. On permettra ici au signataire de ces lignes, auteur d'un petit ouvrage consacré au *Diable dans l'Art*, de rappeler combien il est frappant de constater à quel point les initiés manquent d'imagination : d'une province à l'autre, la représentation du diable, au XVI[e] siècle, ne varie guère. C'est un être hideux, disproportionné, velu, souvent semblable à un animal; son corps est glacial et toutes les sorcières vous diront que sa semence est froide. Cette similitude de descriptions ne laisse pas d'être assez troublante : car enfin, la plupart de ces sorciers de villages ne savaient ni lire, ni écrire. Ils n'avaient pas consulté les traités des démonologues; et pourtant, lisez les réponses qu'ils fournissent aux interrogatoires des enquêteurs. Elles se ressemblent toutes, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest. Alors, faut-il admettre que la seule tradition orale suffisait pour renseigner les sorciers et que, de bouche à oreille,

de père à fils ou de mère à fille, les secrets se passaient, et de village à village couraient à travers la France? C'est possible.

On peut d'ailleurs observer les mêmes faits au sujet du sabbat. Qu'il soit mythique — une simple image formée dans l'esprit des participants — ou authentique — comme l'affirment certains témoins — il est incontestable que la description du sabbat, les pratiques indiquées pour s'y transporter sont toujours les mêmes. Tel sorcier rural du Maine ou du Poitou expliquera, avec un grand luxe de précision, comment il faut se graisser le corps et avec quel onguent avant de s'enfourner à califourchon sur le classique balai dans le « tuau » de la cheminée... et l'on rencontre sous la plume de M. Delcambre les mêmes indications fournies par les sorcières lorraines, de point en point identiques. Les sorciers ne formaient pourtant pas quelque confédération générale, secrète et unifiée!...

En Lorraine, toutefois, le sabbat ne donna pas lieu, semble-t-il, à des bacchanales effrénées. En feuilletant les dossiers d'instruction, notre auteur est parvenu à reconstituer, avec un luxe de précisions véritablement savoureuses, la date hebdomadaire du sabbat, — qui ne se tient pas toujours le samedi — les lieux qu'il occupe (souvent près des monuments mégalithiques), le cadre et l'éclairage qu'on y découvre. Le mode de locomotion, pour rejoindre le rendez-vous du diable, est soit le balai ordinaire, soit la chevauchée sur un animal fantastique, soit quelque mode plus fantaisiste. Mais la sorcière mariée ne manque pas, avant de quitter la couche conjugale, de substituer à son corps une forme semblable afin que l'époux endormi ne s'aperçoive pas de son départ.

Car c'est un fait établi; les femmes, au sabbat, sont plus nombreuses que les hommes. Elles y viennent rendre hommage, un hommage tout spécial sur lequel il n'est point nécessaire d'insister, à leur Maître Satan. Là encore, les rites sabbatiques dénotent en Lorraine moins d'impudeur qu'en d'autres régions. Le festin, les danses se déroulent avec une certaine réserve. Satan conduit le bal, mais il laisse souvent ce soin à un sorcier. En somme, les diables lorrains paraissent bien élevés et même corrects. Il y a là une discrétion qu'expliquent d'ailleurs la nature du pays et le caractère de ses habitants. La sorcellerie lorraine s'est toujours tempérée d'un certain sens de la mesure.

En participant ainsi au sabbat, les sorciers ne font donc qu'apporter à leur maître infernal l'hommage qui lui est dû. Mais comment interviennent-ils ensuite dans l'existence d'autrui et manifestent-ils leur puissance, c'est ce que le second tome de

cette étude véritablement exhaustive va nous apprendre. En battant l'eau, les sorciers de Lorraine produisent, en ce pays, comme partout ailleurs, la grêle ou la pluie. Ils peuvent à leur gré conduire les nuages qu'ils forment sur le champ de leur victime et détruire ainsi ses récoltes. Ils fabriquent à volonté le gel et la sécheresse: il n'est point facile de se prémunir contre eux.

Mais leur puissance maléfique, c'est surtout et directement contre les hommes ou contre les animaux que les sorciers et les sorcières l'exercent. Les jeteurs de sorts ont tout pouvoir pour répandre les maladies. La croyance aux sortilèges, aux enchantements magiques était absolument générale et répandue dans toutes les classes de la société. Certaines maladies étaient réputées magiques : l'épilepsie, l'hystérie et, communément, toutes les affections qu'une science médicale encore rudimentaire était incapable d'expliquer. Les troubles psychiques, les vertiges, la berlue étaient de même attribués aux sortilèges.

Toutefois, la magie d'amour fut assez peu répandue en Lorraine. La fameuse inhibition des fonctions sexuelles, caractéristique de l'art du sorcier, ne semble pas avoir été souvent pratiquée dans le duché et ce n'est pas en cette région que Bodin eût pu recueillir de nombreux exemples pour illustrer son chapitre si curieux sur les différentes façons de nouer l'aiguillette.

Plus fréquentes étaient les maladies attribuées aux sorts jetés sur les animaux. C'est encore, dans les pays où la vie rurale est particulièrement développée, par ce procédé que se dévoilent les « conjureurs » : quand, en Lorraine, les vaches ne donnaient plus de lait, quand les épidémies ravageaient le bétail, chacun cherchait dans ces accidents fâcheux la main du sorcier : beaucoup furent condamnés de ce chef et il semble bien que cette croyance, signe d'une folie mystique collective, ait été propre à la société lorraine du XVII[e] siècle.

Mais comment s'opérait la diffusion du sortilège? Là-dessus, tous les témoignages s'accordent : au moyen de la poudre magique que le diable lui-même distribuait à la fin du sabbat. Le mode d'emploi était assez varié : parfois, il suffisait que la victime ait un simple contact avec la poudre pour qu'elle en supporte les effets; parfois, l'absorption, mélangée aux aliments, se révélait indispensable. Qu'elle soit mythique ou qu'elle soit réelle, — et il paraît établi que certaines sorcières furent de véritables empoisonneuses — cette poudre constitue le signe le plus éclatant de la transposition du concept sacramentaire : c'est à la fois l'immersion du signe baptismal et du signe eucharistique. Satan donne

au sorcier des sacrements dont les effets pernicieux sont l'inverse des effets bienfaisants des sacrements institués par le Christ. On voit ici l'origine même du mythe diabolique.

Des formes plus savantes de sortilège furent, en Lorraine, exceptionnelles : M. Delcambre n'a relevé que quelques cas d'envoûtement caractérisé, au moyen d'objets ou d'amulettes. Et c'est toujours dans les villes, à Nancy, à Neufchâteau, le milieu urbain étant plus perméable que le plat pays aux influences extérieures, ou dans le monde des nobles et des clercs, plus ouvert aux sciences occultes que le vulgaire, qu'il a rencontré de telles pratiques. Le « philtre d'amour » lui-même, dont tous les démonologues connaissent bien la composition, ne paraît avoir été utilisé qu'exceptionnellement. Faut-il en conclure que les femmes lorraines se pouvaient passer de ce breuvage magique pour garder la fidélité de leurs époux?

Les derniers chapitres de cette étude, dont nous n'avons pu donner ici que quelques aperçus, sont consacrés à la vie supranaturelle des sorciers. Satan n'abandonne pas ses créatures quand elles ont été livrées à la justice séculière. Il vient en prison les visiter, les consoler, leur donner d'âpres jouissances. Il est près d'elles et les soutient dans les affres de la torture. Il les menace aussi quand il sent qu'elles sont prêtes à faiblir et à révéler les secrets du sabbat. Ces phénomènes hallucinatoires que M. Delcambre fait dériver des visions des contemplatifs chrétiens dont la sorcellerie médiévale n'a retenu que les plus matérielles et les plus grossières, ont évidemment une origine pathologique.

Il en va de même, et nous finirons sur ce dernier trait, de l'inhibition lacrymatoire des sorcières : chacun le sait, les créatures du diable ne peuvent pas pleurer. Les larmes sont en effet une marque de repentir. Là encore, la théologie a exercé une influence profonde sur la formation de ce concept.

On voit ainsi la richesse de cet ouvrage. A la différence de la plupart des érudits qui se plaisent à conter des procès de sorcellerie, M. Delcambre a tenté d'élaborer une synthèse générale. Il a cherché à discerner les origines des caractères de la sorcellerie. Son apport, à l'un des problèmes les plus passionnants de la vie sociale au Moyen Age, est considérable.

Jacques Levron.

De Rochambeau à Balzac. — Quelle admirable activité intellectuelle — l'on serait presque tenté d'écrire spirituelle — manifestent certaines sociétés littéraires et archéologiques des petites villes françaises! Vendôme n'est assurément point une grande capitale : à la charnière du Blésois, du Dunois, de la Touraine, c'est une cité qui peut s'enorgueillir de posséder une des sociétés les plus actives, les

plus intelligemment actives de la région. Certes, la « matière » ne manque pas. L'ancienne abbaye de la Trinité compte parmi les plus importants monastères bénédictins de notre pays :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme, Vendôme.

Le château, les vieux logis — en dépit des destructions de 1940 — offrent de beaux sujets aux historiens et aux archéologues. Le lycée de Vendôme rappelle aux lettrés que Balzac fut pensionnaire dans l'ancien collège des Oratoriens; le Loir évoque Ronsard dont l'aimable Possonnière, vrai manoir de l'humaniste, n'est pas loin. Et Baïf, et Racan, et bien d'autres méritent d'attentives et ferventes études. On conçoit qu'en un tel cadre, avec de telles ressources, une société savante soit vivante.

Encore faut-il, pour maintenir cette activité, posséder quelques animateurs. Il semble bien que Vendôme, depuis quatre-vingt-six ans, ait eu la chance d'en trouver, et d'excellents. Le vieil abbé Plat, un des meilleurs archéologues de France, est mort récemment; mais la relève est assurée : MM. Postel, Weelen, Denizot, autour du président M. Rémy Fouquet, publient dans un bulletin qui n'est plus — hélas! — qu'annuel, des notices qui ne laissent pas indifférents.

Le dernier fascicule paru nous apporte une bonne nouvelle : les anciens bâtiments de l'abbaye de la Trinité ont enfin été abandonnés par l'administration militaire qui, comme partout, les déshonorait. Avec de faibles ressources, la ville de Vendôme et sa société archéologique s'emploient à les remettre en état. On constituera un musée dans l'ancienne chapelle des abbés.

Le même fascicule contient une notice consacrée par M. J. E. Weelen à l'embarquement, sous l'ordre du général Rochambeau, des troupes que la France envoya au secours de Washington. Rochambeau est une des grandes figures du Vendômois et l'on s'y attache justement à glorifier la mémoire du compagnon de La Fayette. En 1948, une plaque commémorative du départ du corps expéditionnaire français fut inaugurée à Brest. L'occasion était bonne de rappeler les noms des régiments et des chefs rangés sous la bannière de Rochambeau et de l'amiral de Grasse.

Enfin, le récit des fêtes balzaciennes et de l'exposition qui marquèrent l'an passé le centenaire de Balzac complètent un fascicule dont l'esprit et la valeur sont nettement supérieurs à ceux de la plupart des sociétés locales. — J. L.

GAZETTE

Cinquantenaire de la mort d'Albert Samain. — *Il y a eu cinquante ans, le* 18 *août, qu'Albert Samain s'est éteint doucement dans le calme village de Magny-les-Hameaux, auprès de Raymond Bonheur, son ami très cher et très fidèle. Il avait été, en décembre* 1889, *l'un des fondateurs du* Mercure de France, *et son premier livre :* Au Jardin de l'infante, *l'avait rendu célèbre dès* 1894, *quelques mois à peine après sa publication, alors qu'il venait juste d'atteindre sa trente-sixième année. Le caractère de Samain était digne de son talent et il continua, malgré la maladie, à travailler patiemment, loin de toute coterie. Il fit paraître, en* 1898, Aux Flancs du Vase, *recueil de poèmes charmants et purs dans la tradition d'André Chénier. Mais c'est un de ses livres posthumes :* Le Chariot d'Or, *qui semble son véritable chef-d'œuvre et qui le place définitivement, à côté de Francis Jammes et de Charles Guérin, parmi les grands élégiaques français.* — P. C.

Jean-Sébastien Bach à Strasbourg. — *Jean-Sébastien Bach fut choriste à Lunebourg, organiste à Weimar, Cantor à Leipzig. Maintenant, il est citoyen de Strasbourg. Dans aucune autre ville au monde, on ne rend, au plus grand musicien de tous les temps, un culte plus constant, plus éclairé, plus fervent. Chaque année, le vendredi saint, à l'église Saint-Guillaume, les chœurs de cette église et l'orchestre municipal donnent, sous la direction de Fritz Münch, une magistrale audition de la* Passion selon saint Matthieu. *A la cathédrale, fréquemment, avec la même piété, l'abbé Hoch fait entendre des motets, des cantates, réalisant ainsi la réunion des églises. Il y a trois ans, avec un courage que n'avait entamé ni la grève des chemins de fer, ni celle des distributeurs d'essence, Strasbourg, encore pantelante des combats livrés pour sa délivrance, avait choisi Bach comme le seul à qui elle voulait rendre hommage. Elle le fit avec une perfection qui est restée dans la mémoire de tous.*

Cette année, c'est encore Bach qui fut à l'honneur, non seulement parce que le monde entier commémorait le bi-centenaire de

sa mort, mais aussi pour répondre à la passion secrète que tout strasbourgeois lui porte au plus secret de son cœur. A ces merveilleuses auditions organisées sous la présidence éclairée du professeur Pautrier, il régnait une ambiance d'amour, de respect, de compréhension, une qualité de silence entre chaque morceau qu'on ne trouve que trop rarement. Jusqu'aux policiers qui rendaient hommage au Cantor! A la sortie du récital donné par Marcel Dupré à l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, alors que quelques auditeurs et moi marchions devant nous, envoûtés encore tant par la musique que par la façon dont l'avait interprétée le plus grand de nos organistes, il nous arriva de traverser la rue sans nous soucier des passages cloutés. Un agent, strasbourgeois, de pure race, nous interpella d'une voix sonore de baryton : « Alors, vous marchez comme cela, en chantant et sans penser à rien? Eh bien, s'il vous voyait, Bach, il pleurerait. »

Si, nous pensions à quelque chose! Nous pensions que si, chaque année, il y avait, à Strasbourg, un festival Bach, on y viendrait, du monde entier, comme jadis se rendaient à Bayreuth les wagnériens passionnés.

Le culte de Bach n'enlève pas aux strasbourgeois le sens des réalités. Les dégâts du bombardements ne sont pas tous effacés, mais le Palais Rohan, grâce à l'intelligente ténacité de Hans Haug, a rouvert ses portes. Le musée des porcelaines est entièrement réinstallé, et de la plus heureuse façon. Dans les salles de peintures, remises en état. les toiles les plus précieuses ornent la cimaise. La partie du palais qui n'a pu encore être aménagée est discrètement voilée, de telle sorte que le visiteur non averti peut se croire encore chez Louis de Rohan.

Quant aux restaurants strasbourgeois, le Kammerzel en tête, ils soutiennent allégrement leur réputation d'avant-guerre et permettaient aux auditeurs, anéantis par l'émotion, de refaire leurs forces. Heureuse retraite où les joies de l'esprit, de celles du corps s'équilibrent si harmonieusement.

MARIE DORMOY.

Le Prospectus de l'Encyclopédie. — *Au siècle présent, plus d'un vocable s'encanaille, qui fut jadis de bonne compagnie. Témoin le vulgaire* « prospectus », *prodigue en propos fallacieux, et qu'un prompt mépris rejette au ruisseau. Qu'il promette la régénération du cuir chevelu ou la disparition des duvets superflus, son destin est bientôt révolu. En dépit de la désinence pédantesque, où s'affirment encore ses nobles origines, le survivant déchu de l'ancienne Rome est foulé aux pieds par les croquants. Il n'en était pas ainsi au temps où Diderot ralliait les souscripteurs de* l'Encyclopédie. *Le* Prospectus, *que le philosophe publie en octobre* 1750, *tient alors son rang parmi les productions des beaux esprits. Il est*

aussitôt cité, commenté à l'égal d'une œuvre originale; et grâce au R. P. Berthier qui l'attaque dans le Journal de Trévoux, *il reçoit sans tarder la consécration flatteuse des polémiques de presse.*

Pourtant cet écrit de circonstance ne se recommande point par l'idéalisme délirant d'une propagande désintéressée. Comme Le Breton et ses associés risquent dans l'aventure des capitaux importants, ils ont besoin de s'assurer l'appui d'une riche clientèle, dont les engagements fermes seront un gage de sécurité. Il s'agit donc avant tout d'amorcer la ratière. Or Diderot s'y entend mieux qu'homme du monde. Dans son rôle d'agent de publicité, il se dépense avec une ardeur qui emporte à coup sûr l'adhésion. C'est que lui-même a désormais son pain cuit. L'incertitude du lendemain ne torture plus l'esprit du littérateur besogneux, qui vivait aux gages des libraires. Il n'est que temps d'ailleurs. Car Diderot, accablé d'une maîtresse dispendieuse, assume encore de lourdes charges de famille. Le philosophe a épousé sa lingère et le mariage fut tout de suite fécond, surtout en tracas de toute espèce.

*Mais grâce à l'initiative de Le Breton, le bohème de naguère est maintenant devenu une manière de personnage officiel, protégé par les pouvoirs publics. Pour lui permettre de poursuivre sa tâche de directeur de l'*Encyclopédie, *on l'a tiré du donjon de Vincennes, où il avait été emprisonné, après la publication de la fameuse* Lettre sur les aveugles. *Aussi le* Prospectus *de Diderot honore d'une révérence de cour le monarque, ami des lumières : « Les sciences et les beaux-arts ne peuvent trop concourir à illustrer, par leurs productions, le règne d'un souverain qui les favorise. » De toute évidence, souscrire à l'*Encyclopédie, *c'est donc servir la gloire du prince. Et les fidèles sujets de Sa Majesté n'auront pas le droit de rester sourds à l'appel de Le Breton et consorts.*

Dès les premières lignes de son Prospectus, *Diderot recommande l'*Encyclopédie *à « ceux qui se sentiraient le courage de travailler à l'instruction des autres ». C'est une bonnetade, qu'il ne pouvait guère esquiver. Mais il n'insiste pas; car il sait trop bien, par quelque dix ans d'expérience, que pédagogues sont gens légers de l'escarcelle. Ceux-là admireront de loin les tomes du nouveau dictionnaire qui est « un livre rare, cher » comme dit le* Journal *de l'avocat Barbier. Grands seigneurs aux grasses pensions et traitants cousus d'or, qui se donnent des airs d'homme d'esprit, seront des amateurs autrement sérieux. C'est à leur intention que Diderot s'évertue à démontrer la supériorité de l'*Encyclopédie *sur toutes les publications rivales, sans même excepter la* Cyclopedia *d'Ephraïm Chambers « qui, de notre aveu, écrit-il, mérite en Angleterre et chez l'étranger les honneurs qu'on lui rend ». Cet hommage que l'auteur du* Prospectus *adresse au concurrent le plus redoutable est une habile manœuvre. Il en sera bien plus à l'aise pour écraser ensuite l'obsédant Chambers, qui avec ses deux volumes in-folio continue à obstruer l'horizon.*

D'abord Diderot, flattant l'amour-propre national, déclare que le compilateur anglais ne mérite point d'avoir place dans les bibliothèques de notre pays; car il emprunte le meilleur de son ouvrage à des livres français qu'il pilla « sans mesure et sans choix ». De plus, Chambers, dans sa naïve présomption, avait cru pouvoir se passer de collaborateurs; c'était multiplier les risques d'erreur et par avance se vouer à l'échec. L'Encyclopédie, *lancée par Le Breton, offre au contraire toute garantie; car elle fut rédigée par une équipe de spécialistes : « Nous avons distribué à chacun la partie qui lui convenait : les mathématiques au mathématicien; les fortifications, à l'ingénieur; la chimie, au chimiste... » et ainsi du reste.*

Surtout Diderot n'ignore point que les futurs souscripteurs ne peuvent être que d'opulents désœuvrés, qui prétendent s'instruire en s'amusant. Ces parvenus de la culture, incapables d'effort continu, ne sauraient s'appesantir sur une étude sérieuse. Aussi le Prospectus *leur donne la promesse illusoire d'une science immédiate, acquise sans peine : « ...dans l'ouvrage que nous annonçons, on a traité des sciences et des arts de manière qu'on n'en suppose aucune connaissance préliminaire... la difficulté de la nomenclature n'embarrasse nulle part... » Au reste, le souscripteur pourra même orner son esprit de notions nouvelles, tout en s'épargnant la fatigue d'une lecture suivie. Il lui suffira de feuilleter les nombreuses planches, où « la gravure répondra à la perfection du dessin ». C'est là le grand triomphe de Diderot, le coup de maître qui lui permet de discréditer définitivement son dangereux rival : « Les planches de notre* Encyclopédie *surpasseront celles du dictionnaire anglais, autant en beauté qu'elles les surpassent en nombre. Chambers a trente planches. L'ancien projet en promettait cent vingt; et nous en donnerons six cents au moins. » Voilà comme nous sommes, nous autres à Paris!*

La plupart des planches seront consacrées aux « arts mécaniques », dont le public mondain ignore les secrets. Ainsi Diderot entend piquer la curiosité des amateurs blasés et, par la même occasion, il se donne le malin plaisir de dénoncer une fois de plus la documentation incomplète et les enquêtes sommaires du célèbre Anglais : « Chambers a lu des livres, mais il n'a guère vu d'artistes; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les ateliers...

Chambers n'a presque rien ajouté à ce qu'il a traduit de nos auteurs. Tout nous déterminait donc à recourir aux ouvriers... » En fait, Diderot n'hésite pas non plus à compulser longuement les ouvrages techniques, qu'il emprunte à l'abbé Sallier, garde de la Bibliothèque du roi. Pendant quatre mois, il conserve chez lui l'Art de tourner, *du P. Plumier, et* l'Art de fondre les statues équestres. *Il ne rapporte même qu'au bout de deux ans le* Recueil de figures et pièces du métier à bas. *C'est que le zélé serviteur des libraires associés doit suppléer plus d'une fois aux réticences des*

ouvriers qu'il interroge. Les visites dans les ateliers parisiens lui ont valu mainte rebuffade, dont il se garde bien de souffler mot dans le Prospectus, *où les lois de la publicité exigent que règne l'optimisme le plus réconfortant.*

Mais à l'article Encyclopédie, *lorsqu'il ne craindra plus d'effaroucher les précieux souscripteurs par des révélations alarmantes, Diderot laissera percer sa rancœur et confessera ses déboires. Ici on l'a soupçonné d'être un concurrent déloyal, qui projette d'ouvrir boutique. Là on le prend pour un perfide émissaire des fermiers généraux, qui veulent accroître les charges fiscales de l'honnête artisan. Partout Diderot fut contraint de se présenter « l'argent à la main » et l'enquêteur mystifié constate trop tard qu'on lui fit souvent « payer bien chèrement les faussetés les plus ridicules ». Malgré ces expériences décevantes et les « bévues grossières » qu'elles entraînaient, le tenace directeur de l'*Encyclopédie *réussit à créer un mode nouveau de culture, à la faveur d'une spéculation commerciale. Parce qu'un jour, avec ses planches et ses descriptions des arts et des métiers, le philosophe a résolu de surclasser la* Cyclopedia *anglaise, pour enrichir Le Breton et consorts, il est devenu aux yeux de la postérité le fondateur de l'enseignement technique.*

Cependant Diderot, qui s'épuise à pourfendre l'ombre du sempiternel Chambers, médite encore d'autres triomphes. Pour distancer le précurseur, dont il s'avoue tributaire, il établit un nouvel « arbre généalogique de toutes les sciences et de tous les arts ». Mais fâcheusement inspirée cette fois, l'ambition de l'encyclopédiste réserve au lecteur du Prospectus *de terribles épreuves. Après avoir aligné plusieurs pages de fastidieuse nomenclature, qu'il emprunte à Chambers et à Bacon, Diderot dresse enfin un magistral tableau synoptique, réparti sur trois colonnes, dont la contemplation inspire d'étranges rêveries. A la colonne centrale, où, sous l'enseigne de la Raison, six, sept et parfois huit accolades successives coiffent les vocables les plus disparates, on découvre, par exemple, la pyrotechnie militaire dans une sous-section de la Morale. Le trait est gaillard. Vraiment on peut faire confiance à l'auteur du* Prospectus. *Ce doctrinaire impénitent a un génie tout particulier pour organiser la confusion.*

On se demande avec terreur ce qu'il serait advenu du Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, *si Le Breton avait autorisé Diderot à distribuer les articles selon « l'ordre encyclopédique ». Mais le philosophe dut se résigner à suivre de volume en volume la prudente routine du classement alphabétique. Abraham-Joseph de Chaumeix n'a donc point tort, quand il écrit que l'arbre généalogique de Diderot atteste surtout son « goût décidé pour les travaux inutiles ». En effet, le* Prospectus *de l'*Encyclopédie *est, à l'image de l'œuvre entière du philosophe, un étonnant mélange d'idées fécondes et de laborieuses extravagances. On aurait d'ail-*

leurs mauvaise grâce à s'en plaindre. Où passa Diderot, les scoliastes sont dans la joie. Car ils savent bien qu'en compagnie de ce Père de l'Eglise matérialiste, ils ne connaîtront plus jamais le chômage dans les siècles des siècles.

HUBERT FABUREAU.

Sottisier. — *Toute la question des marchés de l'Etat se trouve soulevée à cette occasion. Une commission d'étude a été créée par un décret du* 31 *mai* 1862. *Il importe que ses travaux aboutissent à bref délai.* (Monde, 1er VII 1950, *Rapport de la Cour des Comptes.*)

Le chômage, plaie endémique de l'Angleterre industrielle, est monté à 300.000 *au moment de la grande crise de* 1931. *Grâce à la planification, il n'est aujourd'hui que de* 300.000... (Combat, 22 II 1950.)

Sa femme était morte à Salonique, mettant le jour à une fille mort-née. Léandre Vallat, Beata Chiara, « *La Revue* », 1er IX 1949, *p.* 129.)

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7842
Dépôt légal : 3e trimestre 1950.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1950